

LAURENT TISSOT, PATRICK VINCENT,
JACQUES RAMSEYER (ÉD.)

DÉVOILER L'AILLEURS

Correspondances, carnets
et journaux intimes de voyages

HISTOIRE DES TRANSPORTS,
DU TOURISME ET DU VOYAGE


EDITIONS
ALPHIL
PRESSES
UNIVERSITAIRES
SUISSES

L. Adenot

DÉVOILER L'AILLEURS
CORRESPONDANCES, CARNETS
ET JOURNAUX INTIMES DE VOYAGES

Dans le présent ouvrage, les termes employés pour désigner des personnes sont pris au sens générique ; ils ont à la fois valeur d'un féminin et d'un masculin. L'utilisation du genre masculin a été généralement adoptée afin de faciliter la lecture et n'a aucune intention discriminatoire.

LAURENT TISSOT, PATRICK VINCENT, JACQUES RAMSEYER (ÉD.)

DÉVOILER L'AILLEURS
CORRESPONDANCES, CARNETS
ET JOURNAUX INTIMES DE VOYAGES

PUBLIÉ EN COLLABORATION
AVEC L'ASSOCIATION POUR LA CONSERVATION
DES ARCHIVES DE LA VIE ORDINAIRE (AVO)
ET L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2020

Case postale 5
2002 Neuchâtel
Suisse

www.alphil.ch

Alphil Distribution
commande@alphil.ch

DOI: 10.33055/ALPHIL.03138

ISBN: 978-2-88930-313-7

PDF: 978-2-88930-315-1

Epub: 978-2-88930-316-8

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2016-2020.

Textes établis avec la collaboration de Marie-Paule Droz-Boillat, conservatrice-adjointe des Archives de la vie ordinaire (AVO).

Illustration de couverture: Laurent Adenot, Paris-Lyon-Méditerranée Côte d'Azur L'Estérel, lithographie, vers 1915. Affiche publicitaire du PLM: Wagons-Lits Diffusion, Paris.

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Responsable d'édition: Marie Manzoni

*À la mémoire de Marie-Paule Droz-Boillat,
conservatrice des AVO, enlevée trop rapidement à notre amitié.*

Avant-propos

Ce livre est le résultat d'une rencontre.

Depuis 2003, l'Association pour la conservation des Archives de la vie ordinaire (AVO) recueille, classe, répertorie et conserve les nombreux fonds d'archives privées relatifs au Pays de Neuchâtel qui lui sont confiés. Ce travail n'est toutefois pas suffisant à ses yeux. Ces documents que des familles ont confiés aux AVO, il s'agit aussi de les étudier, de les mettre en valeur et de les diffuser. Des historiens, des chercheurs, mais aussi des étudiants ont ainsi eu l'opportunité de travailler sur certains de ces fonds dès les origines de l'Association¹.

Une belle collaboration s'est instaurée entre les AVO et l'Université de Neuchâtel, et tout particulièrement avec son Institut d'histoire. Trois numéros de la *Revue historique neuchâteloise*², un de la *Nouvelle Revue neuchâteloise*³, ont été consacrés aux Archives de la vie ordinaire.

¹ Voir HENRY Philippe, JELMINI Jean-Pierre (éd.), *La correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII^e et XIX^e siècles, affectivité, sociabilité, réseaux*, Neuchâtel: Alphil, 2006 [Actes du colloque organisé par les AVO en collaboration avec l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel les 27-28 mai 2005]. Voir aussi ROSSIER Jacqueline, «Fragments d'archives, fragments de vies ordinaires. Un patrimoine archivistique à disposition des chercheurs», *Revue historique neuchâteloise*, 1-2, 2018, p. 3-35.

² *Revue historique neuchâteloise*, 1-2, 2009: «Autour des Archives de la vie ordinaire. Les écrits personnels et le retour de l'individu dans l'histoire», 164 p.; *Revue historique neuchâteloise*, 1-2, 2014: «L'histoire contemporaine et les écrits personnels en Suisse romande (XIX^e-XX^e siècles). Actes du colloque des Archives de la vie ordinaire (AVO) tenu à Neuchâtel, le 22 novembre 2013», 122 p.; *Revue historique neuchâteloise*, 1-2, 2017: «En marge de la grande histoire. Mélanges d'histoires ordinaires offerts à Jacqueline Rossier», 274 p.

³ ROSSIER Jacqueline, «Que reste-t-il de nos amours? Souvenirs de mariages conservés dans les Archives de la vie ordinaire», *Nouvelle Revue neuchâteloise*, n° 126, été 2015.

On mentionnera encore le travail de Joël Jornod sur un journal intime conservé aux AVO⁴ ainsi que les *Coups de foudre à la Belle Époque* d'Ariane Brunko-Méautis et François Zosso⁵, qui racontent quatre histoires d'amour à partir de correspondances.

À l'occasion du quinzième anniversaire de sa création, l'Association pour la conservation des Archives de la vie ordinaire a souhaité mettre en avant un aspect particulier de ses fonds : les correspondances, carnets, journaux intimes et autres relations de voyages. Pour cela, elle s'est approchée de l'Université de Neuchâtel afin de réunir un panel de contributions autour du thème du récit de voyage, qui toutes reposent sur des écrits personnels destinés au départ à rester dans un cadre privé.

Le récit de voyage, étudié dans les universités depuis environ trente ans, se prête naturellement à une approche interdisciplinaire. Nos contributeurs ont une formation scientifique en histoire, mais également en histoire de l'art, en littérature, en sociologie, en ethnologie, en sciences naturelles, en bibliothéconomie, et même en art dramatique. L'Académie a pourtant longtemps regardé de haut cet objet de recherche, considéré comme trop éphémère et subjectif. Le développement de la micro-histoire et de l'histoire culturelle depuis les années 1970, l'ouverture du canon littéraire à des genres « mineurs » et la valorisation de l'objet matériel dans un monde de plus en plus dématérialisé ont tous contribué à rendre aux fonds traités dans cet ouvrage leurs lettres de noblesse.

Comme ces fonds, l'écriture viatique est un genre particulièrement hétérogène qui échappe à toute définition⁶. Il existe depuis des millénaires et incorpore un grand nombre d'objets différents : journal intime, correspondance, autobiographie, essai, guide, rapport officiel, article scientifique, poésie et fiction... C'est cette très grande hétérogénéité qui donne à la littérature du voyage sa grande valeur historique et sociale. Dans son livre *Mythologies*, au chapitre « Le Guide bleu », Roland Barthes se réjouit du fait que le voyage soit devenu une voie pour comprendre l'être humain et non pas seulement le prétexte à visiter des monuments⁷.

⁴ JORNOD Joël, *Louis Turban (1874-1951), horloger de La Chaux-de-Fonds, et son monde : fragments de vies minuscules*, Neuchâtel : Alphil-Presses universitaires suisses, 2011.

⁵ BRUNKO-MÉAUTIS Ariane, ZOSSO François, *Coups de foudre à la Belle Époque : quatre histoires d'amour contées à partir de correspondances conservées dans les Archives de la vie ordinaire*, Neuchâtel : Alphil, 2017.

⁶ Voir COGEZ Gérard, *Partir pour écrire. Figures du voyage*, Paris : Honoré Champion, coll. « Champion Essais », 2014.

⁷ BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris : Seuil, 1970.

Au-delà des paysages pittoresques et de la culture, le récit de voyage permet d'appréhender les multiples dimensions du Moi et de l'Autre. Pratique démocratique par excellence : tout un chacun a voyagé, que ce soit de manière volontaire ou involontaire, dans un avion privé ou sur un radeau de fortune. Les histoires que les uns et les autres en ont rapportées font partie de notre héritage ; l'authenticité en est leur seul gage de valeur.

Par le présent livre, l'Université de Neuchâtel et l'Association pour la conservation des Archives de la vie ordinaire espèrent témoigner de cette grande diversité d'objets et d'expériences, et contribuer à mettre en valeur un patrimoine archivistique d'un genre particulier, mais tellement riche, qu'il importe de sauvegarder.

Laurent Tissot
Directeur de la publication et professeur émérite
de l'Université de Neuchâtel

Patrick Vincent
Professeur à l'Université de Neuchâtel

Jacques Ramseyer
Conservateur des Archives de la vie ordinaire

Laurent Tissot

Introduction

«*Les lieux se donnent à qui se donne à eux.*»
Rebecca Solnit¹

Verba volant, scripta manent...

Nous pourrions ajouter à cette citation latine bien connue: «*sicut et imagines*»... et les images aussi. Car sans mots et sans images, pas de relations de voyage qui font état de paysages ou de scènes vus, de personnes rencontrées ou de monuments visités. Mais mots et images ne disent pas tout. L'impression qui ressort d'un emploi de correspondances, de carnets et de récits de voyage qui parlent de l'ailleurs, est l'indicible lien entre l'écrit et le visuel quel qu'il soit. Pour l'auteur de la relation, l'exercice est à la hauteur de ses itinérances: croire que son lecteur sera en mesure de voir exactement ce qu'il a vu. Or faire naître chez ce dernier une image conforme à ce qu'il décrit n'est pas assuré; retranscrire par l'écrit ce que l'on a vu et qui mérite de l'être n'entraîne pas chez celui qui lit

¹ SOLNIT Rebecca, *L'Art de marcher*, Paris: Actes Sud, 2002 (2000 pour l'édition originale anglaise), p. 24.

une image identique. C'est croire qu'un auteur quel qu'il soit est maître de son lecteur, comme un dompteur avec ses lions. Ce serait prétentieux de l'imaginer. Même si elle n'est pas physiquement présente à l'œil du lecteur, une représentation qui lui est propre ou une image qu'il se façonne naît de la description de l'auteur. D'où le dilemme : à quoi sert de décrire à d'autres le paysage que l'on voit à un moment donné dès lors que celui-ci sera déformé, transformé et absorbé par une personne à mille lieues de la prise de notes ou de la photographie ?

C'est bien à ce problème que l'historien se heurte dans l'utilisation de ces sources. Doit-il porter son attention sur l'auteur-voyageur – qu'il soit savant, touriste, migrant, étudiant, explorateur, exilé – ou ne doit-il prendre en compte que ce que le destinataire lit, découvre, interprète, ressent indépendamment de ce que son narrateur a voulu décrire ou montrer ? Car l'historien devient le destinataire de la lettre, certes extérieur aux liens – familiaux, amicaux, politiques, économiques – qui existent dans la restitution d'une correspondance, d'un carnet ou d'un récit. Il devient celui qui lit comme les parents qui reçoivent de leur fils ou fille une lettre qu'ils attendent depuis des mois, comme le curieux d'alors qui prend connaissance d'un récit né d'un voyage dans des régions inconnues, comme le rapport d'un commis à son employeur qui attend des certitudes sur les marchés visités, comme tous ces documents qui s'inscrivent dans une intimité parentale ou une relation d'affaires ou une perspective strictement littéraire. Dans certains cas, il devient même voyeur dès lors que le journal de voyage n'était pas destiné à être lu par d'autres... Mais une malle oubliée dans le galetas, une curiosité plus ou moins mal placée ou une envie de faire de l'ordre mettent au jour des textes qui parlent d'expériences intimes...

Cette relation peut devenir plus directe dès lors que l'auteur prend soin de joindre à son texte écrit une photographie, un dessin, un tableau des lieux qu'il veut faire connaître ou même se contente de ce seul support pour transmettre ce qu'il ressent. *Verba volant, imagines manent...* Dans ce cas, lié qu'il est dorénavant à une représentation qui vient confirmer l'écrit ou s'imposer à l'écrit, muselé qu'il devient par la preuve de ce qui est écrit ou par l'unique représentation des lieux photographiés ou peints, le lecteur perd en partie cette indépendance qui lui permettait de s'affranchir du texte. Mais en partie seulement, car seul il peut décider de la façon d'interpréter le texte, de voir l'illustration. Sans compter qu'une illustration, comme un texte, est construite... ou, comme l'affirme Franco Farinelli dans son analyse des cartes de la Terre : «[...] *Si nous voulons connaître quelque*

*chose, nous sommes condamnés à nous contenter de ce qui se voit et, voyant l'image de ce qui existe, nous croyons voir ce qui existe.»*² Ce que nous pouvons dire d'une autre manière : lisant un texte qui narre ce qui a été vu, nous croyons voir ce qui existe. Il n'y a visiblement pas d'échappatoire.

De tous ces documents naissent des représentations, des images, des associations suggérées par leurs auteurs mais nullement reprises telles quelles par leur lecteur parce que déliées de toute allégeance physique ou plus proprement technique.

Cette relation auteur-lecteur-représentation est au centre des quatorze textes réunis dans ce volume. Ces éléments peuvent-ils être rejoints, reliés, unis, associés dans une même démarche ou ne sont-ils que mis bout à bout pour une cause – bonne ou mauvaise ? Écrire que l'on est là à tel moment, écrire que l'on va bien – plus ou moins –, écrire que l'on a des difficultés physiques, médicales, matérielles, financières – aggravées ou atténuées –, écrire que c'est beau, que c'est laid, que c'est indescriptible, écrire, écrire... Comment le lecteur comprend-il cela ? Que retient-il ? Qu'imagine-t-il ? Lire que c'est vrai, que c'est faux, que c'est impensable, que c'est étonnant, lire, lire... Exercice vain puisque ce qui est écrit ou montré ne peut susciter qu'une lecture très éloignée ou tronquée d'une réalité sur laquelle le lecteur n'a aucune prise. De plus, cet auteur narre-t-il vraiment tout ce qu'il voit à son lecteur ? Comment savoir s'il exagère, s'il trompe, s'il ruse, s'il abuse de sa position pour se présenter sous l'angle dont il souhaite être vu ? Comment prouver qu'il est au plus près de la réalité, même si la photographie ou l'esquisse permettent de s'en faire une idée plus précise ?

Ne faudrait-il pas dès lors se contenter des guides de voyage, où là les choses sont claires ? Seules relations admissibles sur l'ailleurs, elles seraient libérées de toute intention de faire se fondre le lecteur et son auteur, ce dernier sachant que celui-là s'en servira sans état d'âme, ne choisissant égoïstement que ce qui lui est utile dans son périple, comme un quelconque acheteur d'un quelconque produit dans un quelconque supermarché³.

² FARINELLI Franco, *L'invention de la Terre*, Paris : Éditions de la revue Conférence, 2019, p. 62. Farinelli reprend une intuition de Phérécyde de Syros qui s'est adonné au VI^e siècle avant notre ère à une histoire de l'origine de la Terre.

³ Sur le guide de voyage, cf. DEVANTHÉRY Anne et REICHLER Claude (édité et présenté par), *Vaut le voyage ? Histoires de guides*, Genève : Slatkine, 2019.

Faut-il pour autant tout jeter par-dessus bord et laisser à leur juste place – c'est-à-dire dans l'oubli – ces sources qui ne disent rien si ce n'est des impressions personnelles, plus ou moins manipulées – des choses banales somme toute – à des lecteurs plus ou moins intéressés et qui de toute façon se forment leur propre image⁴? Claudio Magris a justement relevé qu'il n'en est peut-être rien :

«[...] de même qu'un petit échantillon de tissu peut révéler lors d'un examen histologique l'état général de santé d'une personne, peut-être aussi qu'un fragment de feuille de papier ou de tableau noir [...] peut donner l'image d'une situation.»⁵

C'est dans cet esprit qu'il faut aborder les textes qui vont suivre et qui sont souvent plus que des fragments. Toutes les questions ne sont pas résolues sur leur «sincérité», dans leur rédaction ou dans leur réception, leur «réalité», leur «partialité», leur «objectivité», leur «intérêt», leur «importance». Laissons de côté ces jugements qui ne reposent trop souvent que sur la «subjectivité» de celui qui s'impose comme l'historien. Ce qui n'exclut nullement ni la critique ni la distance. Il s'agit de détecter dans quelle mesure ces relations sur l'ailleurs, que ce soit sous la forme de correspondances, de journaux personnels ou de récits, disent la situation de ceux qui rédigent et de ceux qui ont été amenés à lire. Plus simplement : pourquoi narrer à d'autres ou pour soi ce que l'on voit et pourquoi lire ce qui a été vu par quelqu'un d'autre, délibérément ou à son insu ?

Que ce soient des observations faites sous l'œil de savants – Joseph de Jussieu, Charles-Louis Contejean, Marcel Borle –, des récits et souvenirs de pérégrinations – des jeunes Britanniques sur le Grand Tour, des voyageurs en Suisse romande, le royaliste Fritz de Perregaux en Sicile –, des carnets de voyageurs peintres ou photographes – les artistes qui accompagnaient Walther Fol en Égypte, Jules Jacot-Guillarmod, Édouard Jeanmaire –, des souvenirs de vacances – quatre joyeux «lurons» neuchâtelois, Albert et Marie-Caroline Bourquin-Jaccard, Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé – ou des impressions personnelles – Benoît Vivien –, ces traces de l'ailleurs sont avant tout des traces de situations qui n'engagent nullement à la généralisation, à la compréhension d'événements mondiaux, au passage

⁴ ROCHE Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVII^e-XIX^e siècle*, Paris : Fayard, 1997.

⁵ MAGRIS Claudio, «Chiffres en folie» in *Instantanés*, Paris : Gallimard, 2018 (2016 pour l'édition originale italienne), p. 43.

obligé du local au global ou inversement. On fait ici place aux ressentis, aux pensées fugaces, à quelques minutes d'existence, à des moments de bonheur ou de désarroi ou même d'angoisse... À des impertinences aussi, des arrogances parfois... Mais toujours des situations vécues loin du confortable et rassurant «chez soi»... Les espaces concernés sont vastes et nombreux : le Pérou, la Suisse, l'Italie, la Sicile, l'Égypte, l'Himalaya, la Norvège, l'Angola, la Côte d'Azur, l'océan Atlantique, les États-Unis, l'Amérique du Sud... Beaucoup d'ailleurs donc, et beaucoup d'impressions et de représentations étalées sur plus de deux siècles. Mais aussi beaucoup de moyens de transport qui façonnent le voyage, soutiennent la narration et influent sur les représentations : la marche prédominante en plaine et en montagne pendant de nombreuses années, le bateau, le chemin de fer, la voiture, l'avion, la bicyclette, le bus, le cheval, bref tout ce qui fait avancer à des vitesses variées la pérégrination.

Les traces retenues ici font le larron, pourrions-nous dire. Elles nous invitent à plonger dans l'épaisseur des existences humaines loin de chez elles, seules ou accompagnées, anonymes ou pas, mais toutes à la recherche d'émotions, d'expériences, de découvertes, de certitudes, d'étonnement, d'émerveillement, toutes choses qui, à leurs yeux, méritent d'être couchées sur le papier, photographiées, transmises à d'autres ou conservées. Des archives extraordinaires ? Que non pas : des archives humaines, des archives ordinaires.

En ce sens, on ne peut que se rappeler les premiers mots de Nicolas Bouvier sur son voyage en Europe de l'Est qui commence par une lettre :

«J'avais quitté Genève depuis trois jours et cheminai à toute petite allure quand à Zagreb, poste restante, je trouvai cette lettre de Thierry : Travnik, Bosnie, le 4 juillet.»⁶

Tout s'ébauche par un déplacement que suit une lettre, vient ensuite le récit.

⁶ BOUVIER Nicolas, *L'Usage du monde*, Genève : Droz, 1963.

SOUS L'ŒIL DU SAVANT

Nathalie Vuillemin

**Les silences du voyageur :
Joseph de Jussieu au Pérou (1736-1771)**

Les carnets, notes, dessins, lettres de voyageurs sont souvent investis d'une forte attente par les lecteurs. Familiers ou intimes, mandants, historiens ou simples curieux, tous y recherchent en général le récit d'un cheminement ou d'un vécu, des résultats concrets, des indices relatifs à certaines pratiques de sociabilité ou de réseautage ou, tout simplement, l'expérience par procuration d'un ailleurs. Or il est des voyageurs qui ne laissent que peu de traces de leur périple : soit qu'ils écrivent peu, soit qu'ils se montrent d'une discrétion remarquable quant à leurs activités, soit encore que les circonstances semblent s'acharner à réduire à néant leurs travaux, perdus en route, malmenés par la vermine, ou encore détruits lors de naufrages, attaques de pirates et autres ouragans. Joseph de Jussieu peut être envisagé comme l'un de ces « voyageurs silencieux », en partie par malchance mais également, sans doute, par volonté.

Frère cadet des Académiciens et célèbres botanistes Antoine et Bernard de Jussieu, il est engagé en 1735 comme médecin-botaniste de l'expédition française dirigée par Louis Godin, Charles-Marie de La Condamine et Pierre Bouguer, qu'on avait chargés de mesurer à l'Équateur l'arc du méridien terrestre. Contrairement aux trois astronomes, Jussieu ne disposait alors d'aucun rang à l'Académie mais pouvait en espérer un dans le cas où ses découvertes satisfieraient l'institution. On attendait notamment de lui qu'il analyse les propriétés et les conditions de production de l'arbre à

quinquina, et du cannellier américain. Au moment où, en 1742, l'expédition s'achève officiellement, Bouguer et La Condamine rentrent en France, l'un par le Panama, l'autre en descendant l'Amazone de sa source à son embouchure¹; Jussieu renonce à les accompagner. Après six ans passés en Équateur, il a adressé à ses frères quelques paquets de semences et des listes de plantes rencontrées lors de ses excursions. Outre que ces descriptions ne constituent – en tout et pour tout – que onze côtés de pages, nombre d'entre elles se réfèrent à des spécimens connus, recensés par les savants français qui avaient précédé Jussieu en Amérique, le Père Plumier notamment². Apparemment déçu lui-même de ces résultats, le savant, qui avait annoncé dès 1739 vouloir explorer certaines contrées retirées afin d'honorer sa mission³, reste en Amérique à cet effet. Il ne finira par entreprendre cette excursion qu'à la fin de 1747, six semaines de voyage⁴ qui donneront lieu à un journal de sept pages, comprenant une liste de vingt-quatre plantes, deux esquisses de cartes et un croquis avec description de l'arbre à cannelle. Annonçant sans cesse son retour depuis 1748, détourné tout aussi souvent de ses intentions, évoquant une santé toujours plus chancelante, la crainte de s'embarquer dans un contexte maritime tendu (notamment entre 1756 et 1763, pendant la guerre de Sept Ans), Jussieu ne regagnera la France qu'en 1771, les mains pour ainsi dire vides⁵. Il aurait abandonné au Pérou une grande œuvre d'histoire naturelle américaine, accompagnée d'une remarquable collection de plantes et de minéraux, travaux confiés à des amis peu scrupuleux qui, aux dires d'un témoin local tentant de renseigner à ce propos Antoine-Laurent de Jussieu, «*les avoient brulés ou jetés ou donnés à des epiciers*»⁶. On ne retrouva jamais aucune trace de ce trésor scientifique.

¹ Voir à ce propos LA CONDAMINE Charles-Marie de, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guyane, en descendant la rivière des Amazones*, Paris: Veuve Pissot, 1745, 241 p. Une édition moderne du texte, intitulée *Voyage sur l'Amazone*, a été éditée par Hélène Minguet (Paris: La Découverte, 2004, 182 p.).

² Le Révérend Père Plumier (1646-1704) est l'auteur des premières grandes flores américaines françaises mais ses explorations se sont limitées aux zones antillaise et brésilienne. PLUMIER Charles, *Description des plantes de l'Amérique, avec leurs figures*, Paris: Imprimerie Royale, 1693, 337 p.; *Nova plantarum Americanarum genera*, Paris: Boudot, 1703, 180 p.

³ Voir *infra* la lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Cuenca, le 31 août 1739, Paris: Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), Ms 179, f. 57-58.

⁴ Jussieu part de Quito le 12 décembre 1747 et tient un journal régulier du 14 au 21 janvier 1748. Voir «*Journal de mon voyage à la province de Canelos*», Paris: MNHN, Ms 179, f. 72-79.

⁵ Sur les manuscrits de Jussieu, voir LAISSUS Yves, «*Note sur les manuscrits de Joseph de Jussieu (1704-1779) conservés à la bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle*», *Actes du 89^e Congrès des Sociétés savantes* (Lyon, 1964), Section histoire des sciences, Paris: Imprimerie nationale, 1965, p. 9-16.

⁶ Lettre de Juan de Borda Nave à Antoine-Laurent de Jussieu, de Lima, le 15 janvier 1774, Paris: MNHN, Ms 179, f. 257.

Humainement dramatique sous bien des aspects, le cas de Joseph de Jussieu l'est donc aussi historiquement et scientifiquement parlant. De ce séjour de plus de trente-cinq ans en Amérique, l'on n'a, de la part du voyageur, que des bribes de témoignage. Le dossier de correspondance lié au périple de Jussieu, le plus important du fonds conservé par le Muséum d'histoire naturelle de Paris, contient cent onze documents, dont quarante-cinq lettres de la main de Joseph. Parmi celles-ci, trente-sept seulement sont adressées à ses frères, qui sont les référents du naturaliste d'un point de vue familial, mais également scientifique puisqu'ils répondent de lui devant l'Académie. Or c'est bien là l'un des enjeux du problème : de toute évidence, Joseph ne fait pas ce qu'on attend de lui – non en termes de *travail*, puisque l'on sait peu de choses de ce qu'a effectivement accompli le naturaliste⁷, mais en termes de *transmission d'informations*. À considérer de manière schématique la fréquence à laquelle écrit Joseph, on voit bien le manque de régularité de l'exercice à partir du moment où, la fièvre du début de voyage passée, le naturaliste arrive au Pérou (Tab. 1).

Les difficultés de communication liées aux guerres de Succession d'Autriche et de Sept Ans sont souvent évoquées par Joseph pour expliquer son renoncement à envoyer des courriers qui risquaient de se perdre. Dans une lettre datée du 16 mars 1745 qu'il adresse à son frère Antoine, le savant se plaint d'ailleurs de l'irrégularité des missives :

*« Il y a cinq ans mon cher frer, que j'ay le chagrin de ne recevoir aucune de vos lettres. je ne scay si plusieurs que je vous ay ecrites auront eu le même sort que les votres [...] »*⁸

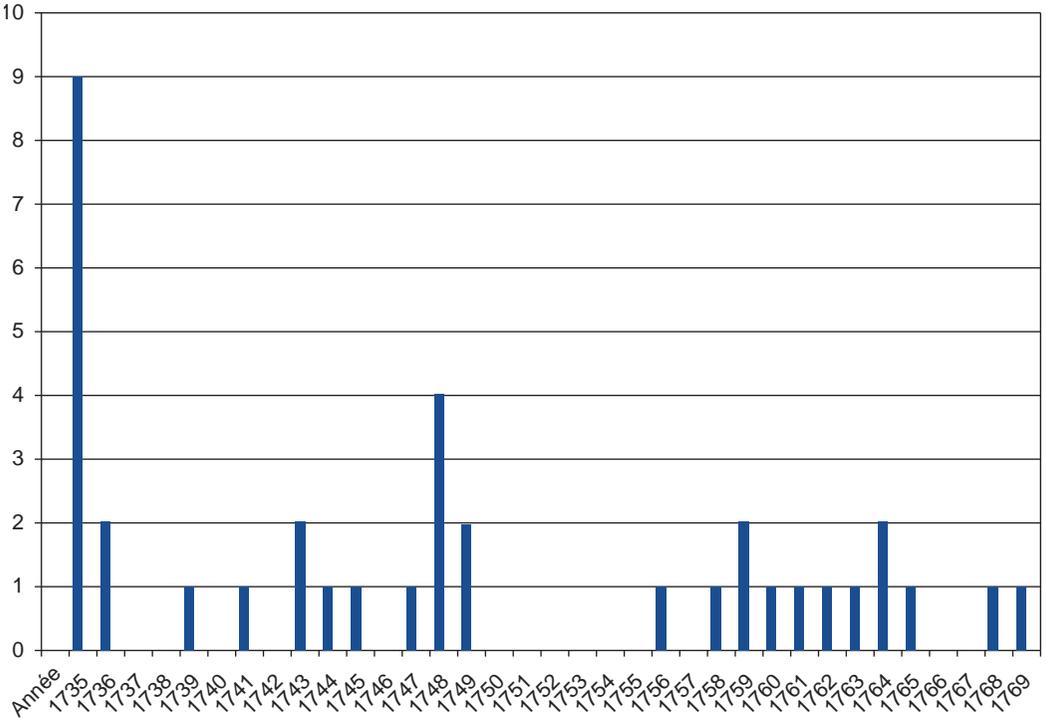
Il faut donc interpréter ces statistiques avec prudence, et ne pas les appliquer à l'activité épistolaire de Jussieu en tant que telle mais les appréhender comme une possibilité de saisir le point de vue des destinataires en France⁹. Or dans cette optique, cette correspondance de

⁷ L'analyse détaillée de l'ensemble des listes et descriptions botaniques de Jussieu conservées au Muséum d'histoire naturelle de Paris est en cours. Elle intégrera un ouvrage à paraître en 2021 sous le titre : *L'injonction au voyage : lectures historiographiques et littéraires du « cas » Joseph de Jussieu*.

⁸ Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Quito, le 16 mars 1745, Paris : MNHN, Ms 179, f. 67.

⁹ Dans le cas du fonds Jussieu, les pertes ultérieures à la constitution de l'archive par la famille sont connues. En effet, à la mort du naturaliste, son neveu Antoine-Laurent dresse un résumé, lettre par lettre, de la correspondance, résumé que nous possédons encore : JUSSIEU Antoine-Laurent de, « Notice sur M. Joseph de Jussieu, contenant un extrait de sa correspondance avec ses freres [...] », Paris : MNHN, Ms 179, f. 1-4. On constate à la lecture de celui-ci que deux lettres très importantes, adressées par

Tab. 1: Nombre de lettres reçues par les frères de Joseph de Jussieu, à Paris, entre 1735 et 1769



Jussieu peut bel et bien être envisagée sous le signe du silence, car à la rareté des lettres s’ajoute l’étrangeté de leur contenu : Joseph, lorsqu’il évoque son travail, ne le fait que de manière extrêmement résumée, et toujours en renvoyant à de meilleurs jours une rédaction plus détaillée et exhaustive de ses observations. Les lettres contenant des informations à proprement parler scientifiques sont au nombre de douze, pour un total de

Joseph de La Paz en juillet 1749 à Antoine et à Maurepas, et qui contenaient nombre d’observations intéressantes sur la Cordillère et les traditions du Lac Titicaca, entre autres, ont disparu après 1779. Dans le graphique ci-dessus, nous avons intégré la lettre à Antoine de 1749. Une note dans le fonds informe par ailleurs qu’un morceau de journal prêté au XIX^e siècle à Joseph Barclay Pentland, auteur d’un *Report on Bolivia* publié en 1827, n’a pas été restitué. On peut donc présumer que Pentland a utilisé certains matériaux issus du voyage de Jussieu afin de documenter ses propres recherches.

soixante-six côtés de feuillets. Cinq d'entre elles ont été écrites pendant la première année du voyage. Joseph de Jussieu est par ailleurs plus que discret quant à sa vie et à ses fréquentations au Pérou : ici ou là émerge le nom d'un « *ami intime* », en général pour le recommander à ses frères. Ce sont essentiellement les souffrances physiques et psychiques qui occupent l'espace, les raisons du non-retour ; un contenu se répétant de lettre en lettre, d'année en année, en des formules toujours identiques, et qui semble faire véritablement écran sur la vie et les activités menées par Joseph au Pérou¹⁰.

Il est évident que le travail de l'historien – travail que je suis en train de mener sur ce corpus – consiste à reconstituer un certain nombre d'informations manquantes dans les lettres de Joseph à sa famille, en se concentrant, par exemple, sur les identités des correspondants et le contenu des lettres que Joseph reçut de tiers espagnols et péruviens¹¹, ou à croiser d'autres sources publiées et manuscrites de voyageurs contemporains au Pérou. Je souhaite toutefois présenter ici un autre aspect de mon analyse, plus textuel, en interrogeant les lettres qui font suite aux plus longs moments de silence de Joseph (deux ans et plus), soit entre 1736 et 1743, entre 1749 et 1756, enfin entre 1765 et 1768.

Il s'agit d'adopter le point de vue de ceux qui, en France, attendent les nouvelles ou les envois de Joseph et reçoivent enfin ces lettres. Que disent-elles du voyageur ? Comment celui-ci tient-il compte – ou ne tient-il pas compte – de ses correspondants ? Peut-on émettre des hypothèses sur la manière dont il perçoit la relation à la fois pérenne et toujours plus distendue qu'il entretient à ses frères ? Envisager, entre les lignes, des réponses aux lettres qu'il a probablement reçues de France ? Celles-ci n'ont pas été conservées, à l'exception de trois d'entre elles, qui donnent un premier indice sur la manière dont pouvait être ressentie à Paris l'absence prolongée de Joseph : la première est la minute d'une lettre qu'Antoine de Jussieu lui adresse en 1758 afin de lui signifier extrêmement sèchement la gêne qu'il ressent face à l'Académie quant à ses manquements¹². En 1760, c'est cette fois Bernard de Jussieu qui écrit à un haut magistrat péruvien, chez qui Joseph loge depuis 1750.

¹⁰ Voir à ce propos VUILLEMIN Nathalie, « Un "Je" peut en cacher un autre : statut et construction de l'intimité dans la correspondance de Joseph de Jussieu », in ANTOINE Philippe, PARLÀ Vanezia (dir), *Voyage et intimité*, Paris : Classiques Garnier, 2018, p. 59-72.

¹¹ Pour la période allant de 1749 à 1752, au cours de laquelle Joseph n'adresse plus aucune nouvelle en France, huit lettres de tiers nous sont parvenues.

¹² Voir à ce propos VUILLEMIN Nathalie, « Un "Je" peut en cacher un autre... », p. 66.

Venu en Espagne à l'occasion du couronnement de Charles III, Domingo de Jauregui a transmis en 1759 une lettre de Joseph à Bernard, en expliquant à ce dernier que la mauvaise santé de son frère lui interdisait le voyage en Europe. Répondant à cette lettre, en espagnol, Bernard ne cache pas son désarroi face à la situation :

«J'estimerai l'honneur que vous me ferez de me dire ingénument si vous connaissez chez mon frère quelque disposition au retour, car je doute beaucoup d'avoir jamais le plaisir de le revoir. Il me semble que toutes ses lettres ne sont rien de plus que de faux espoirs qu'il me donne [...]»¹³

Enfin, en 1767, Bernard demande à Antoine-Laurent, neveu que Joseph ne connaît pas encore, de lui écrire afin de se présenter, démarche visant probablement à attendrir l'absent, ou à l'inciter au retour par un biais détourné :

«Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître personnellement, la joye penetre mon cœur à l'idée seule de revoir un oncle dont on me fait esperer le retour depuis si longtemps. je ne vous exprimerai que foiblement les souhaits de mon oncle [Bernard]. il ne peut parler de vous sans s'attendrir. Ses expressions ne respirent que l'amitié fraternelle et le desir de passer le reste de sa vie avec un frere pour lequel il a toujours eu une tendre affection.»¹⁴

Face à cette volonté de la famille de le retrouver, face également à l'impatience de l'Académie, Joseph de Jussieu adopte diverses stratégies de communication qui, du retrait pur et simple aux aveux d'impuissance, contribuent à esquisser le portrait d'un proche – et d'un savant – insaisissable.

La première période importante de silence se situe dès l'arrivée de Joseph de Jussieu et de l'expédition géodésique à Quito. En février 1736, le botaniste avait adressé à Paris une liste de cinquante-deux plantes, en latin, tout en envoyant à ses frères des nouvelles pour le moins inquiétantes : lassé par les conflits internes au sein de la confrérie des Académiciens, il affirmait être *«en état de [se] passer de la compagnie»* et se montrait sensible aux injonctions du chirurgien Seniergues de *«laisser*

¹³ Bernard de Jussieu à Domingo de Jauregui, de Paris, le 12 mars 1760, Paris : MNHN, Ms 179, f. 138v.

¹⁴ Antoine-Laurent de Jussieu à Joseph de Jussieu, [vers 1767], Paris : MNHN, Ms 179, f. 220. Nous ne disposons plus que du brouillon de la lettre, dont Joseph accuse réception le 11 juillet 1769.

un peu la botanique pour la pratique de la médecine»¹⁵. Or c'est le même Seniergues, à l'article de la mort, qui offrira le prétexte d'une nouvelle lettre rédigée le 31 août 1739. Très brève, celle-ci place la maladie au centre des préoccupations de Joseph et au centre de la lettre. Les travaux scientifiques effectués et à venir ne sont qu'évoqués, en amont et en aval de cet événement central :

«Mon tres cher frere J'etois dans le dessein de vous rendre compte, au retour de mon voyage de Loxa, des choses les plus remarquables que j'avois eu occasion d'observer dans cette province du Perou, mais malheureusement j'en suis detourné par la maladie de Mr Seniergues qui est dangereusement blessé à la partie inferieure et laterale de la poitrine, du cote gauche, peu s'en est fallu que tous tant que nous sommes de français n'ayons ete assommé dans une emeute de la populace de la quelle se mit un alcade ordinaire, heureusement qu'elle ne passa pas a l'entiere execution du dessein quelle avoit comploté de nous exterminer tous, le seul Seniergues a payé pour nous tous, son etat / ne me permet pas de l'abandonner d'un seul moment, et comme il me faut etre, tout a la fois garde apothicaire chirurgien et medecin, je n'ai pas tout le loisir et le temps que demanderois un detail circonstancié des observations que j'ay faites je laisse pour la premiere occasion a entrer dans le detail, je me contenterois de vous envoyer un echantillon des graines des plantes les plus curieuses que j'ay trouvé dignes d'être semées au jardin royal.

Mon dessein est à présent d'entrer avant de rentrer a Quito dans la province de Canelos, pour y observer l'arbre de la canelle je crois que j'auroy beaucoup de fatigues et de peines a essayer, mais n'importe, il faut faire quelque chose pour la botanique, dans ce dernier voyage que je fus visiter les mines dor de Taruma, il m'en a couté d'un mois de fievre tierce qui me fallirent /à quitter la vie je suis graces au Ciel entièrement rétabli.

*Adieu cher frère j'atends tous les jours avec impatience, l'heureux moment que la compagnie se mette en chemin pour retourner en france et avoir le plaisir de vous revoir, je suis avec tout l'attachement possible... »*¹⁶

Cette lettre est de toute évidence écrite à la hâte, sans mise en forme particulière, dans l'émotion de l'incident qui coûtera la vie à Seniergues.

¹⁵ Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Panama, le 15 février 1736, Paris: MNHN, Ms 179, f. 47.

¹⁶ Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Cuenca, le 31 août 1739, Paris: MNHN, Ms 179, f. 57-58.

Sur le plan des informations que Jussieu livre à son frère, elle est d'autant plus intéressante que le voyageur a à sa disposition, au moment où il l'écrit, une recherche mise en forme de ses observations sur l'arbre à quinquina qu'il a observé dans la zone de Loja. Rédigé en 1737¹⁷, c'est même là le seul « mémoire » à proprement parler qui nous reste de Joseph de Jussieu. Pourquoi, dès lors, évoque-t-il l'impossibilité de transmettre ses observations ? Joseph de Jussieu savait-il que La Condamine venait de faire publier une recherche sur le même sujet dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* ?¹⁸ Toujours est-il qu'il ne laisse rien paraître de ce travail. De même énonce-t-il sous la forme d'une prétérition le voyage récent qu'il a effectué aux mines d'or de Taruma, privilégiant l'information relative aux effets de celui-ci sur sa santé. Quant aux intentions d'explorer la province des canneliers, elles sont énoncées sur un ton de résignation peu encourageant : « *Je crois que j'aurai beaucoup de fatigues et de peines à essayer, mais n'importe, il faut faire quelque chose pour la botanique.* »¹⁹

La lettre suivante qui parvient en France a été écrite deux ans plus tard. Le contenu a peu évolué par rapport à la précédente : Jussieu prend contact par bienséance, apparemment, pour féliciter son frère Bernard d'avoir été admis comme pensionnaire de l'Académie. Il répète son intention de visiter Canelos, remet à une entrevue qu'il espère prochaine le récit de ses herborisations et évoque les maladies dont il souffre²⁰. En avril 1743, une lettre à peine plus détaillée explique l'impossibilité de Jussieu à herboriser au cours des deux années écoulées, en raison de pluies « *presque continuelles et [très] abondantes* »²¹. L'excursion à Canelos fait toujours partie des projets, que Jussieu compte réaliser « *pour satisfaire à [sa] mission* »²². Il l'entreprendra, dit-il, sur le chemin du retour, « *pour reporter*

¹⁷ Joseph de Jussieu, « Notes sur le quinquina », Paris : MNHN, Ms 1626, 31 feuillets. Ces observations ne seront publiées qu'en 1936 : PANCIER François Félix (éd.), *Description de l'arbre à quinquina. Mémoire inédit de Joseph de Jussieu (1737)*, Paris : Société du traitement des quinquinas, 1936, 46 p.

¹⁸ LA CONDAMINE Charles-Marie de, « Sur l'arbre du quinquina », *Histoire de l'Académie royale des sciences, Année 1738*, Paris : Imprimerie Royale, 1740, p. 226-243.

¹⁹ Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Cuenca, le 31 août 1739, Paris : MNHN, Ms 179, f. 57v.

²⁰ Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Quito, le 26 février 1741, Paris : MNHN, Ms 179, f. 59.

²¹ Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Quito, le 24 avril 1743, Paris : MNHN, Ms 179, f. 63-64.

²² Lettre de Joseph de Jussieu du 24 avril 1743, Paris : MNHN, Ms 179, f. 63v.

en France les curiosités conservées et fraîches, et ne pas permettre que la dilatation de leur transport les corrompît»²³.

Ces trois lettres sont les seules que les frères Jussieu reçoivent en France pendant la période dévolue à la mission géodésique. Or elles marquent de toute évidence une rupture par rapport à un début de voyage où Joseph, tout en exprimant parfois ses craintes de ne pas parvenir à reconnaître de manière convaincante la végétation américaine, se montrait régulier dans sa correspondance, enthousiaste et, à défaut de livrer des résultats systématiques, jouait au moins d'une rhétorique fort aventureuse pour relater ses recherches et excursions dans la nature tropicale²⁴. L'identité et la posture du voyageur étaient alors pleinement assumées. Les difficultés matérielles rencontrées par les Académiciens au Pérou, le fait que Joseph, qui n'était pas officiellement un Académicien, soit privé de pension, le poussèrent vers la médecine qui, sans l'enrichir, lui permettait au moins de survivre de manière relativement indépendante mais l'éloignait de la botanique. Ce tournant, par rapport à la mission initiale, se traduit dans ses lettres par une forme de renoncement au détail, à la description, et par une pratique généralisée de l'ellipse, source de frustration pour le lecteur. Qu'y a-t-il derrière «*[d]ans ce dernier voyage que je fus visiter les mines d'or de Taruma*»²⁵ ou «*j'ai visité la province de Loxa*» ?²⁶ Ces formules effacent littéralement l'action du voyage en tant que telle. Elles peuvent être interprétées de diverses manières : les allusions à des voyages évoqués comme s'ils relevaient de l'expérience partagée peuvent apparaître comme des indices de l'existence de lettres, perdues, où Jussieu avait bel et bien développé ces épisodes. Mais elles laissent également envisager une forme de renoncement, voire le refus de partager l'expérience : le fait que le savant présente des recherches déjà mises en forme comme des ébauches qu'il n'a pas le temps de communiquer irait en ce sens. Joseph, depuis son départ, a changé de statut : en 1743, il n'est plus le botaniste de l'expédition mais un médecin français exilé, qui vit de ses propres moyens, suffisants apparemment pour avancer les frais relatifs aux voyages de quelques compagnons²⁷. En plus de la distance géographique, une distance temporelle et pragmatique s'est mise en place avec la France :

²³ Lettre de Joseph de Jussieu du 24 avril 1743, Paris : MNHN, Ms 179, f. 63v-64.

²⁴ Voir à ce propos VUILLEMIN Nathalie, «Du dépaysement, ou l'impossible fabrique du savoir», *Viatica* [En ligne], n° 4 : «Donner à voir et à comprendre», 2017, URL : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/donner-voir-et-comprendre/dossier/du-depaysement-ou-l-impossible-fabrique-du-savoir>

²⁵ Lettre de Joseph de Jussieu du 31 août 1739, Paris : MNHN, Ms 179, f. 57v.

²⁶ Lettre de Joseph de Jussieu du 26 février 1741, Paris : MNHN, Ms 179, f. 59.

²⁷ Lettre du 24 avril 1743, Paris : MNHN, Ms 179 : «*La pratique de la médecine, toute ardue qu'elle est, m'a servi de diversion. Et ce qui a été diversion est aujourd'hui ressource, puisqu'elle me met en état de*

la vie de Joseph n'est plus « communicable ». Aussi les lettres tendent-elles à se réduire à quelques informations très concrètes tournant toujours autour des raisons empêchant le retour du naturaliste et l'envoi d'échantillons en France. L'entrée en matière de la lettre du 24 avril 1743 traduit ces différentes problématiques :

« Vous croirez peut être cher frere qu'une aussi longue absence comme celle de huit ans aura effacé de ma mémoire l'obligacion [sic] des Bienfaits que j'ay reçu de vous, et refroidi la tendre amitié que je vous professe. Bien loin de causer en moy un effet qui na que trop d'exemples, elle a produit en moy un plus violent desir de me montrer reconnoissant et m'a couvert d'une rare melancolie dont le sujet est la privation de tout ce que j'ay de plus cher en ce monde. »²⁸

Tout en répondant implicitement – selon toute vraisemblance – aux reproches de sa famille, Jussieu exprime ici toute la difficulté de maintenir un contact et un échange au cours d'une si longue absence.

Entre 1743 et 1749, le naturaliste écrit davantage ; malgré la guerre de Succession d'Autriche, les lettres parviennent en France une fois par année en moyenne. Plus fournies que les précédentes, elles évoquent aussi plus volontiers les observations qu'il effectue en sa qualité de médecin, mais également de botaniste. Mandaté en 1747 par Maurepas, pour se rendre de Quito à Lima et récupérer les instruments de l'expédition géodésique²⁹, Jussieu explore en chemin la province de Canelos. De Lima, il entreprend ensuite avec Louis Godin le voyage à Buenos Aires, *via* La Paz. On sait qu'en juillet 1749, il adresse à ses frères une longue lettre très intéressante, relatant sa traversée des Andes jusqu'à l'actuelle capitale bolivienne³⁰. Il disparaît ensuite pendant plus de cinq ans. Les lettres qu'il reçoit de correspondants

penser sérieusement à sortir enfin de l'exil. » (f. 63) ; *« Je vous prie aussi de solliciter le remboursement des avances que je serai obligé de faire pour mon retour et celui de Mrs Verguin et Hugot [...] »* (f. 64).

²⁸ Lettre du 24 avril 1743, Paris : MNHN, Ms 179, f. 63.

²⁹ Louis Godin, à la tête de l'expédition géodésique, était lui aussi resté en Amérique au terme de la mission. En 1744, il accepte la chaire de mathématiques de l'Université de Lima, ce qui lui vaut d'être radié de l'Académie. Cette dernière mandate alors Jussieu pour récupérer les précieux instruments de mesure restés en la possession de Godin. Sans doute s'agit-il là d'une nouvelle manière de pousser le voyageur au retour. La mission botanique est en quelque sorte remplacée par une mission diplomatique. Sur les détails de la mission géodésique voir SAFIER Neil, *Measuring the New World. Enlightenment Science and South America*, London & Chicago : The University of Chicago Press, 2008, 428 p. ; FERREIRO Larrie D., *Measure of the Earth. The Enlightenment Expedition that Reshaped our World*, New York : Basic Books, 2011, 379 p.

³⁰ Cette lettre, résumée par Antoine-Laurent, et dont tient compte Condorcet dans son éloge à Joseph de Jussieu au moment de la mort de celui-ci, a été perdue. Voir *supra* note 8.

péruviens, conservées et ramenées en France, nous indiquent qu'il se trouve alors dans la région de Potosí; il y est actif dans des travaux d'ingénierie minière et, toujours, comme médecin. Le résumé de la correspondance que dresse Antoine-Laurent de Jussieu au moment du décès de Joseph souligne le fait qu'Antoine, durant cette longue période, aurait écrit à son frère à de nombreuses reprises afin d'obtenir de lui un signe de vie³¹.

La première lettre qui parvient en France depuis juillet 1749 est datée du 5 février 1756. De retour à Lima, Joseph y expose ses tergiversations quant à la route qu'il choisira pour son retour, tenant compte de sa santé toujours plus faible, dont il détaille les embarras, et de sa volonté de faire un voyage utile³². Mais l'intérêt de cette lettre est avant tout dans les considérations que le savant développe en introduction, pour sa défense :

«Votre lettre Mon cher frere dattée du 1^{er} mars 1754 est parvenue a mes mains au commencement de cette nouvelle année. Les tendres reproches que vous m'y faite sur le long sejour que j'ay fait dans ce pays cy me sont tres sensibles, pour sortir d'un fond d'amitié dont vous m'avez donné tan de fois des preuves si marquées. J'ay honte au milieu de tan d'excuses legitimes que je puis alleguer de me voir exposé a ne pouvoir peut etre desabuser parfaitement ceux qui auront conçues d'un si long retardement des idées peu avantageuses de moy, car tel est la condition des hommes, que plus ils sont connus, plus ils s'obligent a voir des egards a autruy, et moins pour eux que pour satisfaire au public ils doivent être empressés de travailler, enfin preferant a toutes les douceurs de la vie le martyre de la bonne renommée, ils se chargent d'une obligacion des plus penibles qui est de s'en rendre dignes, et de ne pas perdre la chose la plus fragile.»³³

Fort ambiguë, cette évocation des obligations de l'homme public souhaitant préserver sa réputation permet à la fois à Joseph de s'épargner les «*excuses legitimes*» qu'il pourrait – et devrait – fournir à son frère, et de construire l'image d'un savant martyr. Reprise ultérieurement par Jussieu pour décrire son expérience américaine, elle agit ici comme

³¹ JUSSIEU Antoine-Laurent de, «Notice sur M. Joseph de Jussieu...», f. 2 (nous conservons le soulignement original): «*Paris 29 nov 1756. M. antoine ecrivait a son frere pour se plaindre de son silence. Il a appris quil etoit a lima en mars 1756. Il lui demande des procurations pour regler des affaires de famille. Il lui a escrit 10 ou 12 fois sans reponse.*»

³² Lettre de Joseph de Jussieu à Antoine de Jussieu, de Lima, le 5 février 1756, Paris: MNHN, Ms 179, f. 117v: «*Je suis assez indifférent sur la route que je dois prendre; celle qui m'offrira une plus ample récolte de botanique est celle par laquelle je m'incline.*»

³³ Lettre du 5 février 1756, Paris: MNHN, Ms 179, f. 117.

une mise à distance de soi : en effet, Joseph est-il cet homme sacrifiant l'ensemble de sa vie au travail ? Ou est-il justement celui qui ne parvient pas à le faire, qui s'y refuse peut-être ? Il est en tous les cas certain que la liste des affections physiques qui suit ces considérations, la volonté affichée de récolter autant de plantes que possible sur le chemin du retour, ou encore le constat de Joseph que tous ses plans sont systématiquement contrariés et qu'aucune de ses initiatives ne conduit aux résultats escomptés³⁴, s'inscrivent dans la logique de frustration que met en place le début de la lettre.

Comme précédemment, Joseph de Jussieu consacre plus d'attention à sa correspondance après le long silence qui, visiblement, lui a valu bien des remontrances. La lettre du 5 février 1756 croise l'admonestation que lui adresse Antoine, en novembre de la même année, le sommant de donner les nouvelles qu'on attend de lui sur les plans tant scientifique que familial³⁵. Apprenant simultanément, fin 1759, la mort d'Antoine et sa radiation de l'Académie où il avait été élu associé en 1743, Joseph adressera à Bernard en février 1760 une longue lettre d'aveu dans laquelle il concède un « *deffaut d'ambition [qui] luy a fait negliger de satisfaire pleinement ses obligations* »³⁶ et le soulagement de ne plus rien devoir à l'Académie :

*« C'est ce que je pouvois ambitionner et pretendre, et ce qui est le plus conforme a mon genie qui hait la contrainte et l'espece de dette que celuy qui est pensionnaire ou associé doit payer tous les ans. Je me vois par la libre de la necessité et de l'obligation et pour lors je suis plus porté a faire de bonne volonté ce que je ne faisois pas avec gout et peut etre avec tant de soins y etant oblige. »*³⁷

La dernière rupture totale de correspondance a lieu entre avril 1765 et mars 1768. C'est durant cette période que Bernard demande à son neveu Antoine-Laurent, alors âgé de dix-neuf ans, de se présenter par écrit à Joseph. Ce dernier, dans une brève lettre entièrement dévolue à des

³⁴ Lettre du 5 février 1756, Paris : MNHN, Ms 179, f. 117v. : « *Je suis accoutumé à céder au temps et à des circonstances peut-etre trop facilement, comme le sejour que j'ay fait à Chuquisaca, et le voyage de lima, ou croyans avancer beaucoup, au contrair, je me vois sans l'avoir pu eviter chargé de regrets superflus.* »

³⁵ Sur cette lettre et la réponse que rédige Joseph le 6 avril 1758, voir VUILLEMIN Nathalie, « Un "Je" peut en cacher un autre... », p. 66-68.

³⁶ Lettre de Joseph de Jussieu à Bernard de Jussieu, de Lima, le 12 février 1760, Paris : MNHN, Ms 179, f. 136.

³⁷ Lettre du 12 février 1760, Paris : MNHN, Ms 179, f. 137v.

problèmes relatifs à une affaire d'héritage d'un Français décédé au Pérou, annonçait le 2 avril 1765 un retour qui, cette fois, semblait imminent :

*« J'espere par la voye de panama vous donner avis de l'etat des dispositions de mon voyage et rentrer en europe et peut-etre me rendre a paris plutôt que l'avis de mon depart. »*³⁸

Trois ans plus tard, dans une lettre à nouveau fort brève, Joseph se repent de cette annonce qui est cause, selon lui, du silence de Bernard à son rencontre³⁹. Évoquant une nouvelle attaque de sa maladie pour expliquer le renoncement à ce projet, il s'est désormais, dit-il, mis en état de voyager, mais demande auparavant à Bernard de bien vouloir rembourser seize mille livres qu'il a empruntées à un ami... La dernière lettre qu'il adressera en France du Pérou, en 1769, reviendra à deux reprises sur cette dette, avant de remercier Antoine-Laurent de son courrier et d'exprimer la joie qu'il ressent à l'idée de retrouver les siens⁴⁰. Joseph de Jussieu quitte le Pérou en 1770 et gagne Paris le 10 juillet 1771, avant que Bernard n'ait reçu l'annonce de son départ d'Amérique.

Cet examen partiel de la correspondance de Jussieu ne saurait prétendre donner un tableau exhaustif et objectif de l'expérience péruvienne. Il permet cependant d'accéder, d'une part, à une vision du lien que le voyageur tente d'instaurer, parfois de conserver, parfois de rétablir, avec la France. Et, d'autre part, de se représenter la difficulté croissante, pour la famille, d'imaginer la vie et les activités réelles du savant au Pérou. Il met surtout en perspective différentes facettes de l'homme, révélées ou, parfois, mises en scène dans les lettres, souvent conflictuelles dans la représentation dont a besoin le lecteur pour lire cette correspondance : le voyageur savant et l'individu privé semblent en effet se donner le relais ou se couper la parole l'un l'autre. Le corps souffrant – celui de Joseph, mais aussi celui de Seniergues et ceux de tous les malades qu'il soigne – justifie l'absence de temps pour mettre en forme les résultats tant attendus ; l'expression de la profonde mélancolie de l'exilé se substitue aux excuses formelles qu'il pourrait présenter à l'Académie. Ce n'est qu'à la nouvelle de la mort d'Antoine, dont Joseph a souvent souligné,

³⁸ Lettre de Joseph de Jussieu à Bernard de Jussieu, de Lima, le 2 avril 1765, Paris : MNHN, Ms 179, f. 208v.

³⁹ Lettre de Joseph de Jussieu à Bernard de Jussieu, de Lima, le 5 mars 1768, Paris : MNHN, Ms 179, f. 221 : *« Quand je fais reflection, que j'ai donné lieu mois même a votre silence, vous écrivant que je me disposois a passer en france et que mon depart etoit une affaire décidée et sans appellation. je vous disculpe et tous les sentimens retombe sur moy même et me plonge dans une profonde melancolie. »*

⁴⁰ Lettre de Joseph de Jussieu à Bernard de Jussieu, de Lima, le 11 juillet 1769, Paris : MNHN, Ms 179, f. 225-226.

dès le début de son voyage, la qualité de père qu'il revêtait à ses yeux, que peut se délier totalement ce nœud complexe de pressions, de sous-entendus, de prétextes divers, et se dessiner, sur le plan scientifique du moins, une forme de compréhension des embarras du savant. Reste la question de tout ce que Jussieu aura effectivement écrit et étudié, et qu'il aura délibérément gardé pour lui : les recherches sur le quinquina en sont l'exemple le plus significatif, mais les manuscrits contiennent d'autres indices, nombreux, d'un silence parfaitement maîtrisé. À la lumière de ces éléments, la dimension répétitive des lettres de Jussieu, la mise en avant de l'intime au détriment de l'activité scientifique, ne sont peut-être qu'autant de stratégies pour échapper au statut de voyageur redevable, que Joseph avait abandonné très tôt dans son périple.

Résumé

Botaniste et médecin français, Joseph de Jussieu a passé trente-six ans au Pérou entre 1736 et 1771. Rattaché à l'expédition géodésique française de 1735, il décide au moment où celle-ci s'achève, en 1742, de ne pas suivre ses compagnons sur la route du retour mais de poursuivre ses recherches botaniques en Amérique. Le Muséum national d'histoire naturelle de Paris conserve la correspondance qu'il adressa à ses frères au cours de ces trente-six années d'exil, ainsi que quelques journaux de voyage ; on est surpris, à la lecture, de ne pas découvrir les trésors d'observations, de descriptions et d'informations qu'un tel séjour laissait espérer. À partir de cet exemple précis est interrogé, dans ces documents, le statut des lacunes, des blancs et des silences dans les archives du voyage.

Abstract

The French botanist Joseph de Jussieu spent 36 years in Peru between 1736 and 1771. Attached to the French geodesic expedition of 1735, he decided, at the end of the mission in 1742, not to follow his companions back to Europe, but to carry out botanical research in America. The National Museum of Natural History in Paris preserves the correspondence which he addressed to his brothers during these 36 years. His letters curiously do not reveal any hoped-for treasures of observation, description and information. This paper questions the gaps and silences in these documents.

Thierry Malvesy
(avec Noëlle Avelange et Françoise Valence)

**« Notes de voyage prises à bâtons rompus :
Suisse et Italie, Juillet et Août 1860 »
ou le voyage en Suisse du naturaliste franc-
comtois Charles Louis Contejean (1824-1907)**

Biographie sommaire

Charles Louis Contejean naît le 15 septembre 1824 à Montbéliard. Sa famille habite rue du Pont du Moulin. Il est le fils de Charles Louis Contejean (1795-1842), ferblantier, et de Marie-Catherine Retté (1798-1860). Il a deux jeunes frères : Frédéric-Eugène (1826-1877) et Georges Auguste (1835-1922).

Charles Contejean est scolarisé à neuf ans à l'école élémentaire française, intégrée au collège de Montbéliard. Bachelier en lettres en août 1841, il est l'un des membres fondateurs de la Société d'Émulation de Montbéliard (SEM) en 1850. En 1853, à vingt-neuf ans, il obtient un second bac en sciences ; en 1859, il passe brillamment sa thèse de géologie à Besançon et devient docteur ès sciences.

De 1860 à 1862, il est préparateur en géologie au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Il est ensuite nommé professeur de physique au Lycée impérial d'Angers pendant... vingt-trois jours ! Il occupe le

même poste au Lycée impérial de Toulouse entre 1862 et 1864, puis il est nommé professeur suppléant de la chaire d'histoire naturelle à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, pendant sept mois. Enfin, de 1864 à sa retraite en 1890, il est professeur de géologie à la Faculté des sciences de Poitiers.

Il se marie le 25 août 1866 à Montbéliard avec Sophie Louise Boissard et son unique fille, Louise, naît le 7 juin 1867.

En 1890, Charles Contejean rentre à Montbéliard, après vingt-huit ans d'absence. Il reconduit sa collaboration active avec la SEM dans les domaines botanique, climatologique et archéologique. À partir de 1900, il habite chez sa fille et son gendre à Paris, jusqu'à sa mort, le mercredi 13 février 1907¹.

Au sein de la Société d'Émulation de Montbéliard, de 1852 à 1855, Charles Contejean est nommé premier conservateur du musée qu'il enrichit régulièrement de ses découvertes géologiques et botaniques. Son herbier de la flore du Pays de Montbéliard fait autorité encore aujourd'hui et il est l'un des premiers Français à avoir développé les idées d'écologie en botanique.

Au-delà d'un botaniste, Charles Contejean fut aussi un géologue, un climatologue et un linguiste avec son *Glossaire du patois de Montbéliard* publié en 1876 par la SEM. Au cours de sa carrière, il publia plus d'une centaine d'articles et d'ouvrages scientifiques. Il fut très proche du Bruntrutain Jules Thurmann (1804-1851) et sa *Géographie botanique* de 1881 est l'un des tout premiers ouvrages français traitant de l'écologie des plantes.

Un naturaliste voyageur

Charles Contejean fut un grand voyageur en dehors des frontières de la France et il publia une douzaine de carnets de ses voyages dans les pays du pourtour méditerranéen entre 1884 et 1889.

Au cours de ses voyages, il est intéressant de noter le soin très naturaliste qu'il met tout autant dans la description des personnes qu'il croise que

¹ MALVESY Thierry, *Charles Contejean (1824-1907), soldat de la science*, Besançon : Éditions du Sekoya, 2010, 466 p.

dans la structure d'une plante ou l'aspect d'une roche. Dans l'un de ses voyages méditerranéens², sa description de l'échafaud est «anatomique» :

«*Construit en planches et en solives, cet échafaud consiste en une grande plate-forme carrée, d'environ deux mètres de hauteur, à laquelle on accède par sept marches. Au centre se dresse une poutre amincie à son milieu, en avant de laquelle est installé un siège grossier en forme de fauteuil. La plate-forme s'élève suffisamment pour qu'on puisse la voir, sans se hausser, du milieu de la foule la plus compacte.*»

Il en est de même pour l'agonie du condamné. Cette volonté de décrire ce qu'il voit lui vient à la fois de sa formation de naturaliste de terrain et aussi, de son propre aveu, du désir de transmettre sa vision aux futurs voyageurs.

Plusieurs de ses voyages lui sont dictés par la nécessité d'un travail (Russie, Paris, Angers, Toulouse, Clermont-Ferrand, Poitiers), mais d'autres le sont par l'envie, d'une part de découvrir une nouvelle flore, d'autre part d'assouvir un rêve d'enfant : parcourir les mondes antiques grec et romain.

Un bon nombre de ses carnets de voyages sont restés inédits comme celui relatif à sa découverte de la Suisse et du nord de l'Italie en juillet-août 1860. Son regard de scientifique lui permet de décrire avec le même souci du détail les paysages, les gens et les plantes ! En chemin de fer, en bateau, en diligence ou à pied, il va de Paris à Genève, de Genève à Sion, de Sion à Zermatt, de Zermatt à Milan et reviendra à Montbéliard via Bâle.

En 2010, M. Alain Kuhner, habitant Rochefort en Charente-Maritime, contacte la Ville de Montbéliard : il souhaite vendre des documents et ouvrages ayant appartenu à Charles Contejean, documents et ouvrages qu'il tient de ses ancêtres. En effet, la première petite-fille de Charles Contejean – prénommée Louise comme sa mère – a épousé, le 29 juillet 1922 à Paris, Henri Kuhner, d'origine alsacienne. Elle décède en 1948 sans descendance et son mari meurt vingt ans plus tard, en 1968, à Rochefort. Dans l'intervalle, il s'est remarié et a eu des enfants : c'est par cette lignée-là que les ouvrages ont pu être récupérés.

En 2011, lesdits ouvrages sont acquis conjointement par la Médiathèque de Montbéliard et le Muséum Cuvier. Dans ce fonds de trente-neuf opus se trouvent six volumes de notes manuscrites de la main même de Charles Contejean : *Notes de voyage prises à bâtons rompus*. Le voyage en Suisse et en Italie est extrait de l'un d'eux. En 2012, les Archives

² «Une exécution à Malaga le 27 septembre 1885», extrait de AVELANGE N., VALENCE F., MALVESY T., *Les Carnets de voyages de Charles Contejean*, Montbéliard : Direction des Musées, 2008 (réédition), 284 p.



Fig. 1: Portrait de Charles Louis Contejean (1824-1907)

Médiathèque municipale de Montbéliard.

départementales du Doubs adressent à la Ville de Montbéliard un recueil de documents ayant appartenu à Charles Contejean. Elles l'avaient reçu des Archives départementales du Cantal qui, elles-mêmes, l'avaient eu en don d'une particulière, Madame Monique Tillit. Cette dernière avait quant à elle acheté ce document dans les années 1975-1980, dans une vente à Rochefort (Charente-Maritime).

Ce volume relié aux dimensions imposantes (32,5 cm sur 25 cm pour une épaisseur de 10 cm) contient 260 pages sur lesquelles Charles Contejean a collé tous les documents amassés au cours de sa vie.

Débutant par les silhouettes d'animaux que son père lui avait découpées en 1828, ce recueil contient d'innombrables dessins de jeunesse de Charles Contejean puis tous les documents conservés de ses voyages en Russie, en Europe et dans le pourtour méditerranéen. Il a pris la peine de synthétiser ces mêmes voyages sur des cartes, en marquant les itinéraires³.

Le présent travail reprend des extraits de la retranscription d'une partie du manuscrit Ms 306 (pages 73 à 173), actuellement conservé à la Médiathèque municipale de Montbéliard, relatif au voyage de Contejean en Suisse et en Italie.

La retranscription complète du récit du naturaliste occupe une quarantaine de pages A4 et se trouve pour l'heure inédite.

Le contexte

En juillet-août 1860, Charles Contejean a trente-cinq ans et se trouve depuis le 6 février engagé au Muséum national d'histoire naturelle comme préparateur en géologie. Il va donc profiter de ses premiers congés pour partir à la découverte de nouvelles contrées grâce aux très récents réseaux ferroviaires (le train arrive à Montbéliard pour la première fois en 1859). Il va aussi retrouver sa mère à Montbéliard, et peut-être ses frères Frédéric (trente-trois ans) et Auguste (vingt-cinq ans). C'est, hélas, l'une des dernières fois qu'il verra sa mère car celle-ci décédera le 28 octobre 1860.

Le voyage

Son voyage débute le dimanche 15 juillet 1860. Après trois jours de train depuis Paris, il arrive à Genève le mercredi 18 juillet à 11 h 30.

³ Elles auraient été bien utiles en 2008, lors de la réédition des onze carnets de voyages publiés par Contejean en son temps. Cf. AVELANGE Noëlle, VALENCE Françoise, MALVESY Thierry, *Les Carnets de voyages de Charles Contejean...*

«[...] *Ces employés suisses se pressent peu ou pas du tout. [...] Aucune visite; aucune demande de passeport, ce qui m'est assez agréable, vu que je n'en ai point. [...] Leur café sent le marais, et leur eau-de-vie, le poivre. Les journaux genevois ne parlent que de ce qu'ils appellent la question de Savoie.*»

C'est que quatre mois plus tôt – le 24 mars 1860 – la France a annexé la Savoie et le Comté de Nice par le Traité de Turin. Dans les jours qui ont suivi, des ressortissants genevois et des réfugiés français antibonapartistes ont orchestré plusieurs tentatives de soulèvement, pour voir la Savoie rattachée à la Suisse. Toutes ont échoué.

Contejean prend le temps de se promener dans Genève et note :

«*Magnifiques et splendides hôtels sur les quais surtout quai du Mont-blanc, rive droite du lac; [...] Dans les anciens quartiers (étroits et montueux), beaucoup de vieilles et de petites maisons, mesquines comme à Montbéliard.*»

Il entre aussi dans les cafés : «*Ils boivent la chopine de vin dans les cafés [...], et les chopines sont des chopes à bière.*»

Le lendemain – le jeudi 19 juillet 1860 – il prend le bateau à six heures du matin, direction Le Bouveret. Il remarque alors :

«*Beaucoup de Genevois qui se rendent au tir de Morges avec leurs carabines (lourdes et curieuses machines de précision), et reparlent de la Savoie. [...] Le pays devient charmant : cela commence à être les rives du lac telles que je me les étais figurées. [...] Quelques barques sur le lac, à voiles croisées et pointues. [...] Toutes ces petites villes [à Morges], dont la situation est vraiment admirable, ne présentent du côté du lac que les arrière-cours et des derrières de maisons généralement inhabités ou servant de magasins, tandis que les façades donnent probablement sur des rues plus ou moins étroites : ô crétiens que vous êtes ! [...] Nous débarquons aux Boverets [sic] vers midi. J'apprends avec grand plaisir qu'on peut y prendre le chemin de fer jusqu'à Sion. Cette ligne, qu'ils appellent d'Italie, longe la rive gauche du lac; elle rejoindra Milan par le Simplon, pour le moment, exploitée seulement de Boveret à Sion; on donne les billets dans de mauvaises baraques en planches : tout est à l'avenant. Lenteur et bonhomie extrêmes des employés suisses. (L'un d'eux nous conseille d'aller boire une chopine en attendant le départ.)*»

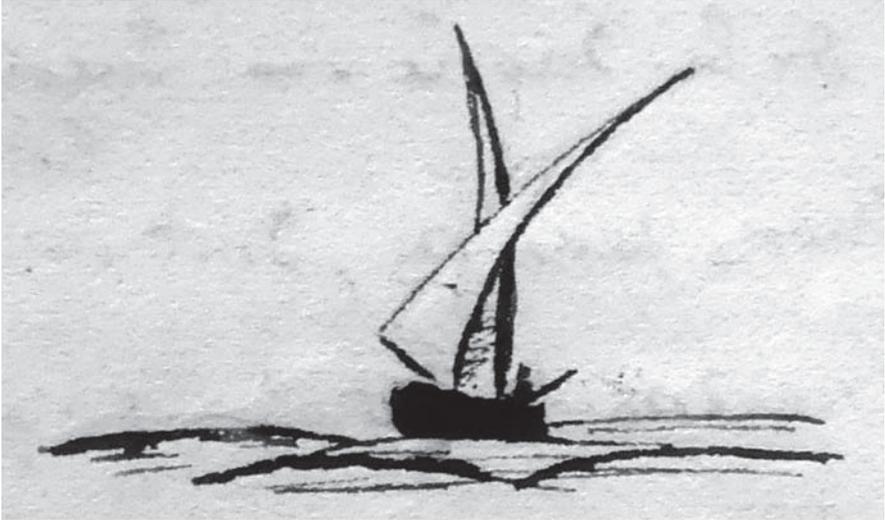


Fig. 2: «Quelques barques sur le lac, à voiles croisées et pointues».

Dessin de la main de Contejean, extrait de ses carnets de notes (coll. Médiathèque de Montbéliard Réf. Ms 306 p. 95).

Le train arrive à Saint-Maurice où le «géologue» Contejean remarque :

«*St. Maurice. Curieuse situation dans un étranglement: une colline, relativement basse, partant du flanquement nord de la vallée la rétrécit tellement qu'il n'y a absolument de place que pour la route, et qu'à la lettre on pourrait fermer le Valais avec une porte. [...] Fortifications suisses, tournées contre le Valais.*»

Enfin, Contejean arrive à Sion après deux heures et demie de train ; il se fait conduire à l'auberge du Lion d'or⁴ tenue par Lucie Muston (née Cornu) qui n'est autre que la mère du docteur Étienne Muston de Bex, médecin à Beaucourt près de la frontière française. Avec lui, Charles Contejean est, en 1850, l'un des pères fondateurs de la Société d'Émulation de Montbéliard (SEM). Muston en est le vice-président et Contejean le

⁴ Cette auberge existe toujours sous le nom de « Brasserie du Grand Pont » à Sion.

premier conservateur du musée⁵. Muston doit l'accompagner dans son périple à travers le Valais et le nord de l'Italie. En attendant, ils visitent la ville :

«Au château de Valère, nous rencontrons des forçats, que je prends pour les plus honnêtes gens du monde, tant ils nous saluent humblement et poliment.»

«Nombreux idiots et crétiens. Goitres innombrables : près des huit dixièmes des femmes sont affligées de cette repoussante infirmité. La population paraît assez malheureuse : hommes et femmes sont généralement amaigris, vieillis et déformés par un travail trop rude. Encore des vieillards en culottes courtes.»

En effet, l'iode chimique découvert en 1811 par le Français Courtois est utilisé dès 1820 dans le Valais par le médecin genevois Coindet. Néanmoins, le traitement systématique du goitre n'apparaîtra que dans le dernier quart du XIX^e siècle. De fait, pendant plus de cinquante ans, de nombreuses personnes atteintes de cette déficience auraient pu être soignées relativement facilement⁶...

Contejean s'intéresse beaucoup aux tenues vestimentaires des gens qu'il croise et surtout aux coiffes des dames, si caractéristiques d'une région à cette époque :

«La coiffure que portent absolument toutes les femmes, tant bourgeoises que campagnardes, est plus bizarre que gracieuse : c'est un chapeau d'homme à fond bas, entouré de toile ou de dentelle.»

À l'auberge de Madame Muston, Contejean fait la connaissance «[d'] un peintre Genevois, M. Meenn, artiste distingué, charmant homme, mais terriblement Genevois, surtout dans la question de Savoie»; il a même droit à la «visite à l'atelier de M. Meent...».

⁵ Aujourd'hui encore, la SEM est une société savante de grande importance pour la valorisation et l'enrichissement du patrimoine du Pays de Montbéliard. Une très grande partie des collections du Musée du château des ducs de Wurtemberg, auquel appartient le Muséum Cuvier, a pour origine la SEM.

⁶ DE BAEQUE Antoine, «Les crétiens des Alpes», *L'Histoire*, n° 446, avril 2018, p. 66-69. L'auteur propose une bibliographie sur le sujet dont LINIGER-GOUMAZ M., *Nos ancêtres les crétiens des Alpes*, Sierre & Genève : Éditions À la carte & Éditions du Temps, 2002, ou «Goitreux et crétiens des Alpes... et d'ailleurs», dans *L'Histoire en Savoie*, Chambéry : Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie, 2005.



Fig. 3 : Coiffe d'une Valaisanne.

Dessin de la main de Contejean, extrait de ses carnets de notes (coll. Médiathèque de Montbéliard Réf. Ms 306 p. 100).

Par deux fois, Contejean se trompe dans l'orthographe de ce nom qu'il a dû seulement entendre ; l'artiste en question est Barthélemy Menn (1815-1893), l'un des rénovateurs de la peinture helvétique et le maître de Ferdinand Hodler.

Néanmoins, Contejean n'oublie pas ses études comparatives des vignobles ; il semble d'ailleurs assez bien apprécier les boissons alcoolisées, la bonne chère et les cigares !

«Les vins du Valais sont fort bons [...] Ils gagneraient beaucoup à être connus.»

Le lendemain, le vendredi 20 juillet, le docteur Muston et Charles Contejean partent à dix heures, en diligence, pour les bains de Lonèche [aujourd'hui Loèche-les-Bains] via Grange, Sierre, le bois de Fainge [Finges] et la Souste. En route, il décrit et dessine un attelage :

«Le joug repose simplement sur le cou, s'appuyant contre les apophyses épineuses des vertèbres dorsales et retenu en dessous par une chaînette en fer qui entoure le fanon.»

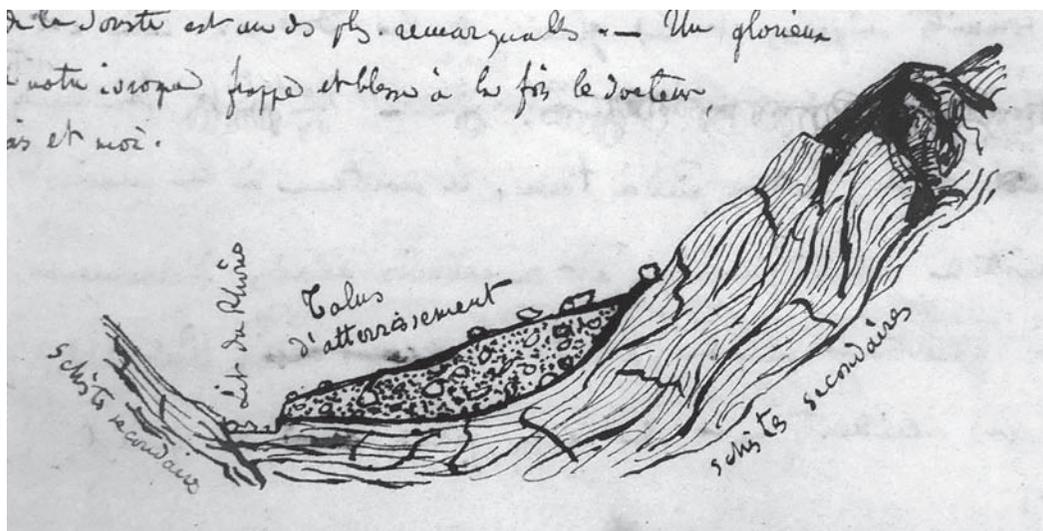


Fig. 4: « On distingue très-bien la forme des atterrissements, si fréquents dans le Valais au débouché des torrents, et dont celui de la Souste est un des plus remarquables. »

Dessin de la main de Contejean, extrait de ses carnets de notes (coll. Médiathèque de Montbéliard Réf. Ms 306 p. 103).

Concernant le bois de Finges, il ne manque pas d'évoquer une anecdote, peut-être oubliée aujourd'hui :

« [...] célèbre pour l'héroïque défense des paysans valaisans, qui tinrent neuf jours en échec les brigades républicaines. On nous assure que les Français ne parvinrent à forcer la position, qu'en laissant des tonneaux d'eau-de-vie à même de leurs adversaires. »

En fait, la bataille de Finges a eu lieu dans la nuit du 27 mai 1799 ; elle met fin à un long processus d'extension de l'influence française sur le Valais, en libérant les Bas-Valaisans du joug des Hauts-Valaisans, afin de les recruter dans l'armée française régulière. L'anecdote de Contejean, concernant les tonneaux d'eau-de-vie, semble faire référence à l'attaque surprise et nocturne des Français, alors que les Hauts-Valaisans fêtaient une précédente victoire.



Fig. 5 : La vallée de la Viège à Zermatt.

Dessin de la main de Contejean, extrait de ses carnets de notes (coll. Médiathèque de Montbéliard Réf. Ms 306 p. 109).

Le samedi 21 juillet 1860, départ en voiture à six heures du matin pour Viège. Après une halte vers midi, le départ à cheval pour Zermatt est donné vers treize heures.

« Cette vallée de Zermatt est remarquablement sauvage et grandiose. »

À Zermatt, ils logent à l'auberge du Riffel d'Alexander Seiler (1819-1891), l'une des premières personnes à ouvrir un hôtel à Zermatt⁷. Le dimanche est consacré à des promenades et du repérage en attendant l'arrivée des guides qui doivent les emmener le lendemain au glacier du Mont Rose et au cirque de Macugnaga.

Arrivés à la nuit, « ces bonnes gens regrettent d'avoir à conduire si peu de Français, plus communicatifs et plus généreux, assurent-ils, que les Anglais. [...] Nos guides se plaignent des Anglais, qui sont fiers, raides et hautains, assurent-ils, les traitent comme des domestiques et ne les paient que tout juste. »

⁷ « En 1850, Alexandre Seiler suivit son frère Joseph, chapelain à Zermatt, travailla dans l'hôtellerie et loua la première auberge du village, qui appartenait à Joseph Lauber (1853). Grâce à l'aide de son frère Franz, il put l'acheter en 1854 et la transforma pour en faire l'hôtel Monte Rosa. Il acheta ou loua d'autres auberges à Zermatt (Mont Cervin, des Alpes, par exemple) et fit construire l'hôtel Riffelalp à 2222 m d'altitude (150 lits). » Dictionnaire historique de la Suisse (<http://www.hls-dhs-dss.ch/index.php>).

Hélas, le mauvais temps leur interdit l'ascension prévue et le lendemain, lundi 23 juillet, ils décident de remonter vers Brigue.

« Une courte halte à Stalden où nous goûtons un vin du cru je ne sais trop pourquoi assez renommé (vin des payens). » En fait, il s'agit du Vin Jaune haut-valaisan, cépage Heida.

« Brig est une curieuse petite ville, faisant déjà pressentir le voisinage de l'Italie : partout des fresques, des tourelles aux maisons, des galeries extérieures ; partout des cloches et des églises, celles-ci d'ailleurs peu remarquables. [...] Crétins, comme partout. »

Mardi 24 juillet 1860, nos deux voyageurs passent en Italie par le col du Simplon. Ils s'arrêtent un moment à l'hospice du Simplon :

« Le prieur, c'est un petit homme vif, grand parleur, bredouilleur et un peu bègue. Nous ne pouvons nous échapper sans trinquer avec lui et avec les religieux, qui sont au nombre de quatre. »

Ils franchissent la douane à Iselle.

« Je croque en passant la borne-frontière. [...] Nous entrons dans le magnifique bassin de Crevola et de Domo d'Ossola, [...] Vin rouge d'Asti qui rappelle les bons crus du Valais, cependant un peu acide, comme tous ses congénères italiens. »

Leur périple italien ne dure que deux jours (mercredi et jeudi 25-26 juillet 1860) mais leur laisse cependant le temps de visiter le lac Majeur et les îles Borromées, puis de passer à Magenta – où les traces de la terrible bataille du 4 juin 1859 sont encore nettement visibles –, Milan et Turin !

Le vendredi 27 juillet 1860, ils effectuent leur retour en Suisse mais cette fois-ci par le col du Grand-Saint-Bernard :

« Accueil poli et banalement empressé du frère camérier : on voit que les innombrables visiteurs qu'il est chargé de diriger ne l'amuse pas tout juste. [...] Ce bâtiment du St. Bernard est bien inférieur à celui du Simplon, et plus mal situé, étant assis précisément au sommet du col [...] 11 chiens superbes, de tout âge et de tout sexe. [...] La Morgue, où nous comptons encore 15 cadavres momifiés hideux à voir avec leurs membres contournés et leurs chairs desséchées : l'un d'eux, adossé au coin nord-est,

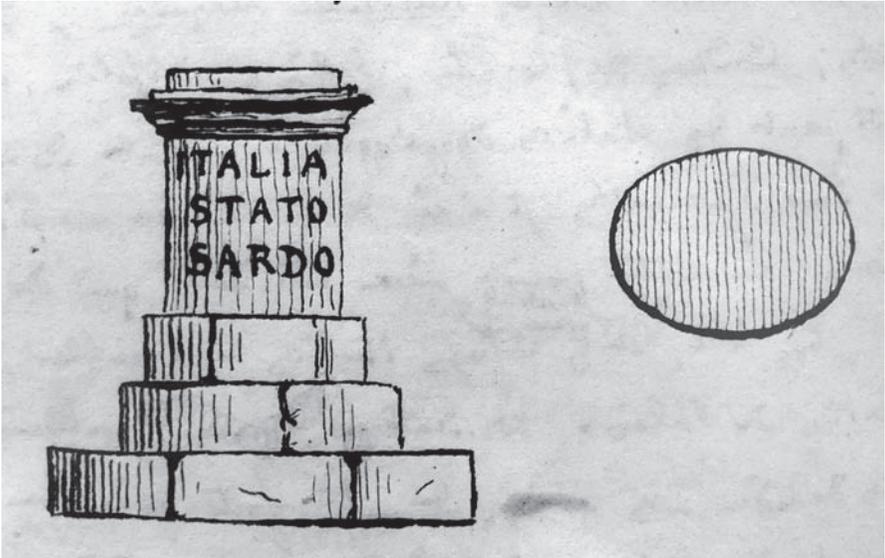


Fig. 6: «Je croque en passant la borne-frontière».

Dessin de la main de Contejean, extrait de ses carnets de notes (coll. Médiathèque de Montbéliard Réf. Ms 306 p. 128).

semble nous regarder avec ses yeux vides. Tous sont debout ou assis sur une accumulation de crânes et d'os humains nivelés s'élevant à la hauteur de près d'un mètre; le trop plein a été porté au dehors et forme une couche d'égale épaisseur enclose par un mur de pierres sèches. On nous assure cependant que les accidents sont très-rares depuis quelque temps, et que le dernier cadavre déposé à la morgue date de trois années.»

Après une nuit passée à l'ermitage: «*Levés à 5 heures. Jamais, dans tout notre voyage, notre sommeil n'a été aussi calme et aussi profond, notre repos aussi complet.»*

Muston et Contejean remontent par la vallée d'Hérens que Contejean croque sur son carnet de voyage. Il note aussi:

«*Une voiture nous transporte rapidement à l'entrée de la vallée d'Hérens, visiter l'ermitage de Longeborgne. Curieux ermitage dans les roches, avec chapelle, cellules, chambres de logement (et même d'auberge) taillées*

dans le roc. Ermite plus curieux encore, un peu crasseux dans son froc de laine brune, mais causeur (en allemand) et jovial, vendant [du] vin et faisant à merveille honneur à sa marchandise.»

Après être arrivés à Sion dans l'auberge de Madame Muston, ils occupent leur dimanche et leur lundi (29-30 juillet 1860) à mieux connaître la ville: «*Nous allons revoir cet admirable plafond gothique de la maison de M. de la Valla.*»

Le nom est mal orthographié, encore une fois, sûrement parce que Contejean le note au vol au détour d'une conversation. Il s'agit en fait de la Maison Supersaxo, construite au xvi^e siècle par Georges Supersaxo. Elle est par la suite devenue la propriété de la famille de Lavallaz. L'admirable plafond gothique se trouve au deuxième étage, dans la salle des fêtes. Cette pièce a été réaménagée en 1776, mais le plafond est d'origine (1505). Il a été sculpté et peint par Jacobinus Malacrida; il est constitué d'une grande rosace, avec au centre une représentation sculptée et peinte de la scène de la Nativité. Les armoiries de Georges Supersaxo sont présentes aux quatre coins de la pièce. La Maison Supersaxo est parfois considérée comme la plus belle maison Renaissance du Valais. Elle appartient à la municipalité de Sion et est classée comme bien culturel d'importance nationale⁸.

Les deux voyageurs se rendent aussi dans «*le petit musée d'histoire naturelle et le cabinet de physique fondés par le jésuite Elaas.*»

Étienne Elaerts naît en 1793 à Bruxelles et meurt le 20 septembre 1853 à Sion; il est le premier ingénieur-architecte de l'État du Valais. Il fonde son cabinet de physique entre 1832 et 1836.

Enfin, à l'auberge, nos voyageurs exécutent de «*nouvelles expériences sur les vins au souper. Nombreuses et intéressantes anecdotes de Madame Muston, sur nos illustres maîtres MM. Léopold de Buch, De Charpentier, Élie de Beaumont, et autres savants, qu'elle a connus, logés et hébergés.*»

Léopold von Buch (1774-1853) est un géologue allemand qui, à la demande de la Prusse, fait un voyage géologique en Suisse au début du

⁸ DONNET André, «*Jacobinus Malacrida, Plafond de la maison Supersaxo, à Sion*», *Bericht der Gottfried Keller-Stiftung*, 1956/1957, p. 21-35; MORAND Marie-Claude (dir.), *Guide culturel et touristique du Valais*, Sion: Musées cantonaux du Valais, 2009, p. 212; TSCHOOP Patrice, MEYER Charles-André, *Les Supersaxo et leur maison à Sion*, Sion: Société d'histoire de l'art en Suisse, coll. Guides d'art et d'histoire de la Suisse, 1991.

XIX^e siècle. Jean de Charpentier (1786-1855), de Bex, est un géologue suisse spécialiste des glaciers. C'est lui qui émet l'hypothèse que les glaciers devaient être plus étendus qu'à son époque. Il réussit à convaincre Louis Agassiz de l'origine glaciaire des blocs erratiques; ce dernier développera par la suite cette théorie pour en devenir le premier défenseur. Enfin, Jean-Baptiste Armand Louis Léonce Élie de Beaumont (1798-1874) est un géologue français, auteur de la première théorie globale de la formation de la Terre: la théorie contractionniste. Acceptée et développée pendant tout le XIX^e siècle, cette dernière commence à s'effriter suite aux idées révolutionnaires du glaciologue-climatologue allemand Alfred Wegener (1880-1930). Ce dernier publie en 1915 la première édition de la *Dérive des continents*, ancêtre de la théorie aujourd'hui admise de la tectonique des plaques.

Le mardi 31 juillet 1860 sonne l'heure du départ vers la France, mais le voyage n'est pas terminé pour autant.

Premier arrêt aux portes de Martigny :

«Jamais je n'ai rien vu d'aussi sauvage que cette étroite gorge du Trient, énorme fente où l'on ne peut pénétrer qu'au moyen de ponts en planches jetés sur l'abîme, et où la lumière du jour se glisse à peine. [...] Pissevache. De loin, c'est quelque chose, et de près c'est merveilleux.»

Contejean n'oublie pas pour autant ses dégustations : *«Kirsch du Valais excellent, mais terriblement fort. Ils en versent des rations étonnantes.»*

Second arrêt à Bex :

«Bex. On retrouve ce pur accent suisse lent et monotone, et ces locutions et idiotismes si fréquents dans tout le pays français (ils emploient d'abord à tout propos).»

Puis passage dans les salines en activité où Contejean dessine des plans des galeries avec des annotations très précises des lieux.

Le mercredi 1^{er} août 1860, ils arrivent en vue des montagnes du Jura :

«Ces montagnes, qui m'avaient tant impressionné à l'époque de notre charmant voyage à Neuchâtel et à l'île St-Pierre [...], font maintenant l'effet de collines très-médiocres. [...] Lenteur, mais propreté et bonne tenue des chemins de fer suisses.»

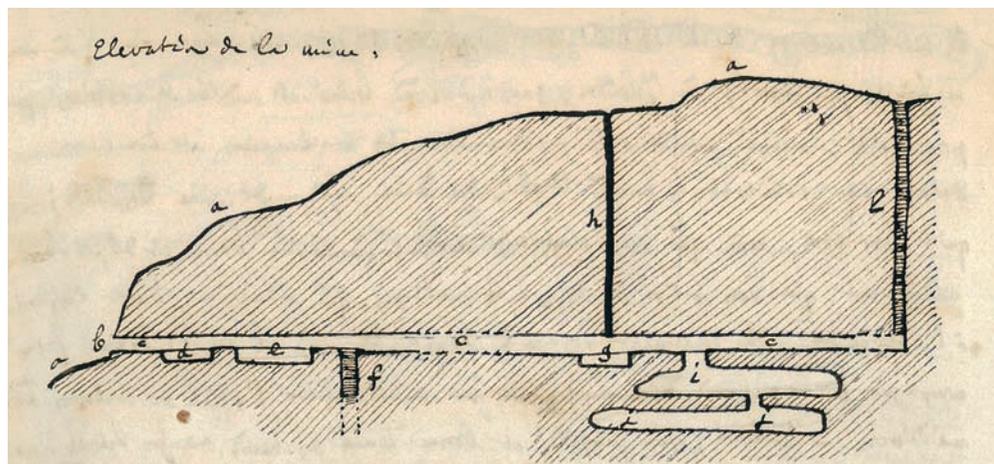


Fig. 7 : Coupe des mines de Bex.

Dessin de la main de Contejean, extrait de ses carnets de notes (coll. Médiathèque de Montbéliard Réf. Ms 306 p. 167).

Ils arrivent à Bâle le jeudi 2 août 1860 :

«Les rues sont bien tenues, cependant moins propres qu'à Milan. Petits pavés ronds. Trottoirs en dalles (rares). [...] Le séjour de Bâle doit être fort triste : rien ne rappelle le mouvement et la vie de l'ancienne et célèbre université des Paracelse et des Bauhin. [...] Peu de monde dans les rues ; point de dames. Couleru dit que ces riches capitalistes bâlois vivent renfermés, n'admettent que très difficilement des étrangers dans leur intérieur, et se crétinisent en se mariant exclusivement entre eux. Il y a, effectivement, peu de ces grandes familles qui ne comptent au moins un crétin, un idiot ou un infirme.»

Ils visitent le cloître d'Érasme et le musée de la ville :

«[...] superbe et curieux monument tout rempli de tombes et d'inscriptions mortuaires. Celle de Jean-Gaspard Bauhin porte une fort longue épitaphe latine, que je n'ai pas le courage de copier. [...] Musée. Les Holbein, Famille de Thomas Morus. Famille d'Holbein, tous chefs-d'œuvre. Objets antiques des tourbières moins nombreux et moins intéressants qu'à Yverdon. Plâtres antiques ; armes de sauvages. Musée d'histoire naturelle



Fig. 8 : En rouge, l'itinéraire du voyage de 1860 en Suisse et en Italie.

Extrait d'une carte de l'Italie et des régions limitrophes de 1878, ayant appartenu à Contejean et annotée de sa main (coll. Médiathèque de Montbéliard).

peu remarquable : série paléontologique à peine représentée ; beaucoup de fausses déterminations de fossiles, même génériques. »

Contejean évoque le nom d'une famille qu'il connaît très bien : les Bauhin. En effet, dans sa fonction de conservateur du Musée Cuvier de la SEM à Montbéliard, Charles Contejean fut le sauveur des herbiers du XVIII^e et du début du XIX^e siècle et étudia de manière très approfondie les ouvrages botaniques des Bauhin. La famille Bauhin comptait des botanistes et des médecins d'origine

picarde, installés en Suisse et à Montbéliard pour fuir la Contre-Réforme. Jehan Bauhin fils (Paris 1541–Montbéliard 1612) fut botaniste et archiatre (médecin officiel) du duc de Wurtemberg, à Montbéliard, de 1571 jusqu'à sa mort. Son œuvre *Historia Plantarum* fut une bible pour le jeune botaniste Contejean. Le jeune frère de Jehan, Caspar, né à Bâle en 1560 (mort dans cette même ville en 1624), fut célèbre pour ses travaux d'anatomie et de botanique, illustrant ainsi l'Université de Bâle dont il fut le recteur. C'est sûrement Jehan qui introduisit la «cartoufle» (la pomme de terre) à Montbéliard à la fin du xv^e siècle – soit deux cents ans avant les travaux de Parmentier –; c'est Caspar qui en donna une illustration de qualité et qui est à l'origine de son nom scientifique, *Solanum tuberosum*, que nous utilisons toujours.

La frontière enfin :

«*St. Louis. On visite les passeports et les bagages; je passe sans difficulté, disant que je suis de Montbéliard et que je viens de visiter des parents que j'ai à Bâle. [...] Arrivée à Montbéliard à la cloche de 10 heures. Pluie battante.*»

Durant ces dix-neuf jours de voyage, Charles Contejean n'oublie pas la botanique; il note précisément les noms de 301 plantes et les endroits où il les a trouvées.

Conclusion

La retranscription du carnet de voyage de Contejean nous apporte une riche documentation sur le quotidien des habitants des contrées visitées, au milieu du xix^e siècle. Nous sommes dans une histoire souvent plus proche de la réalité que les grandes hagiographies historiques. Le naturaliste nous permet parfois d'entrapercevoir, d'ailleurs, l'envers du décor des batailles ou des lieux de mémoire.

Ces récits nous montrent aussi l'importance des relations humaines dans la proximité parfois gênante des diligences et des wagons de train. On pourrait croire que ces personnes s'adressaient plus facilement la parole qu'aujourd'hui... Il est vrai qu'ils n'avaient pas de téléphone portable pour se distraire !

Le regard de Contejean sur le monde qui l'entoure semble venir d'un personnage extérieur à la scène qu'il vit et qu'il raconte; comme si

le naturaliste détaillait une succession de couches géologiques ou une association de plantes en vue d'une publication. Sa culture scientifique et son souci permanent de conservation de collections l'amènent à décrire les attitudes et les comportements des gens et des peuples qu'il croise comme dans une étude anatomique. Sa quête de vérité scientifique, doublée d'un inconditionnel anticléricalisme, force Contejean à toujours expliquer ou chercher des solutions et des raisons logiques à telle ou telle situation.

D'un point de vue scientifique, la liste impressionnante de plantes décrites nous permet d'entrevoir la flore valaisanne de ce milieu du XIX^e siècle ; il serait intéressant de la comparer avec les relevés actuels. De même, au regard des transformations des voies de communication et de l'urbanisation à outrance, les descriptions géologiques de Contejean, ainsi que ses dessins, nous renseignent sur les paysages au milieu du XIX^e siècle.

Enfin, Charles Contejean est l'un des plus importants savants du Pays de Montbéliard, région limitrophe de la Suisse, et la recherche incessante de nouveaux documents sur sa vie et son œuvre est un devoir pour les membres des sociétés savantes locales que nous sommes.

Résumé

En juillet-août 1860, le botaniste et géologue montbéliardais Charles Louis Contejean (1824-1907), accompagné par Étienne Muston de Bex, médecin à Beaucourt (France), traverse la Suisse pour se rendre dans le nord de l'Italie. Leur périple en chemin de fer, en bateau, à cheval, en diligence ou à pied, les emmènera à Genève, sur le lac Léman, à Sion, à Loèche-les-Bains, dans la vallée de Zermatt, à l'hospice du Simplon et au Grand-Saint-Bernard après avoir vu les îles Borromées, Turin et Milan. Le retour à Montbéliard se fera *via* Bâle. Contejean, comme à son habitude, note tout ce qu'il voit dans son carnet en l'agrémentant de dessins.

Abstract

In July–August 1860, the Montbéliard botanist and geologist Charles-Louis Contejean (1824-1907), accompanied by Etienne Muston, originally from Bex (Switzerland) but working as a doctor in Beaucourt (France), undertook a voyage from Switzerland to northern Italy. Their voyage, by rail, boat, horseback, stagecoach and on foot, took them to Geneva, Lake Geneva, Sion,

Leukerbad, Zermatt, the hospice of the Simplon, and then to northern Italy, where they visited the Borromean Islands, Turin and Milan. They re-entered Switzerland *via* the Great St. Bernard Pass and passed through Basel on their return trip to Montbeliard. Contejean, as usual, noted and sketched everything he saw in his journal.

Marcel S. Jacquat

**La Mission scientifique suisse en Angola
à travers le journal tenu
par Marcel Borle (1928-1929)**

Projetée par le Dr Georges Hertig (1873-1929), médecin neuchâtelois établi à Morija (Union sud-africaine, actuel Lesotho) depuis 1899¹, la Mission scientifique suisse en Angola (MSSA) devait être d'abord une expédition de chasse à laquelle fut invité l'industriel fleurisan William Borle (1869-1948). Ce dernier était alors connu pour avoir participé à deux raids, avec la Mission Tranin-Duverne de Conakry à Djibouti (hiver 1924-1925, 14 700 km) et avec la Mission Borle-Vallotton, en 1926, de Morges au Caire par les Balkans et l'Asie Mineure, Bagdad, Téhéran, la Palestine et le désert de Thi, entre Gaza et Jérusalem, sur une distance totale de 10 000 km.

Rien de bien surprenant à ces expéditions, tout à fait de leur temps... Que ce soit en Afrique ou en Asie, dans les Amériques ou en direction des Pôles, l'histoire fourmille de ce type de voyages motivés par des aspects géographiques, technologiques, économiques ou scientifiques. Petit à petit,

¹ Grâce à l'obligeance du Musée de Morija, au Lesotho, nous avons pu retrouver en avril 2019 un texte d'Alfred Casalis, paru dans le *Journal de la Société des Missions évangéliques*, Paris, 1938, p. 235 à 241. Il contient d'utiles informations biographiques, largement ignorées, relatives au Dr Hertig. Quelques éléments seront signalés plus loin.

la science et l'ethnologie semblent y prendre une place grandissante à l'instigation peut-être des voyages de Charles Darwin de 1831 à 1836².

Le hasard a voulu que William Borle parle de son projet au Dr Albert Monard (1886-1952), conservateur du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds depuis 1920, qui se joignit à l'expédition en tant que naturaliste et bénéficiant d'une bourse de l'Académie suisse des sciences naturelles³. L'expédition de chasse devenait mission scientifique⁴. La MSSA constituait en quelque sorte les prémices d'une fièvre voyageuse pour le Dr Monard: seconde mission en Angola en 1932-1933, expédition en Guinée Bissau en 1937-1938 et enfin au Cameroun en 1947.

Marcel Borle (1895-1983), fils de William, rappelé de Paris où il étudiait la musique auprès de Vincent d'Indy, fut le quatrième membre de l'expédition. Patronnée par le président de la Confédération Edmund Schulthess et appuyée par le conseiller fédéral Giuseppe Motta, la MSSA eut un retentissement important, tant au niveau zoologique qu'ethnographique. Des Suisses partaient ainsi à la découverte de la nature africaine d'une région encore peu connue et dont les travaux de José Vicente Barbosa du Bocage (1823-1907), homme politique et zoologue portugais, restaient alors les rares références; le Dr Monard et la MSSA les ont renouvelées avec bonheur, selon le zoologue français Francis Petter (1923-2012) avec lequel nous nous étions entretenus à Paris le 26 février 1991.

Alors qu'il n'en avait aucune compétence quelques semaines avant le départ, Marcel Borle fut chargé de filmer l'expédition. Il se forma en réalisant quelques essais de prise de vues et de développement dans la maison familiale à Fleurier⁵.

À la recherche de ce film en 1986, nous entrâmes en contact avec la veuve du cinéaste, Madame Jeanne-Marie Borle, décédée le 25 mars 2018

² Cf. par exemple: GONSETH Marc-Olivier, KNODEL Bernard, REUBI Serge, *Retour d'Angola*, Neuchâtel: Musée d'ethnographie, 2007.

³ Société helvétique des sciences naturelles jusqu'en 1988. Cf. LANZ Willy *et al.*, *Hommage à Albert Monard, conservateur du musée, de 1920 à 1952*, La Chaux-de-Fonds: Musée d'histoire naturelle, 1996, 88 p.; JACQUAT Marcel S., «Albert Monard, zoologue, botaniste, explorateur (1886-1952)», in SCHLUP Michel (dir.), *Biographies neuchâteloises*, tome 4, 1900-1950, Hauterive: Éditions Gilles Attinger, 2005, p. 201-208.

⁴ MONARD Albert, «Voyage de la Mission scientifique suisse en Angola, 1928-1929», in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, tome XXXIX, 1930, p. 5-99, et «Note sur les collections ethnographiques de la Mission scientifique suisse en Angola», in *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, tome XXXIX, 1930, p. 100-122.

⁵ Cf. JOSEPH Aude, *Neuchâtel - Un canton en images, Filmographie*, tome I^{er} (1900-1950), Hauterive: Éditions Gilles Attinger, 2008, p. 98-100.

dans sa 95^e année. Nous apprîmes alors l'existence du *Journal* manuscrit de son mari : six cahiers comptant quelque 1 200 pages, mémoire écrite de cette expédition partie de Fleurier le mardi 26 juin 1928 et rentrée le 19 mars 1929.

Écrit élégamment, dans une langue riche et vivante, il comprend nombre d'anecdotes et de descriptions éclairant d'un jour nouveau la MSSA ; le Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds mais aussi le Musée d'ethnographie de Neuchâtel en tirèrent grand profit grâce au Dr Monard. Méritant publication, ce document fut édité de manière artisanale dès 1992, en six cahiers A4 illustrés de photos de Marcel Borle⁶.

Un long voyage d'approche... sans bagages à l'arrivée Premières observations⁷

Les préparatifs et le voyage vers le Portugal (Lisbonne), les nombreux contacts officiels pris à haut niveau, la préparation de septante caisses de gros bagages sont décrits avec force détails. L'expédition emmène 5 000 mètres de film 35 mm sur pellicule nitrate, mais aussi une tenue de soirée avec jaquette noire, une tenue d'habits blancs et les vêtements kaki du broussard...

Entre Ténériffe et Sao Tomé, sur le *Nyassa*, Marcel Borle rencontre le cinéaste professionnel José César de Sà (1905-1976)⁸.

En attendant les grands bagages qui n'ont pas suivi, les expéditionnaires font quelques excursions et prélèvent de la faune angolaise se terminant dans le « tube exterminateur » du Dr Monard.

« [...] *une petite négresse, un panier sur la tête, sautille avec une légèreté d'oiseau. Le jazz semble bien loin, bien européen, bien lourd. Ici c'est la joie folle de vivre et de le dire... avec les jambes [...]* » (p. 32)⁹.

⁶ BORLE Marcel, *Avec la Mission scientifique suisse en Angola – Journal de voyage*, Cahiers I à VI, 26 juin 1928 – 19 mars 1929, La Chaux-de-Fonds : Éditions de la Girafe, 1992-1994, 336 p. ; JACQUAT Marcel S., « À propos du Journal de voyage de Marcel Borle », in BORLE Marcel, *Avec la Mission scientifique...*, Cahier I, La Chaux-de-Fonds : Éditions de la Girafe, 1992, p. 1 et « En guise de postface », in BORLE Marcel, *Avec la Mission scientifique...*, Cahier VI, La Chaux-de-Fonds : Éditions de la Girafe, 1994, p. 331.

⁷ Fascicule 1, p. 1-53 ; 26 juin – 12 août 1928.

⁸ Auteur de trente-six films entre 1928 et 1956, dont l'un consacré à l'Angola en 1931.

⁹ Les numéros des pages sont ceux de la transcription.

«Mardi 31 juillet

[...] je me balade du côté du village nègre. Vu de près cette fois des périophthalmes, ces curieux poissons-lézards. Face de bouledogue avec des yeux saillants. Corps s'amincissant jusqu'au bout de la queue, nageoires-pattes sur les côtés. Toujours accroupis au bord d'un trou d'eau et de vase, à la moindre alerte c'est le plongeon, la disparition. J'en photographie, mais ces poissons étant noirs sur de la vase noire, tout permet de supposer une ratée magistrale.



Fig. 1: Schéma de *Periophthalmus*, poisson des mers chaudes de la famille des Gobiidés, dont les yeux sont très saillants et mobiles en tous sens, d'où son nom.

En rentrant, je croise des femmes portant sur la tête, l'une un fer à repasser, l'autre une assiette avec un poisson dépassant des deux côtés et formant une visière avec sa queue, une autre encore portant un énorme fagot en donnant le sein à son enfant en bandoulière [...]» (p. 37).

Le 8 août, repartant en chemin de fer vers Benguéla: «[...] *Le paysage devient chaotique, vallée profonde et rugueuse: pas de végétation, de la pierre partout. Puis c'est l'arrivée sur le plateau broussailleux: végétation gris cendre ou brûlée, buissons rêches, baobabs effeuillés. Des collines apparaissent et toujours des baobabs au tronc gris, pas très grands mais de forme curieuse, larges de base et grêles du haut tout comme une femme enceinte. Et des branches tordues, comme violemment projetées sur le ciel, à l'extrémité desquelles pendent des fruits curieux, ressemblant à des rats crevés suspendus par la queue [...]*» (p. 47).

Apprendre à vivre et à se déplacer dans le pays¹⁰

La rencontre du gouverneur Artur Ernesto de Castro Soromenho se traduit par des problèmes d'incompréhension et de quiproquos se doublant

¹⁰ Fascicule 2, p. 54-98; 12 août – 22 septembre 1928.

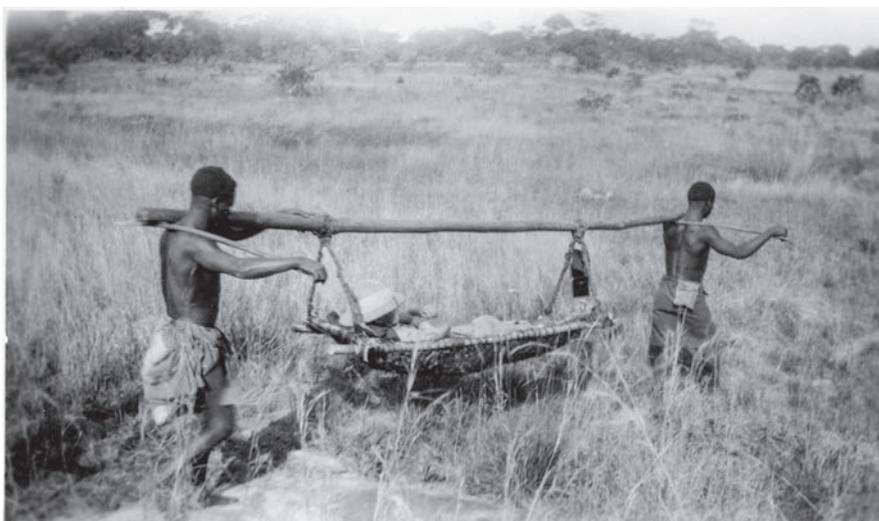


Fig. 2 : La tipoiã, sorte de «hamac» à porteurs (No 01-20-04).

de problèmes de cartes : *«belle colonie mais fichues cartes»* selon Marcel Borle. La problématique de la solitude des immigrés : *«Pauvres gens qui semblent les plus libres du monde et qui sont réellement plus prisonniers que des prisonniers [...]*» est mise en évidence elle aussi (p. 54-55).

Les déplacements par différents moyens donnent lieu à d'intéressantes observations : *«[...] Et le train nous emmène à travers les plaines : plaines jaunes avec des taches vertes, ciel bleu et gros nuages blancs. Plus loin, ce sont des champs semés de termitières, ces petits cônes durs, couleur de terre, pointus parfois comme des aiguilles. Il y en a tant qu'on dirait par endroits un rouleau de boîte à musique de Ste-Croix qu'on aurait déployé [...]*» (p. 55).

Le *rail-motor-car*, petit véhicule à moteur à explosion circulant sur la voie ferrée permet d'observer un *«paysage large, vaste sur ces collines vert-rouge, cette plaine bosselée qu'on peut voir en entier sans empêchement : un cheval à qui on a supprimé les œillères»* (p. 57).

Une camionnette-automobile achetée sur place servira sur certains parcours. La *tipoiã*¹¹, l'âne et la marche imposent des rythmes plus lents. Une heure de marche est suivie de dix minutes de repos et on marche jusqu'à sept heures par jour. Une *tipoiã* est à la disposition des expéditionnaires.

Les grands bagages à quai, William Borle et le Dr Hertig vont les chercher de Huambo à Lobito (425 km). Monard chasse ailleurs. Marcel Borle admire la flore sur place.

«[...] *On dirait une revanche de la nature: dans ce milieu neutre, gris, des merveilles, cette beauté pure. On dirait de la soie sur de la cendre. On craint de les voir se salir [...]*» (p. 58)

Il note aussi que trois classes sont à disposition dans les trains angolais : il y a le wagon pour les indigènes et les deuxième et première classes pour les Blancs.

Sur place, nos expéditionnaires trouveront d'importants appuis logistiques auprès des religieux, tel le Père Bourqui, de la Mission catholique à Vila da Ponte. Le 27 août, l'arrivée des grands bagages à Huambo, puis à la Mission, est fêtée au champagne et avec un gramophone immédiatement mis en marche. On extrait aussi des bagages un mikiophone (gramophone de poche) et le matériel de développement pour cinéma et photo. Une malle-bain (portée durant toute l'expédition) promet des ablutions plus complètes en brousse.

Dès leur arrivée, Marcel Borle et Albert Monard animent alternativement une messe à l'harmonium.

«*Et les fidèles chantent. Mais quel élan dans ce chant, quelle vie! Comme on se sent loin de nos traînantes mélodies d'églises, de nos chants à peine murmurés et en retard sur l'orgue. Non, ici c'est la nature même, la joie de chanter et cela va presque jusqu'à la braillée [...]*» (p. 77).

Le Père Bourqui aidera à l'engagement de soixante à septante porteurs noirs.

Les caisses mises au poids jugé idéal de 30 kg pour chaque porteur, le départ effectif de la MSSA a lieu le 12 septembre. La colonne constituée de soixante porteurs est suivie d'un char attelé de seize bœufs qui transportera le surplus de ravitaillement. Avant de partir, «[...] *les noirs reçoivent leur nourriture une fois par jour, le soir généralement, et ils s'arrangent pour la manger en une ou deux fois, à leur guise [...]*» (p. 85).

¹¹ Hamac porté par deux Noirs, se relayant deux par deux avec quatre autres.



Fig. 3: À la Mission catholique à Vila da Ponte: le Père Bourqui, le Frère Anastase et le Père Bunel, de la Mission du Cubango (No 01-12-02).

La chasse contribue aussi à nourrir les membres de l'expédition.

Après un tournage au bord du Cubango, deux des porteurs rentrent au camp avec l'appareil, alors que William et Marcel Borle «[...] prennent un bon bain rafraîchissant, en caleçon et casque colonial. Ça ne manque pas de piquant. En rentrant [ils trouvent] le Dr Hertig, les douze hommes et les deux phacochères, les premiers éreintés et les seconds plus qu'éreintés, puisque déjà découpés en morceaux [...]» (p. 87).

Plus loin, «[...] la piste passe à côté de grands arbres sur lesquels s'arrondissent des ruchers en écorce, sortes de cylindres fabriqués par les noirs (ils entaillent profondément les arbres pour cela) qu'ils accrochent sur les hautes branches. Les abeilles sauvages y viennent, y amassent le miel et le noir qui guette s'en régale au bon moment [...]» (p. 87).

Un hippopotame tué par le Dr Hertig dans le Cubango nécessite des canots pour l'y chercher... En deux heures, les Noirs en construisent deux au moyen d'écorce détachée d'arbres et séchée au feu. Ils peuvent ainsi accéder à l'animal, alors que des crocodiles sont proches. Au moyen de

zonzi¹² on attache la bête qui pèse largement plus d'une tonne et «[...] à force de tirer sur les zonzi, la bête s'approche lentement, escortée par les deux barques. Mais il y a un haut-fond et plus rien ne bouge. Enfin Siriaco notre chasseur se décide. Il descend dans l'eau et s'avance, suivi d'un autre. Cependant ça ne va pas assez vite au gré du Dr qui en flanque un ou deux au fleuve (le gros Miguel et son gilet). Et la troupe de tirer, de tirer [...]» (p. 91).

Lorsque le découpage commence, «[...] c'est une circulation ininterrompue entre le fleuve et le camp. Chaque noir revient avec son morceau de viande [...]» alors que de nombreux autres s'affairent encore dans la nuit tombée. Le lendemain matin, Monard constate : «[...] Ils ont bouffé tout l'hippopotame!...» (p. 93).

Un camp permanent est établi le 19 septembre avec tentes, tables et «labo» pour le cinéaste. «[...] La nuit tombe et devant notre tente chante le gramophone... Il dit ses chants suisses que nous écoutons à la pâle clarté d'une mince lune, entourés d'une troupe de noirs étonnés [...]» (p. 95).

Musique, danses, chasse et gastronomie¹³

Après avoir fait écouter leur musique dans un village voisin, nos héros demandent à voir des danses. Bientôt sont amenés trois tam-tams qu'il faut sécher pour les accorder; un feu de paille fait l'affaire.

«[...] les hommes sont en un rang et les femmes en face les regardant, commencent à s'agiter au rythme changeant et prenant des tam-tams. C'est bientôt une frénésie de mouvements, de voix et de sifflements. Le sorcier, au buste d'athlète, secoue une espèce de hochet au bout d'une baguette dont il frappe le manche à terre, en cadence. L'exécutant du tam-tam est un artiste auquel aucun rythme n'est étranger. Mais il tape si fort qu'on voit son dos nu ruisselant de sueur au clair de lune. Cette musique primitive, barbare, est saisissante. Il semble au premier moment que ce soit l'anarchie, mais ce qui avait paru être des "faussets" au début, se répète si exactement qu'on ne peut en décrire qu'une chose: l'oreille nègre est extra-sensible et se dépêtre admirablement dans des quarts et huitièmes de ton, des suites chromatiques de quinte avec la tierce au milieu.

¹² Cordages issus de lanières d'écorces fibreuses.

¹³ Fascicule 3, p. 99-148; 23 septembre-26 octobre 1928.

Des montées de voix et des descentes impressionnantes mais inlassables, se répétant et se répétant avec toujours plus d'énergie, l'excitation aidant. Dans la demi-obscurité, ce ne sont que balancements du buste, contorsions et tapements des pieds. Quelques femmes ont sur leur dos leur enfant dont la cervelle doit être joliment remuée. Et toujours, toujours, ça se répète, inlassablement [...]» (p. 99-100).

Nos expéditionnaires s'alimentent avec soin. Voici ce que leur cuisinier Baptiste leur a préparé après que le Dr Hertig a abattu un grand koudou¹⁴ mâle (p. 101).

Potage au riz (avec du sel et du Maggi)

Bifteck de Rownbock

«Couilles» de Koudou

Rognons de Rownbock sautés au beurre (ou au saindoux !)

Cervelle de Koudou

(pas de légumes, oubli du cuisinier)

Fruits de Lenzbourg (poires et pruneaux)

Boisson: café, décoction de chicorée (inventée par M. Monard) et otchisangoua (bière indigène fabriquée pour la première fois – avec de la farine de maïs – mais dont la fermentation a raté)

Avec le café: biscuits «Albert» et Kirsch

Puis deux suppléments:

manioc cuit dans les cendres (goût de pomme de terre) et

petits pains faits sur l'heure par le Dr Hertig, assaisonnés de confiture aux reines-claude.

Bientôt vient le moment d'aller installer un camp plus loin, alors que le premier se trouvait à 1 160 m d'altitude. Hertig partira en reconnaissance pour cinq jours avec une quinzaine de porteurs.

Une scène digne de *Tintin au Congo*¹⁵ intervient le 26 septembre.

«[...] Arrivés au Rio, nous le longeons dans une petite plaine et, soudain, filent à l'horizon cinq ou six bêtes grises. De l'autre côté, ce sont deux ou

¹⁴ Grande antilope à cornes hélicoïdales (*Tragelaphus strepsiceros*).

¹⁵ Plusieurs scènes du film ou descriptions dans le *Journal* ressemblent fort à la bande dessinée d'Hergé, qui paraît dès le 5 juin 1930 et jusqu'au 18 juin 1931 dans le magazine belge *Le Petit Vingtième*. Les conférences données par les expéditionnaires (seize en 1929, trente-neuf en 1930) débutent le 6 octobre 1929. Elles auraient pu inspirer Hergé!

trois antilopes brunes, mais à notre approche c'est la débandade. Carolus et père s'avancent, l'un derrière l'autre, à pas feutrés, et nous restons un peu en arrière, Ngouvoulou et moi. De temps en temps, nous regagnons du terrain.

Soudain un coup de feu derrière une rangée de buissons, puis deux, puis trois.

Nous gambadons pour voir le résultat de cette fusillade et trouvons père et Carolus auprès d'une antilope abattue. Une femelle, dont les yeux grands ouverts ont l'air vivant. Pas loin, gît un autre corps, c'est le mâle, à cornes bien plantées, portant une minuscule blessure au cou...

À force de se répéter "Tout pour la science", la pitié s'en va fondant comme neige au soleil [...]» (p. 102).

Marcel Borle semble être un fin tireur qui s'est spécialisé en oiseaux. Ainsi le 27 septembre, «[...] jusqu'ici, j'ai déjà fermé le bec à vingt de ces volatiles. Jamais en Europe il ne me viendrait à l'idée de faire une casse pareille mais ici, "c'est pour la science" [...]» (p. 103).

Le diariste note le sens pratique des indigènes :

«[...] La nature d'Afrique fournit un peu de tout : cordes à volonté (zonzi d'écorces), tuiles pour qui en désire (paille recouvrant les abris de toutes sortes), bateaux (en écorce) et sacs (en écorce aussi).

Nos gens savent tirer parti de tout. Ils s'en vont chercher de bons gros troncs, les appuient contre un arbre une fois coupés de longueur et, à l'aide d'une espèce de petite pioche de bois, tapent l'écorce jusqu'à l'aube. À force de taper tout autour dans la sève qui donne un bruit mou, ils détachent peu à peu un long tube fibreux qui, nettoyé et cousu à l'une des extrémités, donne un sac très suffisant [...]» (p. 104).

Marcel Borle n'a pas oublié ses intérêts premiers lorsqu'il observe un musicien jouant d'un curieux instrument, un arc sur la corde duquel est fixée unealebasse, le «*tchimbouloumboumba*». En frappant la corde au moyen d'une baguette, «[...] il arrive à produire deux notes, toujours les mêmes, un mi et un fa qu'il répète inlassablement, en variant le rythme [...]» (p. 106).

Les jours de chasse se suivent avec succès pour le Dr Hertig, mais pas avec les mêmes efforts: «[...] Il vient de faire 60 kilomètres en marchant toute la nuit depuis hier à cinq heures du soir. Une remarque: le Dr a voyagé en *tipōia* [...]» (p. 107).

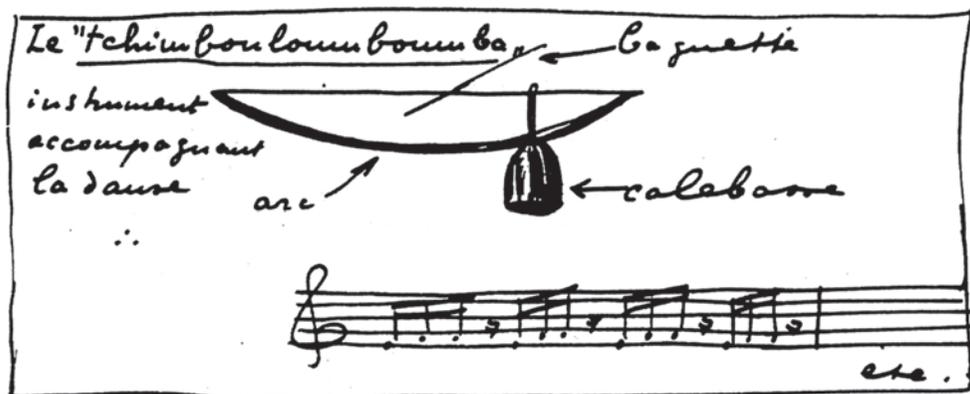


Fig. 4: Un tchimbouloumboumba, instrument rudimentaire et sa musique notée par Marcel Borle.

Les collections s'enrichissent par la chasse directe et par la collecte indirecte. Le Dr Monard rétribue ceux qui lui apportent des animaux. Voici que «[...] M. Monard reçoit en outre un grand lézard (un varan) d'au moins 80 cm de long, une tortue et un petit lapin.

“Le lézard, la tortue et le petit lapin” : on pourrait en faire une fable non pas de La Fontaine, mais du Cubango.

- Ce lapin est-il adulte ?
- Non, de répondre le noir.
- Reprends-le, je ne saurais que faire d'un spécimen n'ayant pas encore atteint l'âge de puberté!

Et M. Monard de le repousser ainsi que la foule de souris identiques que les noirs estiment agréable à apporter, comme si nous devions nous nourrir de ces animaux-là. Peu à peu, les chercheurs comprennent qu'en apportant des bêtes différentes, ils seront récompensés d'un beau quiniente (dix centimes suisses), d'un petit miroir convexe ou d'une poignée de sel [...]» (p. 112).

Le 5 octobre (par exemple), les broussards sont ravitaillés en nourriture (dont cinq cents kilos de farine de maïs) par vingt et un porteurs envoyés par les Pères de Vila da Ponte, accompagnés de cinq gosses portant la nourriture de ces vingt et un ! Pour sept jours de portage (... et le retour,



Fig. 5: Joueur de zanza (lamellophone).

auquel le scientifique joint trois ballots de collections scientifiques), Monard paye chaque homme 18 escudos, soit 3,60 francs suisses.

Le Dr Hertig revient au camp avec une tête de rhinocéros... Ses compagnons chassent, observent, écrivent... organisent.

«[...] Envoi à Vila da Ponte de trois porteurs chargés de la tête du rhino, de films cinématographiques impressionnés, de peaux d'antilopes et d'un petit paquet d'oiseaux...» (p. 130), en vue d'un déplacement plus au sud, vers le Rio Mbalé (Kakindo). La nourriture pour les porteurs seuls pèse 1 500 kg... Borle filme les préparatifs, le départ de la colonne, des joueurs de tam-tam et de zanza (lamellophone), des chanteurs et des danseurs masqués et déguisés en animaux (danses de la circoncision)... (p. 133-135).

«[...] Ces noirs sont de vrais enfants. Un rien les amuse et tout ce qu'on leur donne leur fait grand plaisir: boîte de conserve vide, caoutchouc fermant les boîtes de pickles, couvercles de fer blanc qu'ils découpent en bande pour en faire des bracelets. Rien n'est perdu...» (p. 140).

Les considérations de Marcel Borle sont bien éloignées de celles du Dr Hertig en matière de chasse. Ainsi, suite au tir de pintades, l'une s'enfuit et une autre tourbillonne sur place.

«[...] *Comment se fait-il qu'on puisse avoir du plaisir à voir crever une bête ? C'est affreux, non pas ?*

À distance, dans un récit, peut-être. On se figure toutes sortes de choses. On se sent de la "protection des animaux" jusqu'au bout des ongles.

Sur le terrain, c'est tout différent, Après une longue poursuite, rien ne redonne autant d'élan que de voir atteinte la bête visée. Demandez-le à nos chasseurs d'antilopes. D'autant plus qu'ici il s'agit de ramener des pièces de musée, ce qui achève d'annuler toute espèce de pitié.

Peut-être bien aussi qu'en se plongeant dans une nature aussi sauvage que celle d'Afrique on redevient un primitif: curieux phénomène tout de même !» (p. 141).

23 octobre, achat d'un âne: «[...] *Cet âne qui est entré soudain dans la Mission scientifique suisse, sans crier gare (il aurait eu bien de la peine à le faire, entre parenthèses !)* [...] *Cet âne qui, enfin, nous procura la joie de posséder une tipoiã vivante, remplaçant ainsi six hommes* [...]» (p. 143).

La chasse bat son plein¹⁶

Seul le Dr Hertig se fait remarquer par son parler brutal et ses idées cruelles à l'égard des Noirs¹⁷. Ainsi, le 27 octobre, alors qu'il a fait venir auprès de lui le chef du village voisin pour solliciter le prêt d'une barque, il «[...] *lui promet bien des malheurs s'il ne s'occupe pas sérieusement de faire suivre la barque pour nous permettre de repêcher l'hippo. Le Dr Hertig lui promet, entre autres, de brûler son village. Le chef, lui, promet alors... d'envoyer la barque* [...]» (p. 149).

L'hippopotame devra être d'une taille telle qu'il puisse passer par la porte d'entrée du musée cher au Dr Monard ! La chasse réussit le lendemain et lorsque Monard arrive :

«[...] *M. Monard, ci-gisent dans le fleuve Cubango deux hippopotames de grandeur différente. Il y a du choix. Il y en a pour tous les goûts.*

¹⁶ Fascicule 4, p. 149-218 ; 27 octobre – 12 décembre 1928.

¹⁷ Faut-il y voir la force de l'habitude (désolante !) du Blanc vivant au sein des populations autochtones depuis de nombreuses années ?



Fig. 6: Le cinéaste Marcel Borle et son public.

Demain, vous prendrez votre bobine métrique et vous déciderez de leur sort: l'un servira à faire des chicotes, l'autre entrera triomphalement par la porte d'honneur du Musée de La Chaux-de-Fonds [...]» (p. 152).

Le plus petit exemplaire une fois choisi, le naturaliste achève de le dépouiller et «[...] en fait transporter la peau près du campement par ses hommes pour l'amincir et commencer à la préparer. Vingt hommes tirent cette peau-là à travers champs [...]» (p. 156).

Fin octobre, quatre Bochimans (Bushmen) arrivent au camp pour servir de pisteurs.

«[...] Ils sont minces, de couleur molasse et ont des physionomies totalement différentes de nos hommes.» (p. 157)

«[...] Ces Bushmen sont bien intéressants. Leur langue est une série de "clip" et de "clap" qui sonnent comme des castagnettes. À leur côté, couleur chaudron sale (ils ne se lavent jamais), pend un carquois contenant une vingtaine de flèches empoisonnées. Derrière le fer se trouve un fil noirâtre qui a été trempé dans un poison inconnu mais si violent que n'importe quelle bête atteinte ne fait pas deux cents mètres après avoir été frappée...» (p. 158).

En route sous la conduite des Bushmen en vue d'explorer le Chimporo, plus au sud: «[...] *Cinquante porteurs vont nous accompagner avec de la foubu (nourriture). La colonne se met en marche par groupes. C'est bientôt un défilé de plus de cent noirs qui s'enfoncent dans le matou [...]»* (p. 165).

Rencontre d'un troupeau d'élangs (dans lequel les fusils agissent... trois tués) et de traces d'un récent passage d'éléphants (p. 169 et sq.). La chasse au fusil se double, pour le naturaliste, d'une dangereuse mais efficace chasse chimique, à la strychnine... (p. 182).

Plus de quatre-vingts porteurs se mettent bientôt en route pour le voyage de retour à la Mission de Vila da Ponte, alors que le Dr Hertig chasse l'antilope à quatre heures du Posto A avec sa troupe de quelque vingt hommes...

En passant dans un village, le porteur Tissouata a troqué sa part de viande de gnou récemment tué contre un chien, bientôt baptisé par Monard: Lalive!¹⁸ «[...] *Mais quel maigre petit chien. Tissouata prétend qu'il pourra l'engraisser en le frottant avec de la bouse d'éléphant dont il a emballé soigneusement un bon paquet dans ses bagages... Tissouata frotte Lalive à tour de bras et tous les noirs de se tordre les côtes... Jamais de sa vie Lalive n'a été pareillement em... nuyé!!!...»* (p. 208-209).

À propos de la fête de la Mission qui aura lieu le 8 décembre, des inquiétudes se manifestent le 3 décembre.

«[...] *Les Pères de Vila da Ponte nous avaient mis cette fête sur la conscience, nous priant de réserver ce jour-là, libérant les hommes en supprimant la marche ainsi que les corvées [...]»* «[...] *nous étions assez ennuyés à ce propos, sachant par nos noirs que cette fête était proche mais dans l'impossibilité d'obtenir un renseignement exact. Comme pour les heures, les noirs n'ont aucune notion précise du temps. Pour les dates, c'est pareil, des à peu près. Ainsi nous ramènerons au bercail tous nos agneaux, juste au bon moment [...]»* (p. 210).

L'âne s'est enfui, donnant lieu à de belles enguirlandées de la part du naturaliste, alors que c'est plutôt l'habitude du Dr Hertig.

¹⁸ Le directeur du Gymnase de La Chaux-de-Fonds où Monard enseignait se nomme Auguste Lalive d'Épinay. Entre eux deux, c'est un conflit permanent relatif à la place occupée par les classes nécessitant la réduction de celle du musée installé dans le même lieu. La situation ne changera que lors de l'installation du musée au deuxième étage de l'Hôtel des Postes le 29 novembre 1930.

«*Bougre d'imbécile, bougre d'imbécile, ne sais-tu pas ou n'as-tu pas entendu qu'un léopard, qu'un "tigre" rôde ici tout près, que demain ma monture n'existera plus, en gros que cet animal la détaillera et qu'ainsi elle aura perdu toute sa valeur intrinsèque, que les deux cents escudos (env. 20 francs suisses) seront réduits par ce carnassier en petits "quinientes" impalpables. Tchiniama, qu'as-tu fait? Au lieu de faire attention à ce qu'on te dit. Bougre d'imbécile*» (p. 210). L'âne est retrouvé le lendemain.

Le 6 décembre, l'expédition est de retour à la Mission et disposera de nouveau de son véhicule. Du Chimporo elle vient de parcourir 300 km à pied, en tipoïa pour certains...

D'un camp à l'autre¹⁹

Des objets indigènes: arcs, flèches, pièges à oiseaux, fétiches, instruments de musique, coupe-coupe, hachettes, etc. sont aussi collectés et s'ajoutent aux informations relatives à la mentalité indigène, aux mœurs des Noirs quant aux funérailles, aux envoûtements, apportées par les Pères.

L'humour continue à faire partie et du quotidien et du journal :

«[...] Père entrera sûrement d'ici peu dans les ordres, M. Monard dans les sous-ordres, et moi-même dans les contre-ordres puisque nos conceptions, celles de père et les miennes sont toujours diamétralement opposées. Le Dr Hertig lui, entrera dans le dés-ordre, et ça ne le changera guère [...]» (p. 221).

20 décembre: départ en camionnette vers Mossamédès (au bord de l'Atlantique, à 560 km). Les voici dans la région des baobabs (Sierra de Chéla).

«[...] Un brouillard épais s'est levé et par ses déchirures nous apercevons des à-pics impressionnants pour notre œil habitué à l'horizontalité infinie des plaines depuis plusieurs mois [...]» (p. 227).

Le 26 décembre, la MSSA est reçue par le gouverneur de Mossamédès²⁰ (ville appelée Namibe de 1985 à 2016) avant de partir pour le désert.

¹⁹ Fascicule 5, p. 219-288; 13 décembre 1928 – 2 mars 1929.

²⁰ Son Excellence Francisco Martins de Oliveira Santos, en fonction en 1928 et 1929.

On espère du zèbre de Hartmann. On tire de l'oryx avant de trouver le zèbre à double le lendemain. La fameuse plante *Welwitschia mirabilis* est observée le 29 décembre.

Revoici bientôt la Mission de Vila da Ponte, où ils retrouvent le Dr Monard, qui a travaillé de son côté. Le 6 janvier, après les cérémonies de l'Épiphanie, le Dr Hertig part pour Lubango, puis Mossamédès pour embarquer : il quitte la MSSA qui est ainsi terminée.

Quant à lui, «[...] *M. Monard, pour compléter les collections a décidé de partir pour huit jours à vingt-cinq kilomètres d'ici avec cinq porteurs. Il fera essentiellement la petite chasse et n'emportera avec lui, comme arme, que le fusil à oiseaux [...]*» (p. 258).

Il voyage à dos d'âne et revient le 17 janvier, grâce à la camionnette envoyée à sa rencontre. La fatigue s'est installée : tant William Borle que le Dr Monard sont malades. Il est temps de quitter Vila da Ponte.

Pendant ce temps, le musicien participe aux messes dominicales en tenant l'harmonium.

Le 20 janvier, les bagages sont prêts, laissant à Marcel Borle le temps de quelques considérations sur le travail des Pères :

«[...] *Et pourtant les Pères ont sacrifié toute leur vie pour leur œuvre. Les maladies sourdes d'Afrique les rongent à petit feu. Leurs traits tirés, leur teint jauni accusent les fièvres, la bile et l'éreintement à la tâche. La quinine, la purgation et les vomitifs sont leurs remèdes presque quotidiens. Ils prolongent à grand peine une existence de damnés. Et pourtant la joie brille dans leurs regards, la paix emplit leur cœur : humbles martyrs, ils s'en vont par les chemins ardues et rocaillieux, portant leur croix, et ils iront ainsi toujours, jusqu'à la mort : - Miserere nobis, Domine [...]*» (p. 265).

Alors que s'organisent les transports vers Huambo dès le 21 janvier, Monard est toujours malade et reste alité. Il partira le dernier de la Mission.

À Huambo, ils revoient le cinéaste de Sà rencontré sur le cargo du voyage aller ! Le 27 janvier arrive le dernier chargement comprenant le naturaliste. Retour sur Lobito en train, suivi de l'attente d'un navire pour Lisbonne : le *Pedro-Gomes* prend enfin le large le 11 février, mais fait du cabotage avec parfois des arrêts de plusieurs jours pour les chargements et déchargements.

Le retour est proche...²¹

La poésie de l'auteur s'instille même dans des descriptions mécaniques...

«[...] le soir, après dîner, après le whisky quotidien (!) dans le bar style hollandais à larges banquettes de bois, parois de bois ornées de sujets de porcelaine bleutée, nous visitons la machinerie avec la jeune dame française²² et deux officiers de bord.

Les pistons énormes vont et viennent. Les bielles tournent. Les volants ronflent, communiquant aux arbres des hélices une force régulière et puissante. Ces arbres s'engagent dans des tunnels qui conduisent à l'extrémité arrière du navire, à l'endroit où ces énormes tiges d'acier, crevant la coque, vont rejoindre les hélices. Nous ne sommes plus dans un bateau, semble-t-il, mais dans une usine trépidante: dynamos pour l'électricité, machine à faire de la glace, pompes à air, pompes à eau.

La graisse ruisselle sur l'acier qui lance des éclairs et le bruit est si grand qu'on ne s'y entend pas.

Depuis des jours et des jours, ces gros pistons s'agitent sans trêve et du pont que nous regagnons par les escaliers de fer, nous écoutons longtemps encore leur chanson infinie [...]» (12 mars, p. 291).

Le 15 mars enfin, le *Pedro-Gomes* accoste à Lisbonne. Le 19 mars à 8 heures, les Borle sont de retour à Fleurier. La page ultime du *Journal* y fait allusion de manière très poétique. En voici le début :

«L'aube paraît.

Une aube d'une longueur qui nous paraît anormale.

Une aube qui semble ne vouloir donner naissance au soleil qu'à la dernière minute!

Les aubes africaines ne nous avaient pas habitués à pareille lenteur.

Et à la clarté de cette aube monumentale, nous percevons tout d'abord des sapins.

Seigneur! Quelle vision céleste!

Des sapins "pour de bon"

Des authentiques. De ceux qu'on emploie à Noël...»

²¹ Fascicule 6, p. 289-336; 3 mars–19 mars 1929.

²² Jeune dame que Borle a vue flirtant avec le commissaire de bord (cf. 2 mars, p. 288).

Le reste du cahier (p. 298-336) comprend une foule de détails relatifs aux articles parus dans la presse, aux documents officiels, au livre d'or, à l'équipement de la MSSA, aux noms des porteurs, à des statistiques et des cartes ainsi qu'aux très nombreuses conférences données.

En conclusion, que nous apprend le *Journal* de Marcel Borle ?

Ce témoignage des faits et gestes quotidiens des expéditionnaires vus par le plus jeune d'entre eux, de leur comportement, de leurs contacts, n'était évidemment pas destiné à la publication, mais visait à constituer un souvenir de cette épopée de longue durée.

Au vu de l'époque, on peut se poser la question de l'attitude à l'égard des populations dont ils visitent le pays. La première mention d'une personne de couleur intervient à la page 25 et le terme utilisé est « noir ». Deux pages plus loin, Borle parle de « deux petits nègres ». À Lobito, pour le déchargement de leurs bagages, ce sont « cinq ou six faces d'ébène ». Il est fait allusion aussi au fait que le terme « nègre » peut être considéré comme méprisant.

Le souci de Marcel Borle à l'égard de la synopsis de son film et des besoins en scènes diverses y transparaît à maintes reprises, témoignant de sa volonté d'en faire un document bien structuré, composé comme une pièce de musique²³.

Le *Journal* nous donne l'impression que chaque membre de l'expédition a une attitude différente vis-à-vis des populations locales d'une part, mais aussi en fonction des finalités de la MSSA. Hertig, installé depuis vingt-huit ans à Morija (Lesotho actuel), paraît être le colonial pur et dur, chasseur au long cours, mais ne manquant pourtant pas d'humanité selon Alfred Casalis²⁴. William Borle, en plus délicat, est dans sa foulée, alors que la finesse de Marcel Borle et la vision scientifique du Dr Monard se démarquent des attitudes des chasseurs. Dans sa « Note sur les collections

²³ Cf. BORLE Marcel: *Comment j'ai tourné mon premier film. Conférence faite à Paris le 29 janvier 1931*. Manuscrit transcrit par Marcel S. Jacquat le 20 mai 2011, 10 p.

²⁴ CASALIS Alfred, *Journal de la Société des Missions évangéliques*, 1938, p. 236: «[...] Le Docteur Hertig a donné d'innombrables preuves de son dévouement aux Bassoutos et de la bonté intelligente avec laquelle il les soignait [...]».

ethnographiques...»²⁵, Monard en fait une intéressante analyse d'ordre plus général. Avec les yeux d'aujourd'hui, près de nonante ans plus tard, il est difficile de faire la part des choses quant à l'approche de nos quatre personnages à l'égard des Noirs. À tout moment, cependant, transparait leur « supériorité » à l'égard des autochtones.

Grâce aux citations d'extraits du *Journal*, le lecteur aura pu apprécier de nombreux détails concernant :

- la vie de tous les jours des Noirs
- des impressions que les autochtones suggèrent par leurs différences
- les paysages traversés et les moyens de déplacement utilisés
- les scènes de chasse
- les travaux du naturaliste et de ses aides noirs
- des détails d'ethnomusicologie

qui complètent heureusement les scènes cinématographiques.

Résumé

Lors de la Mission scientifique suisse en Angola partie de Suisse le 26 juin 1928 pour y revenir le 19 mars 1929, Marcel Borle, alors étudiant en musique à Paris, est chargé par son père William de documenter l'expédition au moyen d'un film en 35 mm. Parallèlement, il tient un journal décrivant finement et élégamment les heurs et malheurs de l'expédition. La narration permet de suivre le parcours des quatre Neuchâtelois héros de cette aventure, de comprendre aussi les relations qu'ils ont avec leurs porteurs et les populations locales. Les scènes de chasse, sous l'égide du Dr Georges Hertig, les observations de faune et de flore, les travaux du naturaliste (Dr Albert Monard) sont souvent détaillés et documentés. Si le souci premier de Marcel Borle réside dans la réalisation d'un film sur le schéma d'une composition musicale et d'un témoignage à l'appui de son journal de bord ou réciproquement, le Dr Monard semble avoir pour principal objectif l'enrichissement des collections de son musée, ce qui ne l'empêche nullement de faire d'intéressantes observations géographiques et ethnologiques et de collecter aussi des objets s'y rapportant.

²⁵ « Note sur les Collections ethnographiques ... », p. 100-101.

Abstract

The Swiss scientific mission to Angola left Switzerland on 26 June 1928 and returned on 19 March 1929. Marcel Borle, at the time a music student in Paris, was asked to film the expedition. He also kept a journal describing the expedition's trials and tribulations. His text enables us to follow the itinerary of the four Neuchâtelois heroes of this adventure, but also to understand their relations with their porters and the local population. It documents in detail the hunting scenes, under the aegis of Dr. Georges Hertig, as well as naturalist Albert Monard's observations of flora and fauna. It is unclear whether Marcel Borle's primary concern lay in making a film along the lines of a musical composition, or as a testimony similar to his logbook. Dr. Monard, on the other hand, wished to enrich the collections of his museum, which did not prevent him from making interesting geographical and ethnological observations, and collecting related objects.

DU CŒUR DU VOYAGE AU CŒUR DU RÉCIT

Patrick Vincent

Voir la Suisse avec Papa et Maman : les jeunes Britanniques sur le Grand Tour (1790-1850)

Introduction : les récits de jeunesse, entre spontanéité et convention

À la British Library se trouve parmi la trentaine de récits inédits sur la Suisse, un album in-quarto, fastueusement relié en maroquin, qui débute de la manière suivante :

«Nous avons quitté Londres le jeudi 10 juillet 1817. Notre groupe était composé de 26 personnes : Papa et Maman, les 9 enfants, le Docteur Forster, Capitaine Shannon, Docteur Gardner, 11 domestiques et un guide. Dîné à Rochester et dormi à Sittingbourne. Le lendemain, nous avons dîné à Canterbury et avons vu la cathédrale dont l'extérieur et la nef sont magnifiques, mais les autres parties sont très inférieures [...] Le soir, nous sommes arrivés au bateau à Douvres où nous avons dormi et avons marché jusqu'au château. Le pays de Londres à Douvres est en général très bien [...] À 7 heures le samedi matin, nous avons déjeuné, et à 8 heures nous avons embarqué. Environ 10 minutes après nous sommes sortis du port, et dans un peu plus de 4 heures, nous avons atterri à Calais.»¹

¹ HERVEY Augusta, *Travel journal of Lady Augusta Hervey*, 10 July-24 Dec. 1817, British Library Add MS 62922, f. 2. Notre traduction. Les nombreuses ratures dans le document suggèrent que le carnet fut rédigé en route et n'était pas destiné à être lu par des tiers.

La mention de la taille du groupe mise à part, ce passage ressemble à d'innombrables autres récits, imprimés ou manuscrits, relatant le Grand Tour². Il débute en indiquant le jour et le lieu de départ, donne ensuite le nombre et l'identité des voyageurs, avant d'énumérer tous les sites parcourus ainsi que les détails plus anodins du voyage, y compris les nuitées, les repas et les heures de départ et d'arrivée³. Le reste du récit, qui suit fidèlement l'étape suisse du Grand Tour depuis Genève jusqu'au Simplon en passant par Chamonix, n'est guère plus passionnant; on y trouve vingt-cinq pages de descriptions impersonnelles se conformant aux règles esthétiques d'usage et aux conventions du genre, destinées à instruire plutôt qu'à plaire: «*Nous avons vu le Mont Blanc tolérablement libre de nuages*», «*Genève contient une population de 20 000 habitants – qui apparaissent sociables, aisés et heureux*», «*le château de Chillon n'est pas un très beau château mais s'harmonise bien avec le paysage qui l'entoure & a un effet pittoresque*» ou encore «*le paysage du Valais est beau mais manque de variété*». Même l'ascension de rigueur à la Mer de Glace suscite très peu d'émotions:

«*Le lendemain à l'aube nous partîmes à dos de mulet voir les glaciers de Chamonix (Papa, Henry, Georgiana, George, William et moi-même) [...] Le chemin fut très dur & à plusieurs endroits juste assez large pour que le mulet passe au-dessus d'un immense précipice & à certains endroits si raide & caillouteux que nous étions obligés de marcher.*»⁴

L'auteure de ce carnet de voyage, Lady Augusta Hervey (1798-1880), était âgée de dix-neuf ans, ce qui porte à croire que son témoignage nous offre la perspective d'une adolescente et non pas d'une adulte. Or si son appartenance à l'une des familles les plus éminentes de Grande-Bretagne peut justifier le ton parfois flegmatique du passage, son âge de même que son sexe⁵ ne semblent pas avoir contribué à un regard plus direct ou

² Sur les conventions narratives du Grand Tour, voir BATTEN Charles, *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*, Berkeley: University of California Press, 1978.

³ Sur le nouvel intérêt pour la chronologie dans les écrits personnels, voir SHERMAN Stuart, *Telling Time: Clocks, Diaries, and English Diurnal Form, 1660-1785*, Chicago: University of Chicago Press, 1996.

⁴ HERVEY Augusta, *Travel journal*, ff. 12-15.

⁵ Sur la question du genre dans les récits manuscrits du Grand Tour, voir VINCENT Patrick, «Remembering the Mules: Eighteenth-Century British Women Travellers in the Alps», in BAUDINO Isabelle (éd.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle: l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris: L'Harmattan, 2015, p. 205-222.

personnel. Ce manque d'immédiateté peut s'expliquer de plusieurs façons. Depuis les travaux de Philippe Ariès, nous savons que «*les âges de la vie*» sont historiquement variables : l'idée d'adolescence en particulier n'avait pas encore été développée au début du XIX^e siècle, et on passait directement de l'enfance à l'âge adulte⁶. De plus, les nombreuses études sur les journaux intimes montrent que ces textes sont presque toujours conditionnés par les conventions du genre et par l'envie de plaire à un lecteur, même fictif⁷. Comme le remarque un autre historien de l'enfance, Hugh Cunningham, «*les jeunes ont parfois laissé des écrits personnels, mais ce qu'ils rédigent dans leurs journaux intimes nous dit trop souvent plus sur leurs conventions génériques et sur les vœux et attentes des lecteurs adultes que sur l'expérience d'être un enfant*»⁸. Seul indice que l'enfance de Lady Augusta n'était pas tout à fait révolue : plusieurs fleurs pressées ont survécu au temps et bouclent son récit ; un clin d'œil matériel à l'idéal d'intimité et de transparence que l'on associe, depuis Rousseau, à la jeunesse, mais également aux écrits personnels.

Dans le reste de cet article, nous aborderons brièvement six autres témoignages inédits sur la Suisse rédigés par des jeunes Britanniques entre 1791 et 1854, nous demandant dans quelle mesure l'âge et les conventions génériques ont influencé leurs récits, s'il y a d'autres facteurs qui ont pu jouer un rôle – notamment l'origine sociale ou l'année du voyage –, et si ce que Laurent Tissot a appelé le «*passage d'un tourisme d'élite [...] vers un tourisme proprement industriel*»⁹ s'est accompagné de changements dans la manière dont ces jeunes auteurs ont pu observer notre pays. Car le Grand Tour, que je définirai – citant J. Towner – comme «*un tour de certaines villes et lieux d'Europe occidentale entrepris principalement, mais pas exclusivement, pour l'éducation et le plaisir*»¹⁰, a connu des transformations profondes tout au long de cette période. En 1790,

⁶ ARIÈS Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris : Seuil, 1973, p. 48.

⁷ Voir, par exemple, FOTHERGHILL Robert A., *Private Chronicles : A Study of English Diaries*, London : Oxford University Press, 1974 ; DIDIER Béatrice, *Le Journal intime*, Paris : Presses universitaires de France, 1976 ; CHARTIER Roger, «*Les pratiques de l'écrit*», in *Histoire de la vie privée*, tome 3, Paris : Seuil, 1986 ; SIMONET-TENANT Françoise, *Le Journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris : Téraèdre, 2005 ; HEEHS Peter, *Writing the Self : Diaries, Memoirs, and the History of the Self*, New York : Bloomsbury, 2013.

⁸ CUNNINGHAM Hugh, *Children and Childhood in Western Society since 1500*, London & New York : Longman, 1995, p. 2.

⁹ TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme en Suisse au XIX^e siècle. Les Anglais à la conquête de la Suisse*, Neuchâtel : Alphil, 2017, p. 20.

¹⁰ TOWNER J., «*The grand tour : a key phase in the history of tourism*», *Annals of Tourism Research*, 12, 3, 1985, p. 301.

il ne ressemblait déjà plus au tour de la première moitié du XVIII^e siècle, principalement réservé aux jeunes lords voyageant plusieurs années avec un précepteur pour parfaire leur éducation. Les aristocrates, la *gentry*, mais également les nouvelles classes marchandes et professionnelles voyageaient désormais aussi pour le plaisir, et ils partaient souvent « en famille », c'est-à-dire avec femme, enfants, et domestiques¹¹. Ce phénomène, on le sait, n'a pas cessé de se développer et de se démocratiser, surtout après la réouverture du continent en 1814, et l'éclosion des chemins de fer et de l'industrie touristique après 1830¹². Nous nous demanderons en particulier comment ces sept jeunes touristes font état de ces transformations, de quelle manière leurs écrits se distinguent des récits de leurs aînés, et quelle place doit leur être accordée dans l'histoire du tourisme.

Le Grand Tour et la jeunesse britannique au XVIII^e siècle

À la fin de l'*Émile*, Rousseau écrit : « On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, et l'on dispute beaucoup là-dessus. »¹³ L'histoire du Grand Tour est bien sûr aussi une histoire de l'éducation et donc de la jeunesse. Depuis les débuts du Tour au XVI^e siècle, l'âge idéal pour partir a été l'une de ses préoccupations principales. « En théorie c'était l'outil éducatif parfait, explique William Mead dans son histoire classique du Grand Tour ; en pratique il menait souvent au désastre : toutes sortes de jeunes hommes furent envoyés à l'étranger sans tenir compte de leurs goûts, de leurs capacités, ou de leur moralité. »¹⁴ Parmi les précepteurs ou *bear leaders* qui avaient pour mission d'encadrer les jeunes afin qu'ils profitent pleinement de leur éducation, on retrouve John Locke, l'auteur du traité pédagogique le plus influent du XVIII^e siècle. Le philosophe consacre les quatre derniers chapitres de ses *Pensées sur l'éducation* (1693) au voyage, expliquant que les jeunes devraient faire le Grand Tour encore

¹¹ TOWNER J., « The grand tour... », p. 310-312.

¹² Sur l'évolution du Grand Tour en Suisse, voir TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme en Suisse...*, p. 19-20, et HEAFFORD Michael, « Between Grand Tour and Tourism: British Travellers in Switzerland in a period of transition, 1814-1860 », *Journal of Transport History*, 27, 1, 2006, p. 25-47.

¹³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile, ou de l'éducation*, Paris : Garnier Flammarion, 1966, p. 590.

¹⁴ MEAD William Edward, *The Grand Tour in the Eighteenth Century*, New York : Benjamin Bloom, 1972, p. 405. Notre traduction. Sur le Grand Tour au XVIII^e siècle, voir aussi HIBBERT Christopher, *The Grand Tour*, London : Thames Methuen, 1987, et BLACK Jeremy, *The British Abroad: The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Phoenix Mill : Sutton Publ., 1997. À la différence de Mead, ni l'un ni l'autre n'abordent directement le thème de la jeunesse.

enfants et avec un tuteur, ou lorsqu'ils sont adultes et n'ont plus besoin d'être accompagnés. L'adolescence selon lui est un âge trop turbulent pour permettre d'apprendre quoi que ce soit :

«L'âge généralement choisi pour envoyer les jeunes hommes à l'étranger est à mon avis ce qui les rend les moins capables d'en récolter les fruits [...] Entre seize et vingt et un an, l'âge ordinaire pour partir, les hommes sont le moins prêts à se perfectionner.»¹⁵

John Andrews, l'auteur d'un traité sur le voyage publié en 1784, abonde dans ce sens, recommandant de ne pas voyager avant vingt-cinq ans. Un autre précepteur respecté, John Moore, suggère quant à lui vingt ans, ou la fin des études universitaires¹⁶. Même s'il n'existait pas encore de théorie de l'adolescence à proprement parler, ce débat indique très clairement qu'on associait déjà cette période de la vie avec ce que G. Stanley Hall appellera plus tard «l'âge du *Sturm und Drang*»¹⁷.

Peut-être parce qu'ils étaient trop dissipés, ou parce qu'on ne les considérait pas encore mûrs, les jeunes lords britanniques qui effectuèrent une étape du Grand Tour en Suisse n'ont à notre connaissance laissé aucun témoignage imprimé. Ces derniers étaient le plus souvent rédigés par leurs tuteurs, notamment John Moore et William Coxe, et le peu que nous sachions de l'expérience de ces adolescents a été filtré par des adultes. Dans ses *Lettres sur la Suisse* (1779), par exemple, récite le plus important sur la Suisse dans la seconde moitié du siècle, Coxe ne mentionne jamais son pupille qu'il accompagna pourtant pendant cinq ans sur le continent. Dans ses lettres à la comtesse de Pembroke, nous trouvons quelques bribes au sujet de son fils, qui avait alors dix-sept ans. Coxe écrit ainsi depuis Lucerne le 5 août 1776 que «*Lord Herbert continue à se porter très bien, et il est un voyageur solide. Il est devenu très favorable aux Suisses, et s'il devait y avoir une révolution en Angleterre, milord et moi viendrions nous installer ici.*»¹⁸ La révolution en Angleterre n'eut jamais lieu ; le jeune homme assumait les devoirs de son titre, se battant contre l'armée révolutionnaire avant de devenir

¹⁵ LOCKE John, «Some Thoughts Concerning Education», in *The Works of John Locke in Nine Volumes*, London : Rivington, 1824, volume 8, p. 212-214. Notre traduction.

¹⁶ Cité dans MEAD William, *The Grand Tour...*, p. 401-403.

¹⁷ Cité dans DEMOS John et Virginia, «Adolescence in Historical Perspective», *Journal of Marriage and Family*, 31, 4, novembre 1969, p. 632.

¹⁸ HERBERT Lord (ed.), *The Pembroke Papers (1734-1780) : Letters and Diaries of Henry, Tenth Earl of Pembroke and his Circle*, London : Jonathan Cape, 1939, p. 85. Notre traduction.

un parlementaire whig, son expérience de la Suisse lui ayant peut-être inculqué le goût de la liberté mais aussi de l'ordre.

L'absence de témoignages de ces jeunes lords rend donc encore plus précieux les récits de deux jeunes Anglaises publiés au début du xx^e siècle. Elizabeth Wynne (1778-1857), appelée Betsy par ses proches, commença à tenir un journal intime à l'âge de onze ans et le rédigea pendant soixante-dix ans. Le premier volume raconte le séjour de la jeune fille et de sa famille au château de Wardeck dans le canton de Saint-Gall entre 1791 et 1794¹⁹. L'autre témoignage est celui de Maria Josepha Holroyd (1771-1863), la fille du futur Lord Sheffield, ami et exécuteur testamentaire d'Edward Gibbon. Invitée à venir passer l'été 1791 chez ce dernier à Lausanne, une ville «*sale et désagréable*»²⁰, la jeune femme de vingt ans raconte avec intelligence et sans retenue les événements révolutionnaires qui secouent le Pays de Vaud, mais également ses excursions au lac de Joux, à Chamonix et à Clarens, où elle admet qu'elle n'a pas lu *La Nouvelle Héloïse* et ne ressent donc rien²¹. Gibbon était vénéré en «*oracle*» par les Lausannois, et les salons s'ouvrirent immédiatement à elle et à sa famille²². Maria Holroyd en fut néanmoins peu impressionnée, écrivant qu'on y passait son temps à manger, que l'historien n'y trouvait aucun pair intellectuel, et que les Suisses n'avaient pas la grâce des émigrés français²³. Si l'auteure de ces lettres porte le regard acéré d'un adulte sur ses hôtes, elle se montre par contre moins malicieuse lorsqu'elle échange avec sa correspondante des nouvelles de leurs chiens :

*«Je suis désolée que ton Chien ne te convienne pas; le plus tôt tu t'en débarrasseras le mieux ce sera, car tu t'attacheras à lui, que tu le veuilles ou non. Tuft est en très bonne santé, mais je ne peux pas dire bien préservé, car il a perdu une grande partie de son pelage pendant le voyage, et il ne profite pas de ce pays autant qu'il ne le devrait, car on ne le promène pas assez.»*²⁴

Ce sont bien évidemment de telles anecdotes, à la fois atypiques et délicieusement authentiques, que l'on souhaiterait pouvoir trouver dans les

¹⁹ WYNNE Elizabeth, FREMANTLE Anne (ed.), *The Wynne Diaries*, London: Oxford University Press, 1935, vol. 1.

²⁰ HOLROYD Maria Josepha, ADEANE Jane (ed.), *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, London: Longman, Green, 1896, p. 84. Notre traduction.

²¹ HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 71.

²² HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 77.

²³ HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 63, 73, 79.

²⁴ HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 74.

écrits personnels de jeunesse. Ce passage révèle une jeune femme encore capable de s'identifier à une enfant tandis qu'elle s'exprime avec la lucidité d'une adulte.

Cette même vivacité d'esprit a rendu Maria Holroyd très attachante aux yeux de Gibbon, et donne à sa correspondance une impression d'immédiateté qui s'explique aussi par la plus grande liberté du genre épistolaire. Dans deux lettres inédites envoyées à l'historien depuis Berne et Strasbourg sur le chemin du retour en Angleterre, la jeune femme raconte comment l'un de leurs chevaux se blessa en route, puis décrit une expédition au lac de Neuchâtel, qui souffre selon elle de la comparaison avec le lac de Genève. À Berne, elle confond l'avoyer vêtu tout en noir avec un médecin, avant de faire la rencontre du naturaliste Jacob Samuel Wytttenbach :

«Il m'a de nouveau rendu folle-dingue [wild] pour la botanique en me donnant une collection de plantes alpines; désormais, à la place de m'intéresser à la Nature en général je n'ai que des yeux pour les mauvaises herbes, et j'ai cueilli une collection considérable entre Lausanne et ici.»²⁵

Connaissant par ailleurs le désamour de Gibbon pour «*Leurs Excellences*», c'est-à-dire les membres du Conseil de la ville, elle identifie les souverains du Pays de Vaud à un ours souffrant de rhumatisme dans la fameuse fosse. Mais elle exprime surtout toute sa tristesse de devoir quitter Lausanne et la Suisse, auxquelles elle s'était finalement attachée à travers son amitié avec l'historien: «*Je regrette encore la Terrasse, et le Pavillon. Je ne sais pas quel charme étrange il y a en Suisse qui pousse tout le monde à vouloir y retourner.*»²⁶

La jeunesse britannique en Suisse après 1815

Afin de mieux rendre compte des changements qui s'opèrent dans les pratiques du Grand Tour sous la Restauration, on peut comparer les lettres rédigées par Maria Holroyd avec celles envoyées par une enfant de douze ans, Mary Anne Dyson (1809-1878), à son amie Anne Brown en

²⁵ HOLROYD Maria Josepha, Letter of Maria Josepha Holroyd to Edward Gibbon, 7 October 1791, British Library Add MS 34886, ff. 211-212.

²⁶ HOLROYD Maria Josepha, Letter of Maria Josepha Holroyd to Edward Gibbon, 13 October 1791, British Library Add MS 34886, ff. 214-215.

août 1821. Mary Anne était issue d'une famille bourgeoise et devint par la suite une sympathisante du mouvement anglican tractarien. Lors d'un tour de six mois en Suisse et en Italie, ses parents louèrent la campagne de Jolimont, proche du château d'Hauteville, à Saint-Légier, et entreprirent une excursion de douze jours à Saint-Cergue et à Genève. Comme pour Lady Hervey, ses deux lettres écrites en Suisse, ornementées de quelques vignettes, dont une du château de Chillon (Fig. 1), sont principalement consacrées à l'itinéraire et à des impressions passagères :

« Procédant d'Interlachen [sic], nous sommes retournés à Berne & depuis là sommes arrivés à Fribourg, dont la situation est des plus extraordinaires [...] Nous fûmes obligés d'y grimper avec six chevaux, c'est une ville sale et désagréable, mais il y a une belle promenade [...] »²⁷

Si le texte est clairement influencé par les conventions du récit viatique, il évoque aussi de manière plus personnelle la situation domestique, y compris un charmant tableau du jardin, qui comporte *« des fleurs, des poules, trois petits chiots, & un petit chat qui joue avec les chiots, saute sur leurs dos, & parfois les chasse de la chambre »*. Mis à part un voisin anglais, ses quatre filles, et un maître de dessin à Vevey, on ne trouve aucune référence à la bonne société locale ou aux personnes rencontrées en chemin, comme c'était le cas dans la correspondance de Maria Holroyd. Mary Anne est plus jeune que cette dernière, ce qui explique en partie sa vie sociale étriquée. Mais on s'aperçoit aussi à travers sa lettre que les règles de sociabilité du Grand Tour ont changé : les touristes issus de la bourgeoisie ne s'appuient plus sur des réseaux sociaux bien établis, munis de lettres d'introduction, et même en famille, le voyage devient une pratique solitaire.

Ce sentiment d'isolement se ressent encore plus fortement dans un passage où la jeune fille raconte ses jeux de poupée avec sa sœur :

« Nous avons tous les ustensiles du pays en petit. Ils sont très jolis, entre autres le panier vaudois, nous avons aussi les chapeaux vaudois et bernois, qui sont très particuliers. Quand je rentrerai à la maison, je veux habiller une poupée à la Vaudoise et je serai très heureuse d'en faire une pour ta garde-robe. Ils les ont vêtues de tous les costumes et Fanny en a une Bernoise [...] J'ai fabriqué quelques costumes et les ai peints, ceux que nous avons vus sont très jolis, en particulier dans le Pays de Vaud et à Fribourg. »

²⁷ DYSON Mary Anne, Letter from Mary Anne Dyson to her friend Anne Brown, 1 August 1821, British Library Add MS 86333, f. 1. Notre traduction.

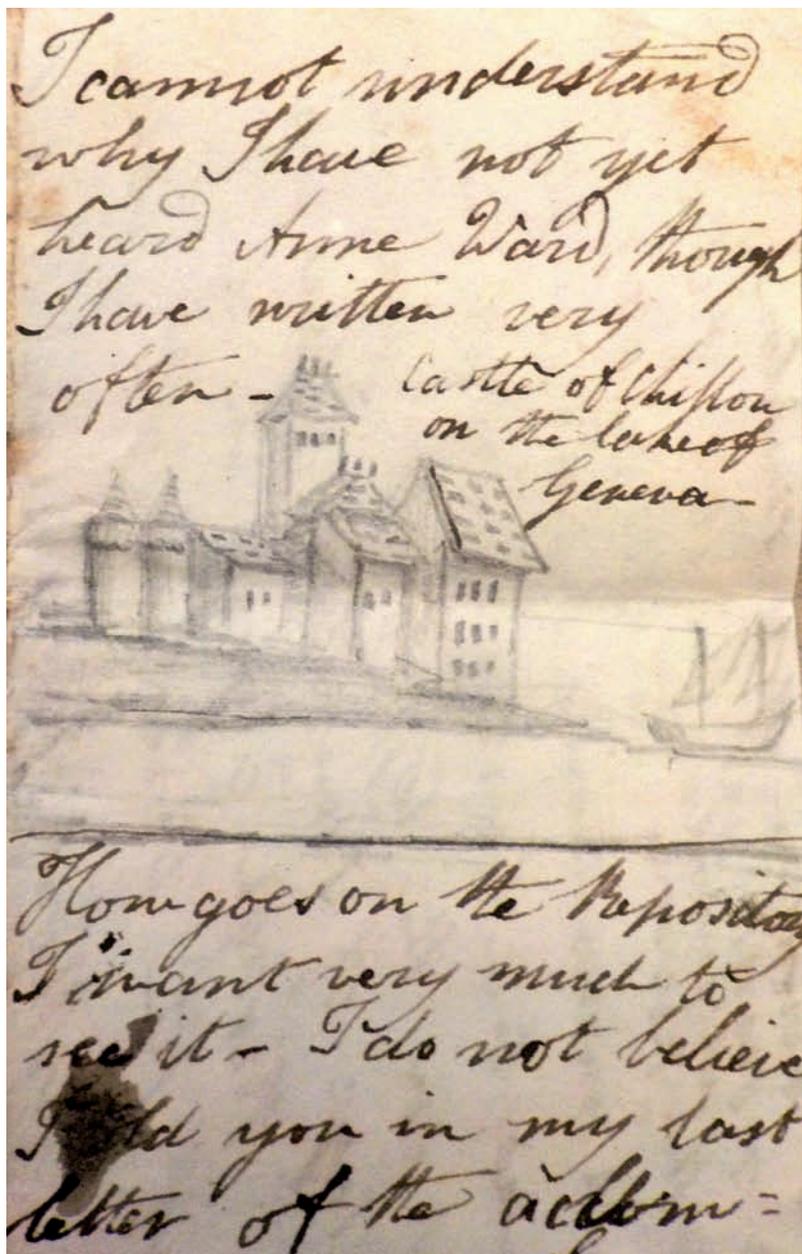


Fig. 1 : Mary Anne Dyson, «Le château de Chillon».

Crayon et encre sur papier, British Library Add MS 86333. Photographie de l'auteur.

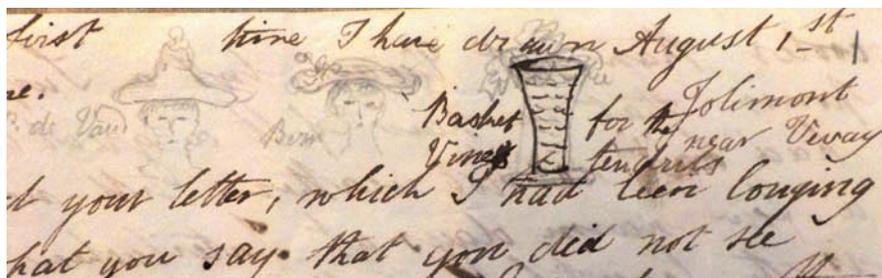


Fig. 2: Mary Anne Dyson, « Chapeaux et hotte de vigneron ».

Crayon et encre sur papier, British Library Add MS 86333. Photographie de l'auteur.

Illustré d'une hotte de vigneron et de plusieurs chapeaux (Fig. 2), ce passage signale le processus de folklorisation et de commercialisation de la Suisse qui va de pair avec l'invention d'une tradition et le développement d'un tourisme moderne²⁸. Plutôt que d'aller à la rencontre des autochtones, Mary Anne Dyson achète ou fabrique des costumes-souvenirs afin d'habiller ses poupées: on peut y voir non seulement un jeu d'enfant, mais aussi le début de ce que Laurent Tissot a appelé «une Suisse sans Suisses»²⁹.

Parce qu'il a voyagé seul, mais surtout parce qu'il était plus âgé, William Marsh Greenup (1799-1843) a laissé un témoignage plus avisé sur notre pays et sur ses habitants. Jeune Britannique de dix-sept ans qui par la suite devint commerçant, fit faillite, et mourut au Nicaragua, William visita Genève une première fois en octobre 1816 et traversa seul la Suisse depuis Genève jusqu'au Grand-Saint-Bernard en février 1817. Son carnet de voyage, qui a la particularité d'être rédigé dans un français d'écolier et dans une belle écriture relevée de fioritures, fait parfois penser à des devoirs de vacances. S'il porte un regard superficiel sur Genève, il décrit plus loin les paysages, les mœurs, et en particulier l'industrie locale de manière plus individuelle, ce qui indique non seulement qu'il était un jeune homme curieux et perspicace, mais aussi que la fonction éducative du Grand Tour n'avait alors pas encore complètement disparu. À Nyon, par exemple, où

²⁸ HERTZ Ellen, GRAEZER BIDEAU Florence, LEIMGRUBER Walter, MUNZ Hervé, *Politiques de la tradition: le patrimoine culturel immatériel*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2018, p. 72, 74.

²⁹ TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme...*, p. 97-99.

il est invité à un thé dansant, il remarque qu'«*on y donne le thé comme en Angleterre. Je ne suis pas surpris que les Anglais aiment tant la Suisse comme il y a une grande ressemblance des mœurs, il est un beau pays, et les habitants sont tant de fois plus propres que leurs voisins.*»³⁰

Au sujet du Lavaux, il écrit :

«*Les raisins de ce district sont du nombre des meilleurs qu'on trouve dans toute l'Europe sans en excepter ceux d'Italie et d'Espagne; ainsi un seul arpent de vigne d'environ 40 000 pieds carrés coûte dans cette partie de la Vaud, de 13 à 16 mille frs de France.*»³¹

Et à Bex, où le jeune homme visite les salines et offre une description exhaustive de deux pages, il trouve les paysans plus polis qu'en France. Arrivé enfin à dos de mulet au col enneigé du Grand-Saint-Bernard, il décrit la réception chaleureuse des chanoines :

«*On me plaçait près du supérieur et me donnait toutes espèces de pâtisseries, et de poisson sale [sic] et 3 espèces de vin quoiqu'ils mangeassent avec des choses grossières. Le thermomètre fut ce jour-là à 12; le lendemain je me levai à bonne heure et je trouvai l'eau dans ma chambre toute gelée [...] La hauteur du Mt St Bernard est 7476 pieds.*»³²

Sa corvée d'écriture terminée, ou peut-être juste trop engourdi par le froid, William Greenup cessa de tenir son journal là-haut, sur les contreforts du Piémont.

Un autre récit assez atypique est celui de Charles Holte Bracebridge (1799-1880), qui voyagea en Europe d'avril 1818 à février 1819 et devint par la suite le mari de Selina Bracebridge, l'auteur de récits de voyages et ami de Florence Nightingale. Le titre dudit récit, *Abstract of a Tour through France, Switzerland and Italy*, mais également l'absence de ratures et les détails concernant la catastrophe du Giétro, qui eut lieu trois semaines après sa visite, indiquent que le carnet fut rédigé de retour en Angleterre. Le style impersonnel et sobre ne donne pas l'impression d'avoir affaire à un jeune homme de dix-neuf ans. L'une des particularités de son voyage est qu'il passa six jours dans le canton de Neuchâtel, auquel seize pages sont dédiées. Suite à

³⁰ GREENUP William, Journal of William Greenup's Tour of France and Switzerland (1816-17), British Library Add MS 89075/11/3, ff. 74-75

³¹ GREENUP William, Journal of William Greenup's Tour, f. 80.

³² GREENUP William, Journal of William Greenup's Tour, ff. 86-89.

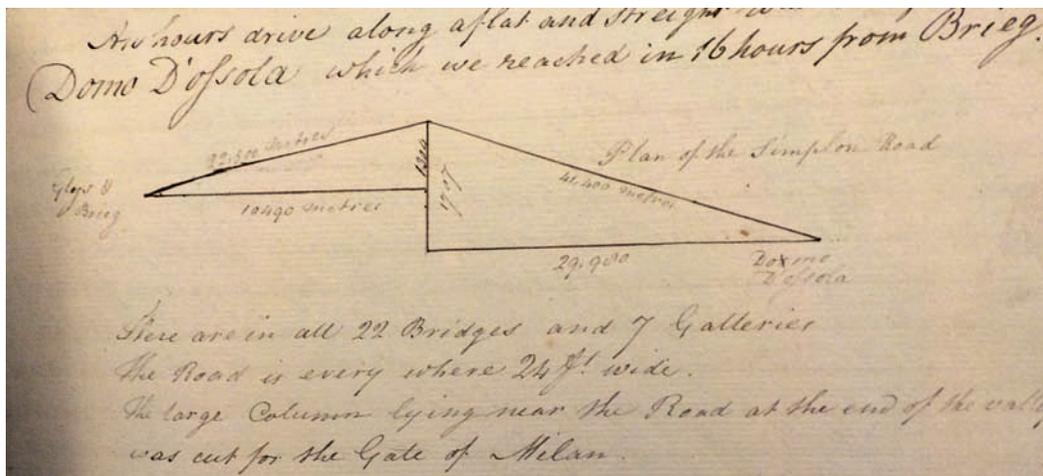


Fig. 3: Charles Holte Bracebridge, «Plan de la route du Simplon».

Crayon sur papier, British Library Add MS 45265-45267. Photographie de l'auteur.

un compte rendu détaillé de son gouvernement et de son système de sapeurs-pompiers, l'auteur raconte son séjour à «*La Fontaine* [sic]» au Val-de-Ruz, où il est hébergé chez un aubergiste nommé Tissot. Ce «*joli village*», où la «*bière est prisée par les paysans*», lui sert de base pour aller visiter les horlogers de La Chaux-de-Fonds, qui emploient selon lui beaucoup d'enfants, ou encore Le Locle, «*qui n'est qu'un endroit très sale*» mais dont il décrit avec précision les moulins du Col-des-Roches. Après une excursion au Saut du Doubs, où il mange une très bonne truite, il retourne à Neuchâtel par le col de la Tourne, une «*route extraordinaire*», et loue un cheval pour cinq francs par jour au propriétaire de l'Hôtel de la Balance afin de continuer son voyage en direction de Berne, Fribourg et Payerne³³. Après un autre séjour à Lausanne, il quitte la Suisse par l'Italie, s'arrêtant bien évidemment à Chillon pour voir l'inscription de Lord Byron, et à Bex afin de visiter les salines, où il dessine un cor des Alpes. Son plan de la route du Simplon, par contre, est plus intéressant que le texte (Fig. 3), qui répète ce que l'on trouve dans les innombrables guides et récits imprimés à la même époque³⁴.

³³ BRACEBRIDGE Charles Holte, Abstract of a Tour through France, Switzerland and Italy, 15 Apr. 1818-20 Feb. 1819, British Library Add MS 45265-45267, ff. 13-29.

³⁴ BRACEBRIDGE Charles Holte, Abstract of a Tour..., ff. 30-50.

Conclusion : du Grand Tour au tourisme industriel

Les écrits personnels composés autour de 1820 par Lady Hervey, Mary Anne Dyson, William Greenup et Charles Bracebridge illustrent un Grand Tour en flux : on voyage désormais pour le plaisir, mais le style reste le plus souvent impersonnel et objectif, imitant les récits imprimés et laissant rarement entrevoir l'âge ou les états d'âme de l'auteur. L'injonction de s'instruire, surtout chez les hommes, est toujours de mise. Mais à la différence des voyageurs au XVIII^e siècle, on entre moins souvent en contact avec les élites locales. Enfin, si l'on voyage parfois hors des sentiers battus, au lac de Joux ou au bord du Doubs par exemple, les déplacements restent compliqués, et l'on suit généralement des itinéraires bien balisés. Dans deux textes rédigés vers 1850, en revanche, on voit se profiler plus nettement les caractéristiques du tourisme industriel, signalant la fin du Grand Tour. Les voyageurs ne se déplacent plus à cheval mais en train, en diligence, en omnibus, et en bateau à vapeur. Guide à la main, ils visitent tous les mêmes sites et font les mêmes expériences, notamment celle du lever du soleil au Rigi. Ils ne s'intéressent guère aux mœurs ou à l'industrie locale, et n'ont plus de contacts avec la population autochtone mis à part les aubergistes, les chauffeurs, et les enfants qui mendient. Les hôtels et les attractions touristiques sont toujours bondés, et ces nouveaux touristes se plaignent régulièrement de leurs compatriotes et des autres touristes.

Cette homogénéisation de l'expérience du voyage a une influence contrastée sur les récits de deux jeunes auteurs, qui sont plus personnels mais aussi plus superficiels, et où l'idéal éducatif du voyage s'estompe. On ne sait rien de Harry Walker Wilbraham (1832- ?) sauf qu'il effectua à dix-neuf ans un tour de six semaines en Suisse avec son frère Herbert, et que son carnet de voyage repose aujourd'hui dans les archives de l'Alpine Club. Son texte révèle un jeune homme plein d'humour et d'autodérision, avec un véritable don pour l'anecdote et un appétit d'adolescent. Malade pendant sa traversée de la Manche, par exemple, il compare ses nombreuses visites sur le pont à un artiste qui ne cesse de revenir sur scène pour faire des rappels. À Bellinzone, il remarque pour la première fois une femme en train de fumer une cigarette ; à Ragatz, suite à un orage, il reçoit d'un aubergiste des pantalons deux fois trop grands ; à Meiringen il est entouré de jeunes étudiants allemands qui hurlent pendant tout le repas ; et à la Mer de Glace il s'enfonce jusqu'aux hanches dans une crevasse et attrape un coup de soleil qui transforme son visage en «*écailles de poisson*». Tout

amuse ce jeune voyageur, mais il n'a rien d'original ou de profond à dire sur la Suisse, encore moins sur les Suisses³⁵.

L'album souvenir d'Edward MacKnight (1839-1862), magnifiquement relié en cuir rouge et rédigé à Liverpool sur la base de notes prises pendant son tour en 1854, est surtout intéressant en tant qu'artefact matériel. Voyageant à seize ans et demi, comme il le précise sur la page de dédicace, en compagnie d'un Monsieur Boyle et de son fils, l'auteur entre en Suisse par les chutes du Rhin: lieu commun par excellence, il remarque que leur description est «*impossible*»... avant de les décrire! Son style est parfaitement monocorde: «*la promenade fut merveilleuse, mais un peu [rather] chaude*», «*le paysage entre ces deux endroits n'est pas très romantique*», ou encore, au Rigi, «*il ne faisait pas très chaud, donc nous sommes rentrés à l'hôtel boire un café*». De plus, le jeune homme trouve la Suisse guère passionnante: les chutes du Staubbach sont «*ennuyeuses [uninteresting]*», à Lucerne «*il n'y a rien qui ne mérite d'être visité*» à l'exception de la statue du lion de Thorvaldsen qu'il admire pendant une heure et demie, et Bâle est «*une ville sale*» et, de nouveau, «*ennuyeuse*»³⁶. L'attitude blasée de MacKnight justifie sans doute la mise en garde de John Locke concernant le manque de curiosité des adolescents. Par contre, sa calligraphie soignée, ses trois dessins précoces des chutes du Rhin (Fig. 4), du Staubbach et de Lucerne, et sa carte en couleur de la Suisse suggèrent que son tour n'a pas été une perte de temps. Ces témoignages matériels indiquent qu'il ne restait peut-être plus grand-chose d'original à écrire au sujet de notre pays, mais que d'autres moyens de s'appropriier l'expérience du voyage s'offraient aux touristes au milieu du XIX^e siècle, que ce soit à travers un album, une esquisse, ou une photo³⁷.

Dans un beau passage des *Pensées sur l'éducation*, Locke compare l'expérience de la jeunesse à celle du voyage. Les enfants, écrit-il, «*sont des voyageurs nouvellement arrivés dans un pays étranger dont ils ne*

³⁵ WILBRAHAM Harry Walker, *Journal of a Tour in the Tyrol and Switzerland*, 1851, Alpine Club Library.

³⁶ MACKNIGHT Edward, *A Fortnight's Tour in Switzerland, with Drawings*, July 1855, Alpine Club AR 226. Notre traduction.

³⁷ Voir, par exemple, KUNARD André, «Traditions of Collecting and Remembering: Gender, Class and the Nineteenth century Sentiment Album and Photographic Album», *Early Popular Visual Culture*, 4, 3 (2006), p. 227-43; ZBORAY Ronald J. and Mary, «Is It a Diary, Commonplace Book, Scrapbook, or Whatchamacallit?: Six Years of Exploration in New England's Manuscript Archives», *Libraries & the Cultural Record*, 44, 1 (2008), p. 101-123; JUNG Sandro, «The Illustrated Pocket Diary: Generic Continuity and Innovation, 1820-40», *Victorian Periodicals Review*, 45, 1, 2012, p. 23-48.



Fig. 4 : Edward MacKnight, « Les Chutes du Rhin ».

Alpine Club AR 226. Photographie de l'auteur.

savent rien : il faut donc faire un effort de ne pas les tromper. Et bien que leurs questions semblent parfois peu matérielles, elles doivent néanmoins recevoir une réponse sérieuse. »³⁸

En prenant au sérieux ces récits personnels, nous espérons avoir respecté les vœux du philosophe, en montrant comment les jeunes Britanniques ont pu jeter un regard parfois plus spontané et individuel sur la Suisse. Mais si l'âge, comme nous l'avons vu par exemple chez Mary Anne Dyson, peut directement influencer ce regard, ce n'est pas le seul ou même le principal facteur. William Greenup et Edward MacKnight avaient le même âge, par exemple, mais s'intéressaient très différemment au pays et aux mœurs, tandis que les récits de Charles Holte Bracebridge ou encore d'Augusta Hervey auraient très bien pu être rédigés par des adultes.

³⁸ LOCKE John, « Some Thoughts Concerning Education »..., p. 120.

Pour comprendre ces textes, il faut donc aller chercher d'autres facteurs, parmi lesquels la personnalité du voyageur, la forme littéraire (par exemple une lettre ou un carnet de voyage), l'origine sociale et surtout l'année où le tour a été accompli. Jeune ou moins jeune, mâle ou femelle, aristocrate ou roturier, un voyageur en 1790 ne témoigne pas du monde de la même manière qu'un touriste en 1850, la différence principale portant sur l'injonction de s'instruire, qui s'amenuise au fil du XIX^e siècle. Comme chez leurs aînés, les conventions du récit de voyage ont également un impact très important, et ces sept textes ne se distinguent pas fondamentalement des innombrables récits sur la Suisse publiés pendant la même période³⁹. Mais ici et là nous voyons transparaître des signes de leur jeunesse, que ce soit à travers une esquisse, une description d'animal domestique, ou encore des fleurs pressées. Même quand ils n'ont rien d'autre à exprimer que leur ennui, ces auteurs en herbe laissent entrevoir une vision plus directe et authentique, à une époque où l'image de la Suisse était déjà galvaudée et où les touristes n'avaient plus rien à en dire.

Résumé

Cet article examine sept témoignages inédits sur la Suisse rédigés par des jeunes Britanniques entre 1791 et 1854. Nous nous demandons dans quelle mesure l'âge et les conventions génériques ont influencé leurs récits, s'il y a d'autres facteurs qui ont pu jouer un rôle, notamment l'origine sociale ou l'année du voyage, et si le passage à un tourisme industriel s'est accompagné de changements dans la manière dont ces auteurs ont observé le pays. Si leurs textes sur la Suisse ne se distinguent pas fondamentalement des nombreux récits publiés dans la même période, certains passages laissent entrevoir un regard plus personnel et direct.

³⁹ Pour une bibliographie, voir WÄBER A., *Descriptions géographiques et récits de voyages et excursions en Suisse: contribution à la bibliographie de la littérature suisse des voyages*, Berne: K.J. Wyss, 1899-1909; DE BEER Gavin, *Travellers in Switzerland*, Oxford: Oxford University Press, 1949; REICHLER Claude, RUFFIEUX Roland (éd.), *Le voyage en Suisse: Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris: Robert Laffont, 1998; TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme...*, p. 343-359.

Abstract

This article examines seven unpublished testimonies on Switzerland written by British youth between 1791 and 1854. We ask to what extent age and generic conventions influenced their accounts, if other factors may have played a role, including social origin or year of travel, and whether the shift to industrial tourism was accompanied by changes in the way these authors observed the country. If their texts are not fundamentally different from the many Swiss travel accounts published in the same period, some passages reveal a more personal and direct point of view.

Fiona Fleischner

**L'écriture ordinaire du voyage
en Suisse romande (1750-1830):
entre souvenirs personnels et guides pratiques**

«Par une fatalité qui nous devenoit assez ordinaire, nous manquames à une croisée le meilleur chemin [...] mais aussy faut-il dire que rien n'indique sur les chemins [celui] qu'il faut prendre, quand il se trouve com[m]e cela arrive souvent des pattes d'oye.»¹

Il n'était pas toujours aisé de voyager sur les routes de Suisse au XVIII^e siècle, ainsi qu'en témoignent, à l'instar de ce voyageur anonyme de 1783, de nombreux Romands dont les relations manuscrites de voyages ont été conservées. Si ces voyageurs-scripteurs n'hésitent pas à faire part d'anecdotes personnelles et de diverses péripéties dans leurs textes, ils sont également plusieurs à y consigner quelques astuces ou informations utiles permettant de faciliter ou de mieux apprécier le voyage.

Nous présenterons dans un premier temps quelques aspects généraux de cette écriture ordinaire du voyage, avant d'aborder plus précisément les motivations des voyageurs à mettre leur expérience vécue par écrit.

¹ Bibliothèque de Genève (BGE), ms. suppl. 869, f. 23.

Les écrits personnels de voyageurs

Les sources sur lesquelles nous nous appuyons dans nos recherches et pour cette contribution sont des écrits personnels de voyageurs de la Suisse francophone qui concernent exclusivement des voyages effectués en Suisse. Par écrits personnels, nous entendons des «*configurations narratives de l'expérience personnelle qui contribuent à la construction de l'individu*»², reprenant ainsi la définition donnée par Isabelle Luciani dans ses recherches sur le récit de soi. Cette définition, très large, englobe une vaste palette de types de texte, allant des journaux personnels et des mémoires autobiographiques aux comptes du ménage et chroniques familiales, par exemple, et dont les journaux et récits de voyages font partie.

Ces relations de voyages, repérées dans différentes archives de Suisse romande, et qui se montent actuellement à environ une septantaine, constituent ce que nous qualifions d'écriture ordinaire du voyage : il s'agit de textes manuscrits rédigés sans prétention d'édition de la part des scripteurs. Ils sont écrits soit au jour le jour, durant le voyage, soit recopiés à la fin du voyage d'après des notes prises sur le vif. Certains journaux d'ailleurs sont restés à ce stade de notes griffonnées dans un style très télégraphique. D'autres textes, ceux que nous appelons récits, ne sont quant à eux pas rédigés selon un rythme régulier – à l'image des journaux – mais une fois le voyage terminé, parfois comme des souvenirs, et sont souvent peu datés.

Les voyages relatés étaient d'une durée moyenne de deux semaines, et les itinéraires effectués prenaient dans l'ensemble la forme de tours, voire de boucles, ponctués d'étapes, durant lesquelles les voyageurs ne s'arrêtaient généralement pas plus de deux ou trois jours. Les périple consistaient pour certains en de vastes tours à travers le pays, essentiellement sur le Plateau, mais aussi à travers, parfois, une partie du Jura et des Alpes ou Préalpes. Le plus long de ces tours de Suisse s'étend sur une durée de huit semaines. Il s'agit du voyage de Georges Louis Choisy, un pasteur parti de Genève, qui parcourut en grande partie à pied le Plateau et des régions de montagne. Il effectua notamment un tour dans l'Arc jurassien – où il visita La Chaux-de-Fonds –, longea le Rhin de Bâle à Constance, fit un tour dans les Préalpes appenzelloises depuis Saint-Gall, puis passa par Zurich. Il découvrit la Suisse centrale autour du lac des Quatre-Cantons, franchit les cols du Gothard, de

² LUCIANI Isabelle, «De l'espace domestique au récit de soi?», *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 35, 2012, p. 22.

la Furka et du Grimsel avant d'arriver à Thoune ; de là il passa le col de la Gemmi, traversa le Valais et rentra à Genève par la rive nord du lac Léman. Bien qu'il soit plus concentré sur le Plateau et le nord du pays, un second exemple d'itinéraire constitue également un vaste tour : celui de Jean Picot, lui aussi parti de Genève, et âgé de seize ans. Il voyagea pendant un mois en véhicule privé, avec son père, et découvrit principalement les villes de Berne, Bâle, Zurich, Schaffhouse, Saint-Gall et Lucerne.

Par ailleurs, les voyages pouvaient aussi prendre la forme d'itinéraires bien plus petits mais pas forcément moins longs en matière de durée. Il s'agit de tours dits régionaux, car le plus souvent circonscrits à une zone géographique précise, comme la Vallée de Joux, le Pays d'Enhaut, ou encore les rives du lac Léman, avec parfois un petit crochet dans le Chablais. Ces voyages, plus brefs, apparaissent plus nombreux dans les toutes dernières années du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, attestant notamment de la popularisation de la marche à pied, valorisée dans la littérature de l'époque³ et qui se prêtait particulièrement bien à la découverte de sites naturels.

En ce qui concerne le contenu des manuscrits de voyageurs, tous abordent sensiblement les mêmes thématiques, dans des proportions toutefois très variables. La première s'intéresse au déroulement concret du voyage : la description de l'itinéraire, avec l'énumération des localités traversées, la mention des auberges où les voyageurs ont passé la nuit (parfois celle des repas consommés), et enfin tout ce qui concerne les modes de transport utilisés, à savoir la voiture attelée (qu'elle soit privée, de location ou de poste), le bateau, les mulets pour certains terrains escarpés, ou plus simplement la marche à pied. À l'instar du voyageur anonyme qui parcourut la Suisse en 1783, certains scripteurs détaillent avec minutie leurs itinéraires, notamment en incorporant à leurs textes des indications horaires, témoignant ainsi d'une période charnière marquée par le développement de l'horlogerie et la diffusion de montres portatives, et où apparaissent quelques voyageurs qui semblent se déplacer montre à la main :

« Nous arrivames à Unterse[e]n à 11h^{es}50 min. et delà au Lac, sans nous arrêter, à midy ½ ; de sorte que nous étant mis en Char-à-banc à Grindelvald à 7 heures ¼, nous fîmes le trajet en 5 heures ¼.

³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettres de deux amants, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes. Recueillies et publiées par J. J. Rousseau*, Amsterdam : Chez Marc Michel Rey, 1761 ; BRIDEL Philippe-Sirice, *Kleine Fussreisen durch die Schweiz*, Zurich : Orell, Gessner, Füssli et compagnie, 1797-1798.

Nous trouvames le Bateau tout pret, nous mimes la voile à midy $\frac{3}{4}$. Le vent nous étoit favorable, [...] nous arrivames à Thoun à 4 heures [...]. Comme nos chevaux étoient fraix s'étant reposez 2 jours à Thoun, nous voulumes en profiter po[ur] avancer chemin; nous montames en carosse à 4 h^{res} $\frac{3}{4}$ & arrivames d'une traite à Berne à 8 h^{res} $\frac{1}{4}$.»⁴

La seconde thématique concerne les observations et découvertes effectuées. Il s'agit là de la description des objets qui attisaient la curiosité des voyageurs, à savoir: les bâtiments publics et les édifices culturels – comme les églises, les bibliothèques, les hôtels de ville et hôpitaux –, mais aussi les sites témoignant du passé mythique de la Suisse, tels les champs de bataille où se trouvent des chapelles commémoratives (Sempach, Näfels), la prairie du Grütli, la chapelle de Guillaume Tell, située, encore aujourd'hui, sur les rives du lac des Quatre-Cantons. Également sujets à description, les sites naturels et le paysage de manière générale, surtout en région de montagne ou moyenne montagne: les cascades notamment, dont les plus fameuses étaient la Pissevache, la cascade du Reichenbach, les chutes du Rhin ou encore les chutes du Staubbach. Pouvaient également devenir objets de curiosité les autochtones, généralement des habitants des campagnes ou des régions de montagne, dont les voyageurs décrivaient l'apparence physique et les coutumes. Les voyageurs illustraient parfois leurs journaux de portraits; tel fut notamment le cas du Vaudois Henri de Mestral, dessinant dans le sien une paysanne thurgovienne (Fig. 1).

Une troisième thématique s'attache à tout ce qui relève de la narration d'anecdotes ou de petits détails, rappelant que le voyage est également – ou surtout – une expérience vécue. Signalons par exemple la nuit «*affreuse*» passée par la Neuchâteloise Julie-Charlotte de Merveilleux à l'auberge de L'Épée à Zurich, à cause d'«*un lit rempli de punaises*»⁵; la chaleur accablante du soleil éprouvée par le Genevois Daniel Picot durant le passage à pied du col de la Seigne⁶; de manière générale, les accidents de la route, les roues de véhicules brisées, ou encore les rencontres avec d'autres voyageurs, en chemin, ou à la table des auberges.

⁴ BGE, ms. suppl. 869, f. 14.

⁵ Archives de l'État de Neuchâtel (AEN), fonds Merveilleux, D 38/V, p. 47.

⁶ BGE, ms. fr. 7684/2, p. 27.



Fig. 1: Extrait du journal de voyage d'Henri Georges de Mestral, 1788-1790.

ACV P de Mestral 68/535. Photographie : Archives cantonales vaudoises.

Motivations d'écriture

S'il n'existait pas de réelle intention de publier, dans quel but alors les voyageurs inscrivaient-ils sur le papier l'expérience vécue de leurs pérégrinations ? Le nombre de textes qui se trouvent actuellement dans les fonds d'archives privés, bien qu'il n'égale certainement pas le nombre de périple réellement effectués, laisse penser que le fait de raconter par écrit son expérience était un exercice plus ou moins incontournable du voyage d'agrément, qui émerge en Suisse dès la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le jeune peintre neuchâtelois Maximilien de Meuron écrivait d'ailleurs en 1809, à son retour du Tessin et des Îles Borromées :

« il y a dans tous les voyages d'agrément, deux momens extrêmement vifs & agréables ; c'est celui du départ et celui du retour [...] En revenant, on se retrouve chez soi [...] On raconte ses aventures, ses petits revers. On refait son voyage. Il seroit bien difficile de décider lequel de ces momens doit être préféré. »⁷

Bien que les scripteurs ne nous disent évidemment pas tout de manière explicite dans leurs textes, il est toutefois possible de distinguer, au-delà de l'exercice de style, deux motivations principales qui amenaient les voyageurs romands à rédiger leurs journaux ou récits. La première est celle du souvenir, du désir de garder l'expérience vécue du voyage en mémoire. Le Neuchâtelois Guillaume de Merveilleux l'exprime explicitement dès son arrivée à Bellinzzone, craignant déjà l'oubli d'une partie de son périple, effectué à pied durant le mois de juin 1829 :

« J'étois assom[m]é par la multitude d'objets, plus curieux les uns que les autres, qui m'avoient passé devant les yeux pendant 3 jours ; je n'avois pas trouvé un moment pour faire qqes notes & décharger par ce moyen mon esprit de cet entassement d'idées qui s'y accumuloient à chaque pas que nous faisons en avant ; de plus je commençois à craindre qu'une partie du fruit de mon voyage ne fut perdue [...] »⁸

Les titres que les scripteurs donnent à leurs textes sont également révélateurs. Plusieurs d'entre eux portent en effet la mention de « souvenirs » et sont clairement axés sur la mise en mémoire, pour

⁷ AEN, fonds Maximilien de Meuron, 40/II, p. 2.

⁸ AEN, fonds Merveilleux, D 38/V, p. 28.

exemple celui d'un voyageur anonyme de 1783 : « *Mémorial, Destiné à Nous rappeler les Principaux objets qui ont attiré nôtre Curiosité ; Pendant un voyage que nous fimes dans Les divers Cantons de la Suisse [...]* »⁹

Les voyageurs romands ont pour seconde motivation d'écriture l'envie de transmettre à autrui leurs expériences vécues du voyage. À nouveau, quelques indications explicites des scripteurs, souvent en introduction de leurs textes, informent des différentes raisons qui les amènent à partager leurs relations. Au retour de son voyage à Zurich en 1817, il s'agit, pour le professeur genevois Jean Picot, de transmettre les sensations éprouvées à ses enfants :

« *C'est pour vous mes chers enfans, que j'entreprends la relation de mon voyage à Zurich ; j'ai beaucoup pensé à vous en le faisant et il est naturel que je vous fasse part des sensations qu'il m'a fait éprouver.* »¹⁰

Maximilien de Meuron, quant à lui, offre à sa sœur la relation de son tour au Tessin et aux Îles Borromées, notamment dans l'idée de lui donner envie de faire le même voyage :

« *Pendant ma course, ma très chère Julie, j'ai fait des notes. Je me promettois de les mettre au net & d'en faire un espèce de journal. Me voici de retour. Depuis six semaines, je renvoie de jour en jour. Je sens déjà que les souvenirs s'affoiblissent. Je ne veux pas abandonner mon projet [...] N'est ce pas des souvenirs à conserver ? Je te les offre, ma chère sœur. Content s'ils ont quelque intérêt pour toi & s'ils te donnent l'envie de faire un jour avec moi le même voyage.* »¹¹

Enfin, un voyageur anonyme qui parcourt la Suisse en 1786 donne encore une autre raison d'être à ce type de texte. En préambule de son journal, il écrit ceci :

« *Je mettrai par écrit pour mon souvenir et pour l'utilité de ceux de mes amis qui voyageroient après moi, ce que M. Coxe et autres peuvent avoir oublié ou n'avoit pas vu, ce qui me frappera et la manière dont j'en serai frappé.* »¹²

⁹ BGE, ms. suppl. 869, f. 1.

¹⁰ BGE, ms. fr. 7669, f. 60.

¹¹ AEN, fonds Maximilien de Meuron, 40/II, p. 1.

¹² BGE, ms. suppl. 73, f. 1-2.

En mentionnant le Britannique William Coxe «*et les autres*», le scripteur fait référence à la littérature de voyage, très prolifique au XVIII^e siècle¹³. Elle se constitue notamment de récits édités, dont celui de Coxe est une référence. Il paraît pour la première fois en 1779, puis est plusieurs fois réédité. Sa traduction française, par Ramond de Carbonnières¹⁴, contribua largement à sa popularité. Par la suite, à partir des toutes dernières années du XVIII^e siècle, les premières formes de guides modernes apparaissent déjà, parmi lesquelles deux ouvrages majeurs pour ce qui est du voyage en Suisse : le *Guide des voyageurs en Europe*¹⁵ de l'Allemand Heinrich Ottokar Reichard, dont une partie est consacrée à la Suisse, et le *Manuel du voyageur en Suisse* de son compatriote Johann Ebel¹⁶. Les références à cette littérature de voyage, qui apparaissent régulièrement dans les textes des voyageurs romands, ne laissent aucun doute quant à l'utilité de ces ouvrages pour la préparation d'un voyage ou durant son déroulement. Néanmoins, quelques scripteurs, dont le voyageur anonyme de 1786, laissent aussi transparaître l'idée que tout n'est pas dit dans la littérature, et qu'éventuellement des lacunes pourraient être comblées. À preuve, quelques textes repérés dans notre corpus de sources, dont le contenu se rapproche de ce que nous qualifions d'écriture utilitaire, pour reprendre le terme employé par ledit voyageur de 1786. Dans ces manuscrits apparaissent, par endroits ou de manière régulière, des indications d'ordre pratique, utiles ; parfois même des injonctions destinées directement à de futurs lecteurs et voyageurs, visant à les aiguiller d'une manière ou d'une autre durant leur périple. Par exemple, après avoir dîné à l'auberge d'Eglisau – un arrêt devenu classique sur la route entre Zurich et Schaffhouse –, la Neuchâteloise Julie-Charlotte de Merveilleux, voulant souligner la cherté de l'établissement, s'adresse ainsi à ses lecteurs :

«*Vous tous voyageurs qui serez obligés de vous y arrêter, défiez vous des saluts respectueux de l'aubergiste & de toutes ses politesses, il vous les fera bien paier.*»¹⁷

¹³ ROCHE Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris : Fayard, 2003, p. 25 ; WOLFZETTEL Friedrich, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris : PUF, 1996.

¹⁴ DE CARBONNIÈRES Ramond, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris : chez Belin, libraire, 1781-1782.

¹⁵ REICHARD Heinrich August Ottokar, *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar : Au Bureau d'Industrie, 1793.

¹⁶ EBEL Johann Gottfried, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse de la manière la plus propre et la plus utile à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde [...]*, Bâle : De l'Imprimerie de J. J. Tourneisen, 1795.

¹⁷ AEN, fonds Merveilleux, D 38/V, p. 46.

Ce genre de conseil reste toutefois sporadique dans le journal de la Neuchâteloise, ce qui n'est pas le cas dans le manuscrit du Genevois Auguste Boissier, propriétaire foncier et philanthrope, qui parcourt la Suisse en 1805. Alors que la majeure partie des voyageurs-scripteurs mentionnent, de temps à autre, le nom d'une auberge où ils ont passé la nuit, Boissier, lui, le fait non seulement pour pratiquement chacune d'entre elles, mais en plus – fait rare dans les écrits de voyageurs –, il mentionne également les noms des autres auberges des différentes localités où il fait halte. Parfois, il ajoute également quelques commentaires concernant la qualité de l'une ou de l'autre, comme on peut le constater dans la description de sa route entre Bâle et Constance :

«Arrivés à Basle nous avons été loger aux trois Rois. C'est la meilleure auberge, il faut au moins ¼ d'heure pour y arriver depuis la porte de l'Évêché. La vue de cette auberge est des plus belles et donne sur le Rhin. La galerie ou l'on mange est une des plus belles salles des auberges de la Suisse. [...] Les autres auberges outre les 3 Rois sont La Cigogne, Le Sauvage, La Tête, La Couronne [...]

De Schaffhouse nous sommes allés à Constance qui est éloignée de 8 lieues. [...] Les auberges de la ville sont l'aigle d'or, et l'agneau. Nous avons été dans un jardin près de la ville ou il y en a une beaucoup meilleure mais seulement pour les gens à pied.»¹⁸

Contrairement à la plupart des voyageurs-scripteurs, Auguste Boissier suit une certaine systématique lorsqu'il décrit les localités visitées; il énumère les auberges du lieu, mais aussi les curiosités à y voir, de façon plus ou moins synthétique :

«La ville d'yverdon est la plus jolie du pays de Vaud, quoiqu'un peu triste, elle est située au bord du lac de ce nom; les auberges y sont la Maison Rouge et le Sauvage. Il faut y voir la Bibliothèque, les Cabinets d'Histoire naturelle de Mrs Bertrand et de Treytorens. [...] Il y a des bains d'eaux sulphureuses à un quart de lieue de la ville; la maison de campagne de Mr de Treytorens ainsi que celle du Champitet sont aussi à voir.»¹⁹

Par son contenu de nature informative, largement rédigé à la troisième personne – contrairement à d'autres, le scripteur ne se place en effet que très rarement comme sujet dans son texte – le manuscrit de Boissier se rapproche

¹⁸ BGE, ms. fr. 7497/3, p. 14-25.

¹⁹ BGE, ms. fr. 7497/3, p. 4.

de certains des premiers guides édités sur la Suisse. Ce que dit Ebel dans son célèbre guide au sujet de la ville d'Yverdon permet de le constater :

«Yverdon. Canton de Berne. Auberges : La Maison de Ville. Le Cerf. C'est une Ville très-bien percée, très riante et très agréable. Ses promenades vers le Lac et ses vues sur ce même Lac sont délicieuses. À voir : la Bibliothèque. [...] - Les Cabinets d'Histoire Naturelle de M. de Treytorens et de M. Bertrand. – Un jardin public où l'on trouve des billards et d'autres jeux d'exercice. À une petite distance de la Ville, des bains sulphureux asses fréquentés en été.»²⁰

Si lors de la rédaction, le scripteur s'est éventuellement inspiré du guide d'Ebel, le contenu n'est toutefois pas entièrement similaire – les noms des auberges, par exemple, sont différents. Le texte reste basé sur sa propre expérience du voyage, qui, certes, peut avoir été influencée par des lectures, parmi lesquelles celle d'Ebel, peut-être. On ne peut cependant en être certain, le texte de Boissier ne comportant aucune référence littéraire.

Terminons avec un dernier exemple, le texte de la Vaudoise Aimée Philippine Grand d'Hauteville, qui voyagea à travers la Suisse en 1808, avec ses parents, à l'âge de dix-sept ans. Son journal contient de nombreuses indications pratiques au sujet de l'itinéraire, allant des heures de voyage entre les localités à la durée de la traversée du lac de Brienz en bateau à rame, en passant par le niveau de praticabilité de certaines routes. L'extrait en question concerne les environs de Saint-Gall. La scriptrice énumère une série d'excursions à faire dans la région, en donnant quelques indications utiles :

«Sweibroug est une charmante promenade, on peut aller en voiture pendant 3 quart d'heure, mais ensuite il faut descendre ¼ d'heure par de mauvais escaliers appelés échelles; [...] il ne faut point revenir par le même chemin, mais par un autre qu'on fait à pied, qui au couché du soleil est la plus jolie partie de la promenade.

Totteville est a 1 heure de St Gal, on y va en voiture, la vue est magnifique ; d'un côté on domine sur tout le lac & de l'autre sur des montagnes boisées; bien des personnes préfèrent ce côté là.

On va aussi à V[ö]gliseck pr voir la vue, qui est effectivement fort belle, très étendue, & où on mène tous les étrangers. De là on va jusqu'à

²⁰ EBEL Johann Gottfried, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse...*, p. 334.

Troge [Trogen] *qui n'en vaut point la peine, les maisons sont comme celles [d']Herisau. [...]*»²¹

La scriptrice a présenté ses excursions en s'en tenant essentiellement aux informations pratiques; une manière de faire qui se rapproche de celle des guides de voyages, que l'on retrouve par exemple dans les «points de vues»²² à découvrir depuis Saint-Gall, listés par Ebel dans l'édition de 1805 de son guide. Toutefois, le contenu reste propre à l'expérience vécue par la jeune Vaudoise. D'ailleurs, cas peu courant chez les voyageurs-scripateurs, elle n'hésite pas à mentionner le fait qu'une localité – selon elle – ne vaut pas le déplacement: c'est notamment le cas pour Trogen. Cela confirme bien l'appropriation de son itinéraire par la voyageuse.

Conclusion

L'étude de l'écriture ordinaire du voyage, à une échelle régionale telle que la Suisse romande, permet d'aboutir à quelques constats. Premièrement, les écrits personnels de voyageurs sont avant tout des sources hétérogènes, au niveau de leur forme et de leur contenu mais aussi au niveau des motivations d'écriture. Les journaux et récits étaient certes une manière de conserver le souvenir des voyages effectués, et donc une forme d'écriture intime, mais ils étaient également transmis. Ils circulaient, même au-delà du cercle familial ou des amis proches. Il s'agit donc d'une forme d'écriture pour soi, mais aussi pour les autres.

Une analyse comparative des sources permet également de constater qu'il existe un lien entre l'écriture ordinaire et la littérature de voyage. Celle-ci inspirait les voyageurs, non seulement durant le déroulement concret du voyage mais éventuellement aussi au moment de la rédaction du voyage vécu. Mais si certains textes manuscrits paraissent influencés par les éditions, plus souvent au niveau de la forme que du contenu, il n'en reste pas moins qu'ils transcrivent surtout l'expérience vécue par des voyageurs sur le terrain. Ainsi, certains d'entre eux n'hésitaient pas à se distancier des ouvrages de référence, ou à affirmer vouloir combler des lacunes d'une littérature peut-être déjà un peu trop standardisée, attribuant

²¹ ACV, PP 410/C/9/4/2, p. 39.

²² EBEL Johann Gottfried, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich: Orell, Füssli et Compagnie, t. 3, 1805, p. 12.

dès lors à l'écriture ordinaire de voyage un rôle certain en tant que vecteur d'information auprès d'autres voyageurs.

Résumé

L'analyse d'un vaste corpus de journaux et de récits de voyage en Suisse, rédigés entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e, montre que ces textes manuscrits, non destinés à l'édition et conservés dans des fonds de familles en Suisse romande, représentent un matériau précieux pour l'étude des pratiques du voyage et de son écriture. Cette contribution aborde la manière dont les Romands transmettaient leurs expériences vécues du voyage, et la place qu'occupent les écrits personnels de voyageurs face à la littérature de voyage.

Abstract

This paper analyses a wide corpus of sources composed of journals and travel accounts in Switzerland, written between the second half of the 18th Century and the first decades of the 19th. These manuscripts, which were not destined for publication and were kept in family archives in French-speaking Switzerland, provide rare insight into the history and writing of travel. I focus on the manner in which these travelers transformed their lived experience into writing, and on the place of their auto-biographical texts within the genre of travel literature.

Nicolas Liénert

Le *Souvenir de Sicile* de Fritz de Perregaux (1857)

Pour Rolf Besser

Éléments biographiques

Au moment d'entreprendre son voyage en Sicile, Frédéric de Perregaux (1831-1915), qui signait toujours «Fritz», est âgé de vingt-six ans. Il est issu d'une ancienne famille bourgeoise anoblie au XIX^e siècle. Une grande partie de la fortune familiale provient de son aïeul Jean-Frédéric Perregaux (1744-1808), banquier à Paris, fondateur de la Banque de France. Le petit-fils de ce dernier, Armand-Frédéric de Perregaux, père de Frédéric (1790-1873), avait entrepris une carrière dans la principauté qui l'avait mené à la charge de conseiller d'État de 1831 à 1848, année de la révolution qui l'avait déposé. Tout en participant aux réunions de la nébuleuse royaliste appelée «Cabinet noir», il s'était tenu à l'écart des préparatifs du coup de force de 1856¹, le jugeant impuissant à amener la restauration de l'autorité du roi de Prusse qu'il appelait de ses vœux.

À plusieurs égards, le fils se démarque du père. Obéissant à la volonté paternelle, Fritz avait entamé sans entrain des études de droit à Neuchâtel,

¹ Lettre d'Armand-Frédéric de Perregaux à son fils Guillaume du 20 septembre 1856, Fonds privé Perregaux.



Fig. 1 : Fritz de Perregaux en 1858.

Aquarelle de Magdeleine, née de Montmollin, épouse de Fritz, 10 x 8 cm. Zurich, coll. N. Liénert.

pour les poursuivre ensuite à Berlin et à Paris. Il aurait préféré des études de théologie ou de médecine, orientées vers le service du prochain². Ses écrits personnels témoignent d'une profonde piété de sensibilité évangélique. Il pratique régulièrement l'examen de conscience, habité par le souci de faire naître un vrai amour en lui et de découvrir dans les événements de sa vie la trace du «*doigt de Dieu*». Un échec à l'examen d'avocat et l'abandon

² Journal de Frédéric de Perregaux, volume III (septembre 1852-dimanche 19 mars 1882), 18 septembre 1853, Fonds privé Perregaux.

d'un projet de mariage lié à cette carrière semblent avoir été l'occasion d'une « violente contestation »³ avec son père. Son avenir n'est pas encore fixé lorsqu'éclate l'affaire de Neuchâtel. Bien que peu convaincu, Fritz se laisse entraîner et distribue des proclamations royalistes⁴. Après un emprisonnement de quinze jours, il est libéré sous forte caution⁵. Le 15 décembre 1856, il figure avec son père parmi les inculpés de la Chambre d'accusation du Haut Tribunal fédéral⁶. Le 22 janvier 1857, muni d'un passeport suisse, il est exilé en direction de Pontarlier en attente du règlement définitif de son sort dans le cadre des négociations internationales autour de l'affaire de Neuchâtel. Frédéric se rend dans le Midi de la France. Mais c'est vers l'Italie qu'il a le regard tourné. Pendant son incarcération, il s'est mis à apprendre l'italien⁷. Sans plan préconçu, il s'avance dans la péninsule. On le retrouve à Rome, où il dîne avec le prince Charles de Prusse. Il en repart encore plus désabusé quant à la cause prussienne, puis gagne Naples qu'il quitte le 1^{er} mai pour y retourner le 20 du même mois. Le voyage en Sicile a donc duré trois semaines.

C'est le 15 juin 1857, de retour à Turin, qu'il apprend qu'il est autorisé à regagner la Suisse. Il se retrouve quinze jours plus tard à l'Abbaye de Fontaine-André. Très vite, Fritz trouvera sa place dans sa ville natale. Il épousera Magdeleine de Montmollin à la mi-avril 1858. Le couple aura six enfants. Débute alors une carrière neuchâteloise. Il sera juge d'instruction, occupera de multiples fonctions à l'échelon communal, se fera élire en 1868 député au Grand Conseil sur la liste du parti libéral et participera activement à la fondation de l'Église indépendante. Nous le retrouvons également au sein des institutions dans lesquelles se sont repliées, avec leurs biens et leurs valeurs, les anciennes familles aristocratiques⁸. Mais, conscient des mutations sociales en cours, c'est en faveur d'œuvres philanthropiques qu'il

³ Journal récapitulatif de Frédéric de Perregaux 1831-1915, notes de l'année 1855, Fonds privé Perregaux.

⁴ « Copie des interrogatoires qui m'ont été adressés par Mr. Duplan-Veillon en 1856 », Manuscrit, Archives de l'État de Neuchâtel (AEN), Fonds François-Frédéric de Perregaux, Série VI, Dossier 4.

⁵ PETITPIERRE Jacques, *Neuchâtel et la Confédération Suisse devant l'Europe. L'Insurrection royaliste et le Traité de Paris. À propos du centenaire d'une capitulation royale, 1856-1857*, Neuchâtel: Messeiller, 1958, p. 88.

⁶ PETITPIERRE Jacques, *Neuchâtel et la Confédération Suisse devant l'Europe...*, p. 188-189.

⁷ Lettre de Frédéric de Perregaux à sa mère du 1^{er} octobre 1856, AEN, Fonds François-Frédéric de Perregaux, Série VI, Dossier 3.

⁸ Sur ce mouvement de repli, voir BARRELET Jean-Marc, « L'arrière-plan neuchâtelois », in BARRELET Jean-Marc, PERRET-CLERMONT Anne-Nelly, *Jean Piaget et Neuchâtel*, Lausanne: Payot, 1996, p. 21.

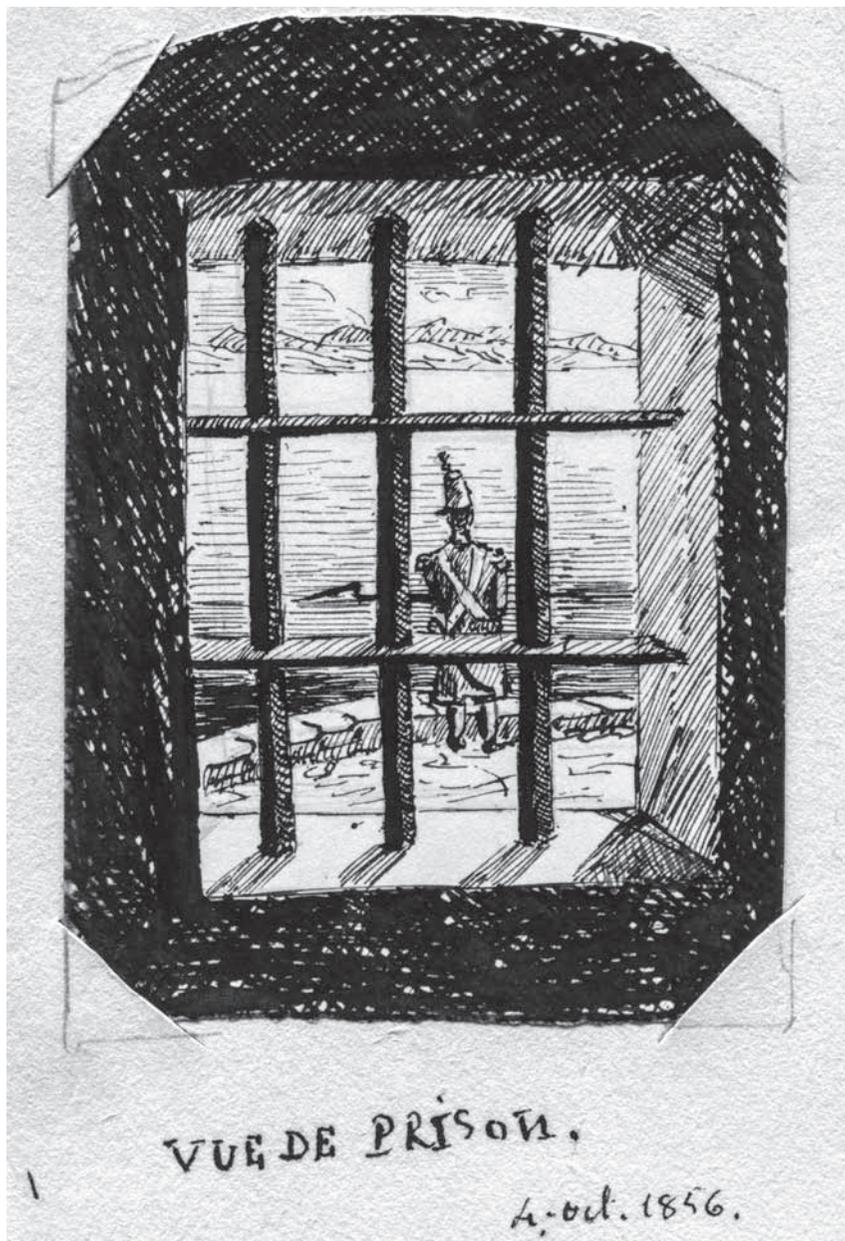


Fig. 2: « Vue de prison, 4 octobre 1856 ».

Carnet de dessins à la plume de la main de Fritz de Perregaux, 8,5 x 14,5 cm. Zurich, coll. N. Liénert.

développera une énergie exceptionnelle et un esprit étonnamment moderne. D'une grande intelligence pratique, juriste solide et homme de finance avisé, ce patricien aux manières parfois rudes est d'une générosité rare. La liste des institutions publiques ou privées qu'il dotera de fonds importants est impressionnante. De plus, il participera à leur gestion. Il siègera par exemple dans les commissions du Fonds des Incurables, de l'Orphelinat Borel, de la Maison des Orphelins, de l'Asile des Billodes, de la Fondation de Sérrix, des Fonds de Retraite pour les anciennes institutrices et gouvernantes neuchâteloises, des Colonies de vacances. Pour soutenir l'activité de cette dernière institution, il cédera sa propriété de Bellevue-sur-Bevaix. Au moment de sa mort en 1915, il jouit de l'estime générale, ainsi que l'attestent les nécrologies de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, de *L'Impartial*, de la *Gazette de Lausanne* et d'un grand nombre d'organes religieux⁹.

Le Souvenir de Sicile

Le *Souvenir de Sicile* constitue la mise au net de lettres et de notes prises sur le vif. Ainsi que l'indique une lettre des parents de Fritz à son frère cadet Guillaume¹⁰ : « *Il nous envoie tous les 4 ou 5 jours son journal pour ne pas perdre de temps à l'écrire.* »¹¹

Le journal personnel de Fritz indique qu'il se consacre rapidement à une mise au net une fois rentré, tout en lisant « *des ouvrages relatifs à l'Italie* »¹². Le récit de voyage est terminé fin septembre 1857¹³. Quelques passages étendus ayant trait à l'histoire de la *Magna Graecia* permettent de supposer que Frédéric a consulté des historiens grecs en langue originale¹⁴. La stratégie d'écriture rétrospective est typique des écrits personnels de Fritz, toujours soucieux de rendre compte

⁹ *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 18 mars 1915 : « Ce fut un chrétien » ; *L'Impartial*, vendredi 19 mars 1915 : « Un homme de bien » ; *Gazette de Lausanne*, 20 mars 1915 : « Il laisse le souvenir le plus noble que l'on puisse laisser dans une démocratie, celui d'un homme qui n'a vécu que pour le bien public. »

¹⁰ Guillaume de Perregaux (1833-1863), vivant alors à Berlin et se préparant à gagner la Suède.

¹¹ Lettre d'Armand-Frédéric de Perregaux et d'Adolphine Adèle de Perregaux du 9 avril 1857 à Guillaume de Perregaux, frère de Frédéric. Fonds privé Perregaux.

¹² Journal de Frédéric de Perregaux, volume III, 4 septembre 1857.

¹³ *Souvenir de Sicile*, p. 75.

¹⁴ Parmi les quelques souvenirs de Fritz de Perregaux conservés par l'auteur, figure une édition du texte grec des *Epinicies* de Pindare, avec la mention « 1^{er} Prix de Grec décerné par le magistrat de Neuchâtel en 1846 à Fréd. Perregaux 1^{re} Classe ».

de sa conduite de vie. Le manuscrit sur cahier ligné de 22 x 18,5 cm et de 68 pages est dédié à sa mère Adèle de Perregaux. Ce récit réservé au cercle familial s'adresse donc à des lecteurs qui partagent avec lui nombre de notions communes. Ainsi il peut se passer des procédures d'amplification et des anecdotes piquantes destinées à épicer les souvenirs de voyage destinés au grand public. Le récit se distingue par une économie d'écriture serrée qui marque le souci de rendre précisément compte des observations et peut-être des dépenses du voyageur. On constate aussi un emploi subtil des temporalités et le souci de créer une impression visuelle intense par des descriptions présentant une composition étudiée. C'est au niveau de cette dimension imaginaire que se précisera un enjeu important du *Souvenir de Sicile* : documenter, après la perte des fondements issus du passé et la trahison par le prince de son devoir de protection¹⁵, la recherche d'un nouvel ancrage temporel. Il le trouvera dans le dévouement au seul fidèle : le Père éternel, maître des destinées humaines. Ainsi que nous chercherons à le montrer, ce sont avant tout les tableaux panoramiques du récit qui expriment la dimension refondatrice de cette ouverture à la plénitude divine, accueil d'un don infini qui lui permet, d'autre part, de jeter un regard lucide sur les activités humaines. Ayant, lors des journées de septembre 1856, démontré sa loyauté envers l'ordre ancien, Fritz, délié en partie des attentes paternelles, se prépare à embrasser sa vocation de bienfaiteur et d'homme dévoué à la cause publique.

Par bonheur, les journaux intimes que Fritz de Perregaux a tenus dès l'âge de quinze ans¹⁶, ses calepins contenant des notes journalières ainsi que les lettres envoyées à ses parents depuis la Sicile, sont conservés aux Archives de l'État de Neuchâtel¹⁷. Enfin, dans un petit carnet de poche, quelques dessins à la plume de la main de Fritz évoquent des scènes de cette période mouvementée¹⁸. Il est donc possible d'interpréter le *Souvenir de Sicile* à la lumière d'autres documents personnels plus spontanés et en partie plus intimes. Le cadre se prête peu, ici, à des comparaisons avec d'autres voyages en Sicile publiés pendant la première moitié du

¹⁵ « [...] notre fidélité était rendue ridicule par la faiblesse du roi. » Journal de Frédéric de Perregaux, volume III, 4 septembre 1857.

¹⁶ Ces journaux pratiquent une datation rétrospective, ainsi qu'on peut le constater dans les notes.

¹⁷ AEN, Fonds François-Frédéric de Perregaux, Carton 78 (contenant lettres et agendas).

¹⁸ Carnet de dessins à la plume de la main de Fritz de Perregaux, 8,5 x 14,5 cm. Propriété de l'auteur.

XIX^e siècle au moment où Frédéric entreprend son périple d'Italie¹⁹. Cela nous mènerait trop loin.

Un loisir réservé aux classes supérieures

Bien qu'improvisé, le voyage de Frédéric revêt à beaucoup d'égards le caractère classique du voyage éducatif d'un jeune aristocrate. Ainsi que nous l'atteste une lettre de son père à son fils cadet, Fritz dispose des moyens nécessaires pour voyager «*non pas en grand Seigneur, mais convenablement*»²⁰. L'agenda de Fritz, qui officie en tant que trésorier, nous renseigne sur le train de vie confortable du groupe²¹. L'hôtel choisi à Palerme, le Trinacria, est alors l'un des plus luxueux de la ville. Afin de ne pas perdre de vue le cours des événements politiques, Fritz a rencontré à Naples le consul de Suisse Mörikofer qui fait suivre son courrier en Sicile. À Catane, il rendra visite au consul prussien.

Les compagnons de voyage

Ainsi que l'indique notre récit, c'est entraîné par ses amis que Fritz, d'un tempérament plutôt prudent, s'engage dans l'entreprise sicilienne. Il s'agit d'une décision de dernière minute²². Aucun d'eux n'est mêlé aux récents événements neuchâtelois. Ils sont tous à peu près du même âge. David et Henri Peyrot sont genevois, ainsi que Lucien De La Rive, issu d'un milieu conservateur. Emmanuel d'Orelli Corragioni, de Lucerne, est le seul catholique. Il n'a pas été possible d'établir l'identité du quatrième compagnon «*Reynart de Paris*» que Fritz a peut-être fréquenté lors de

¹⁹ Voir la riche analyse comparée de bon nombre de ces voyages dans l'article de URBANI Brigitte, «*Auberges siciliennes au XIX^e siècle dans quelques récits de voyageurs français*», *Cahiers d'études romanes* [en ligne], 17/2007, url : <http://journals.openedition.org/etudesromanes/932>; DOI : 10.4000/etudesromanes.932 (mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 30 juillet 2018).

²⁰ Lettre d'Armand-Frédéric de Perregaux du 13 mars 1857 à son second fils Guillaume qui projette alors un voyage. Il apparaît dans cette correspondance qu'Armand-Frédéric dispose de multiples contacts bancaires en Europe. Fonds privé Perregaux.

²¹ L'agenda de l'année 1857 note : 3 mai : «*Avancé à la caisse commune f 55.60*» ; 17 mai : «*caisse générale 5.50*» ; 18 mai : «*caisse générale 38.85*» ; 20 mai : «*caisse générale 27.75*».

²² L'agenda de Fritz de l'année 1857 note le 29 avril, un jour avant le départ : «*J'en suis trouvé engagé à partir. hésitation.*»

son activité au sein de la Société évangélique de France²³. N'oublions pas le «*brave Vaudois Gervais*»²⁴, domestique des frères Peyrot. Dans une lettre écrite de Naples, Fritz rassure son père sur la qualité de ses fréquentations : «*Tous mes camarades ont l'air d'être fort gentils et complaisants et sont des gens qui ne se trouvent manquer de rien.*»²⁵

L'itinéraire et les conditions matérielles du voyage

Nos voyageurs décident de braver le manque de routes. De Palerme, ils gagneront Syracuse à dos de mulet, certains en litière²⁶, en coupant à travers l'île, puis en longeant la côte. Il s'agit bien d'une sorte de *trekking*²⁷. Depuis Syracuse, ils gagneront Catane en voiture et entreprendront une excursion sur l'Etna, pour finalement gagner Messine. Depuis là, ils auraient souhaité retourner à Naples. Mais suite à un incident, ils devront regagner Palerme et embarquer depuis ce port.

Le *Souvenir de Sicile* nous apprend que l'équipée fut organisée sur place. Par l'entremise du propriétaire de l'hôtel, un contrat est négocié avec le dénommé Guiseppe Lazzara, qui parle français :

«*Chacun de nous s'engagea à payer 4 ducats²⁸ par jour, plus 2 carlins par mulet pour chaque journée de retour, plus enfin, les bonnes mains au chef de caravane, aux muletiers et aux cuisiniers. [...] Don Giuseppe avait à sa charge toutes les dépenses, nourriture, logement, étrennes, passeports, etc.*»

²³ David Étienne Jean Peyrot (1831-1890), qui devint commis-négociant, et Henri Peyrot (1833-1877); Emmanuel d'Orelli Corragioni, plus tard pharmacien et chambellan secret du pape; Lucien De La Rive (1834-1924), plus tard physicien. Lucien De La Rive est le fils d'Auguste De La Rive, figure de proue de la résistance conservatrice au radicalisme genevois.

²⁴ Ce terme de «brave» désigne, dans les écrits personnels de la famille Perregaux, les domestiques qui ont fait preuve de dévouement, de fidélité ou qui ont partagé l'intimité de la vie familiale.

²⁵ Lettre de Frédéric à son père, Armand-Frédéric de Perregaux, le 29 avril, de Naples.

²⁶ Le récit livre quelques aperçus caustiques sur les heurs et malheurs causés par ce mode de voyage: cf. p. 20 et 27.

²⁷ Cf. à ce sujet URBANI Brigitte, «Auberges siciliennes au XIX^e siècle...», p. 5.

²⁸ Le ducat, pièce d'argent (d'or à partir de 3 ducats) et unité monétaire officielle du royaume, pèse 22,943 grammes. Un ducat équivalait à 100 grani et un grano correspond à 2 tournois, le carlin, d'argent également, à 10 grani.

Frédéric se félicite de cette mise à distance des questions pratiques qui «*nous laissait jouir de tout*»²⁹. Les divers guides engagés ne quittent jamais le rôle discret de domestiques³⁰. Cependant, les délices procurées par le cuisinier sont appréciées.

«[...] *il se mettait en marche deux heures avant nous et quand nous arrivions, grâce à ses soins et à l'active surveillance de Giuseppe, nous trouvions toujours un repas fort succulent qui nous attendait, poisson, homard, gibier, volailles, rôtis, crèmes, en un mot un dîner complet et presque de luxe.*»³¹

La narration des détails pratiques du voyage reprend les poncifs que l'on trouve dans les récits du même type : les mulets indociles qui aboutissent dans les rivières avec leurs cavaliers, les «*bouges*» sales et infestés «*d'animaux de toute espèce*»³² où l'on est contraint de passer la nuit, le beau temps continu. Le *Souvenir de Sicile* ne fait état d'aucun problème de langue. Cela semble être le cas de tous les voyages de Sicile publiés dans la première moitié du XIX^e siècle ; les voyageurs possèdent des rudiments d'italien, les élites siciliennes parlent le français et l'anglais. Le contact avec la population parlant le dialecte local n'est pas recherché³³.

La Sicile, une province sous haute surveillance

Après la révolution sicilienne de 1848, un État policier a été mis en place. La Sicile est coupée du reste du royaume, et le voyage de Naples à Palerme sur des petits vapeurs napolitains qui ont le monopole du trajet dure vingt-quatre heures ! Les contrôles de douane au port de Palerme sont pusillanimes³⁴ et n'empêchent pas la contrebande³⁵. Des graffitis dans les

²⁹ *Souvenir...*, p. 20.

³⁰ Nous sommes à l'opposé de certaines figures de guides magnifiées du XX^e siècle ; voir à ce sujet BELLEFOND Renaud de, «Des autochtones pris dans les filets des guides-livres : les guides de montagne (XIX^e-XX^e siècles)», in CHABAUD Gilles, COHEN Evelyne, COQUERY Natacha, PENEZ Jérôme, *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris : Belin, 2000.

³¹ *Souvenir...*, p. 22.

³² *Souvenir...*, p. 22.

³³ URBANI Brigitte, «Auberges siciliennes au XIX^e siècle...», p. 6-7.

³⁴ *Souvenir...*, p. 2.

³⁵ *Souvenir...*, p. 72 : «*Les vêtements et les barques de nos rameurs semblaient confectionnés exprès pour cacher des foulards, des pièces de rubans et mille autres objets pareils, que les douaniers ne surent ou ne voulurent pas apercevoir.*»

environs de Palerme exaltent les noms de Siciliens exécutés³⁶. Fritz se rend compte de l'imminence de nouvelles révoltes. Dans les villes, il constate que l'industrie y est à peu près nulle. Il s'accorde avec l'ensemble des récits de voyage en Sicile contemporains : l'île est en état de déchéance³⁷. Selon Fritz, faute en est d'une part à l'Église catholique et à sa pratique paralysante de la charité, ce qui est alors un lieu commun de la critique protestante, et d'autre part au gouvernement royal. Mais il tente de sauver l'honneur de sa classe :

*« Ce sont les nobles siciliens qui jaloux de l'indépendance de leur pays que le gouvernement de Naples cherche à fondre [...] avec ses autres provinces, ont favorisé le mouvement insurrectionnel de 1848 ; l'insurrection vaincue [...], les familles nobles ont dû s'exiler, ou enfin ces derniers ont accepté [...] la domination napolitaine et ont échangé le séjour de Palerme contre celui de Naples. »*³⁸

On reconnaîtrait presque dans ces groupes les ultras de la cause prussienne, et de l'autre côté, les « mitoux » s'accommodant de la nouvelle situation. Lecture tendancieuse à l'aune neuchâteloise qui permet de camper les nobles en vrais héros de l'indépendance du pays contre les tentatives unificatrices, qu'elles soient napolitaines, italiennes ou suisses.

Les vues panoramiques

Bien que le récit expose le caractère « immersif » du voyage avec soin, ce sont les expériences de la verticalité dans le temps et l'espace³⁹, véritable dimension de l'édification personnelle, qui en forment les grands moments. Ainsi que l'a montré la recherche historique⁴⁰, les guides de voyage ont fortement influencé la sélection des paysages propices à l'édification ainsi que la construction de leur lisibilité⁴¹. Nos voyageurs, en possession de

³⁶ cf. FRÉTIgnÉ Jean-Yves, *Histoire de la Sicile, Des origines à nos jours*, Paris : Fayard Pluriel, 2018 (2009), p. 318.

³⁷ *Souvenir...*, p. 9.

³⁸ *Souvenir...*, p. 12.

³⁹ Je reprends ici une expression de BOYER Marc, « Les séries de guides imprimés portatifs, de Charles Estienne aux XIX^e et XX^e siècles », in CHABAUD Gilles, COHEN Evelyne, COQUERY Natacha, PENEZ Jérôme, *Les guides imprimés du xv^e au xx^e siècle...*, p. 339-352.

⁴⁰ BOYER Marc, « Les séries de guides imprimés portatifs... »

⁴¹ Sur le concept de lisibilité, voir CHABAUD Gilles, COHEN Evelyne, COQUERY Natacha, PENEZ Jérôme, *Les guides imprimés du xv^e au xx^e siècle...*, « Avant-propos », p. 11.

nombreux ouvrages portatifs alors largement répandus⁴² («*Förster, Du Pays et tous les guides que nous avons à notre disposition*»⁴³), n'échappent pas à cette logique. On distingue aisément dans ses descriptions l'influence de certains canons du romantisme, mais Fritz n'en partage pas la culture des épanchements fusionnels⁴⁴. Son réalisme pétri de culture botanique se déploie dans un récit qui reflète le vécu du voyageur. En observant, il s'observe lui-même, reste sur ses gardes et conscient de ses limites: «*Ici, l'illusion est complète...*»⁴⁵ Il a «*plus joui de la vue que je ne saurais le dire*»⁴⁶.

Il est d'une intériorité trop honnête pour s'abandonner à l'exaltation aristocratique que proposent les guides de voyage⁴⁷. Écoutons-le à Lentini :

«[...] *mais rien n'égale la beauté de la soirée que nous avons passée dans ce lieu, le soleil se couchait et ses derniers rayons d'un rouge vif étaient reflétés dans le lac de Lentini, tandis qu'à côté, la neige de l'Etna se colorait également et que le cône et la base du volcan conservaient une teinte bleuâtre. Les derniers rayons du soleil éteints, le ciel se colora des couleurs les plus riches, la surface sans ride du lac où elles se réfléchissaient et le colosse de l'Etna se confondant de plus en plus sur un fond sombre, formaient un tableau splendide, aussi quand les cloches du soir vinrent ajouter une nouvelle harmonie à ce beau spectacle, il me sembla entendre le concert des hommes se mêlant aux charmes de la nature pour célébrer la grandeur et la splendeur du Créateur.*»⁴⁸

Avec finesse, Fritz décrit une suite de lentes transformations qui se déroule dans une temporalité subtile et complexe. La tension créée est dénouée par une perception auditive à teneur symbolique. Ce tableau illustre un point de rencontre entre la temporalité de la nature et la temporalité du salut, entre une succession observable et un mouvement

⁴² BOYER Marc, «Les séries de guides imprimés portatifs...»

⁴³ *Souvenir...*, p. 3.

⁴⁴ Au cours de l'année 1857, Frédéric s'est procuré le célèbre roman de Lamartine se jouant dans le Golfe de Naples (A. de L., *Graziella*, Bibliothèque des voyageurs, Paris: Michel Lévy, 1855, exemplaire signé et daté, propriété de l'auteur).

⁴⁵ *Souvenir...*, p. 8.

⁴⁶ *Souvenir...*, p. 67.

⁴⁷ Sur la notion d'exaltation aristocratique, voir BOYER Marc, «Les séries de guides imprimés portatifs...»

⁴⁸ *Souvenir...*, p. 44-45.

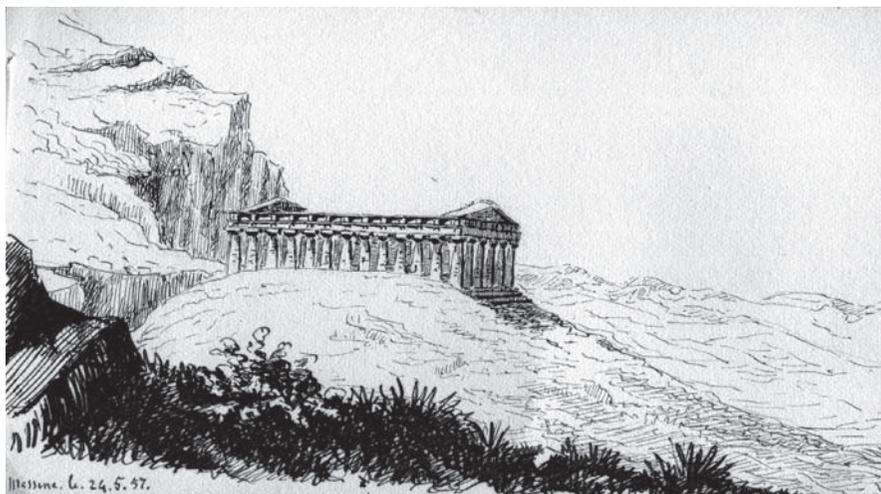


Fig. 3: «Messine, 24.5.57» – ou plutôt Ségeste ?

Carnet de dessins à la plume de la main de Fritz de Perregaux, 8,5 x 14,5 cm. Zurich, coll. N. Liénert.

intérieur que l'on peut dépeindre en termes bergsoniens de durée. Enfin, à travers le prisme de l'intériorité du croyant, il ouvre le monde du créé à la transcendance radicale de l'Éternel.

Les temples, sublime leçon de vanité

Le *Souvenir de Sicile* évoque les églises et les couvents de Sicile que Fritz visite en voyageur soucieux de culture historique. Sans surprise, ce sont les monuments de l'Antiquité grecque qui ont la vedette parmi ces «valeurs permanentes et nobles»⁴⁹. Le récit dépeint la dramaturgie de leur découverte :

«Nous nous attendions à voir à l'horizon les temples de Sélinonte se détacher sur l'azur du ciel, mais c'est en vain que nous cherchions à

⁴⁹ AGULHON Maurice, «Le choix des "choses à voir"», in CHABAUD Gilles, COHEN Evelyne, COQUERY Natacha, PENEZ Jérôme, *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle...*

les apercevoir, des collines de ruines surmontées de quelques colonnes étaient la seule chose qui s'offrait à nos regards, nous étions près de nous plaindre d'une déception; Don Guiseppe souriait et répondait à nos questions multipliées: "Attendez, attendez". En effet, à mesure que nous approchions, l'immensité de ces ruines nous arrachait des exclamations de surprise et, quand nous nous trouvâmes au milieu même des ruines de ces temples dont chacun forme une colline, nous comprîmes leur beauté.»⁵⁰

En traits sobres, mais avec érudition, Fritz dépeint les temples, leur histoire, leurs proportions, l'agencement et le style de leurs colonnes. Ces monuments entourés d'une sorte de halo de narrations séculaires sont pour lui source d'édification, car ils portent la trace des illustres figures historiques qui y ont vécu⁵¹. Les silhouettes de pierre semblent alors se détacher sur l'horizon de l'histoire humaine prise dans son ensemble.

«[...] à Sélinonte, [...] rien qu'une plage déserte au milieu de laquelle s'élèvent des monceaux de ruines si énormes qu'une végétation de 20 siècles n'a pu les recouvrir; on croit voir l'œuvre des géants [...]; j'éprouvais quelque chose de l'impression que doivent faire, ce me semble, les immenses ruines de l'Égypte ou de l'Assyrie lorsque le voyageur les rencontre dans le désert.»⁵²

Cette histoire séculière, prise dans son ensemble, est vanité:

«Pendant ces 20 siècles, le même soleil a continué à les éclairer; le même ciel a étendu sur elles sa voûte d'azur; l'homme seul a passé, et, là où s'élevait une puissante et magnifique cité, il n'y a plus aujourd'hui que de maigres pâturages.»

Ces lignes sont dignes des considérations de l'Ecclésiaste. En pointant l'oubli qui guette ces vestiges de grandeurs déchues, le récit prépare l'ouverture à un autre imaginaire et à une autre temporalité, celle de l'histoire du salut qui se joue dans l'intériorité du croyant.

⁵⁰ *Souvenir...*, p. 29.

⁵¹ Voir BERTHO LAVENIR Catherine (dir.), *La Visite du Monument*, Clermont-Ferrand: Presses universitaires Blaise Pascal, coll. «Histoires croisées», 2004.

⁵² *Souvenir...*, p. 29.



Fig. 4: «Sepolcro di Archimede e Timoleone», 16.2.58.

Carnet de dessins à la plume de la main de Fritz de Perregaux, 8,5 x 14,5 cm. Zurich, coll. N. Liénert.

Le défi crucial : l'ascension de l'Etna

Au milieu du XIX^e siècle, l'ascension de l'Etna est une aventure, mais celle-ci n'est plus tout à fait hasardeuse. Depuis la petite cité de Nicolosi, des visites nocturnes en groupe sont organisées par le directeur d'un Musée du volcan. Le but est d'assister au lever du soleil.

«À 8 heures du soir [...] nous étions prêts à nous mettre en route ; Français, Belges, Suisses, Siciliens, nous formions une caravane de 20 et quelques personnes, une seule dame en faisait partie.»⁵³

Après l'histoire des éruptions nocturnes au cours des siècles, Fritz dépeint les métamorphoses que le paysage subit au cours de l'ascension. Il

⁵³ *Souvenir...*, p. 60.

présente une succession fort bien composée d'impressions visuelles. Mais c'est le sentiment d'exposition au danger qui reçoit l'expression la plus imagée :

«[...] bientôt la pente devint si raide et la nuit si noire que l'on ne peut rien imaginer de plus atroce. Par moments, j'apercevais à quelque cent pieds, perpendiculairement au-dessus de moi, la première lanterne, tandis qu'immédiatement au-dessous et à une profondeur tout aussi grande, j'apercevais la dernière. La vie de chacun ne tenait qu'à un faux pas de son mulet, et ces pauvres animaux étaient condamnés à avancer dans une profonde obscurité, aussi, en plusieurs passages, j'avais fait le sacrifice de revoir la lumière du jour. Grâce à Dieu, tous nos mulets se conduisirent en héros... »⁵⁴

Arrivé au cratère, Fritz éprouve la dimension dantesque du spectacle :

«Tout est en désordre dans l'intérieur de ce gouffre, parfois des explosions éclatent comme le bruit d'une canonnade lointaine ; d'épais tourbillons de fumée et de vapeur méphitiques s'en échappent avec grand bruit ; il y a quelque chose d'inférieur dans cette scène.»⁵⁵

Mais l'épreuve passée, le lever du soleil illumine l'horizon, et, de ce point de vue élevé, c'est l'ensemble du voyage qui retrouve sa cohérence :

«Nous jouissions de pouvoir reconnaître toutes les cités et toutes les montagnes que nous venions de visiter, comme si une vaste carte géographique eut été étalée devant nous.»⁵⁶

La succession des étapes est présentée dans une sorte de simultanéité libératrice. Pour Fritz, cette ascension trempée dans les frayeurs de la mort prend le sens d'une parabole :

«Quel merveilleux tableau ! Comme la petitesse de l'homme apparaît en face d'un pareil spectacle ! Il n'est qu'un vermisseau, qu'un grain de poussière sur la surface de l'univers ; détaché de Celui qui seul est sa force et son espérance, il n'est qu'impuissance et néant.»⁵⁷

⁵⁴ Souvenir..., p. 60-61.

⁵⁵ Souvenir..., p. 63.

⁵⁶ Souvenir..., p. 64.

⁵⁷ Souvenir..., p. 64.

Le thème du néant des efforts humains privés du secours de Dieu est omniprésent dans la pratique de la méditation protestante. Un verset biblique recensé sous le terme de « néant » par la Concordance des Saintes Écritures (dont Frédéric possédait un exemplaire daté de 1848⁵⁸ et gravé à son nom) permet d'illustrer le tour que ses réflexions ont peut-être pris : « *Il étend le septentrion sur le vide, il suspend la terre sur le néant.* », Job 26,7.

Après la traversée des enfers, sur la cime ensoleillée, le temps apparaît comme « *un lieu de simultanéité* ». L'Etna n'est ni le Mont Horeb ni le Mont Sinaï, et cependant il est bien, pour Fritz, le lieu d'une intensification imaginaire, le lieu d'une spatialisation du temps⁵⁹. La scène reçoit une dimension imaginaire au sens qu'a développé Cynthia Fleury :

« *Sans le monde imaginal, la quête ontique s'annule, car l'infinité de l'être reste inaccessible à l'extension sensible. C'est sous le mode de l'intensité que l'infini vient s'unir à l'étendue sensible et se joindre à l'âme humaine.* »⁶⁰

En s'adonnant à la contemplation de cette carte géographique étendue sur le néant, Fritz s'en remet « *comme un petit enfant* »⁶¹ à la toute-puissance divine. Son existence, délivrée de culpabilité, y retrouve une « infinité » de sens, son âme y recouvre force et vitalité.

Distances et lignes de partages

Pour Frédéric l'exilé, l'altérité des Siciliens est un fait qui suscite souvent sa curiosité, parfois son admiration :

« *En général, c'est une belle population; les hommes sont grands et forts et forment une race à part, distincte des Italiens, des Espagnols et*

⁵⁸ Peut-être l'année de sa confirmation. *Concordance des Saintes Écritures*, Paris : Chez L.-D. Delay, 1844 (d'après la version Osterwald).

⁵⁹ Sur cette notion, voir FLEURY Cynthia, *Métaphysique de l'Imagination*, Dol de Bretagne : Édition d'écarts, 2000, p. 225.

⁶⁰ FLEURY Cynthia, *Métaphysique de l'Imagination...*, p. 167.

⁶¹ Sur cette expression fréquente dans les évangiles, voir par exemple l'Évangile de Matthieu, 18,4.

des Arabes, bien qu'ils tiennent, en quelque manière, de chacun de ces peuples. »⁶²

Le terme de «race», pris ici dans son ancienne signification de suites de générations, exprime son respect devant ce peuple qui porte les traces d'une longue histoire. À Agrigente, l'observation de mœurs folkloriques lui inspire un classique tableau d'Arcadie évoquant des scènes de Léopold Robert.

*«Il y avait, dans l'église voisine de S'-Nicolas une grande fête ce jour-là, aussi vers le soir, une foule de paysans endimanchés vinrent se grouper autour des temples, les uns pour prendre leur repas du soir, les autres pour prendre du repos. Quelques-uns écoutaient avec une attention extrême un concert d'amateurs, d'autres exécutaient entre hommes seulement, des danses nationales; presque tous les hommes avaient pour costume un habillement de velours noir ou bleu foncé, un bonnet retombant sur leurs épaules, une veste et des pantalons flottants. Tous ces groupes, si variés d'attitudes et de contenance ajoutaient le plus grand charme à cette belle nature et formaient un contraste bien fort à l'impression de solitude et d'abandon que laissent ordinairement les ruines.»*⁶³

Fritz tient à montrer à ses parents qu'il a su tenir son rang. Sa situation d'expatrié l'a figé dans son rôle, ce dont le *Souvenir de Sicile* rend compte. Parfois, ce sont des gens de condition modeste qui, selon lui, manquent de respect. Mais arrivé après le passage aux enfers sur le cratère en compagnie d'un descendant d'une haute lignée, c'est presque une scène de cour qui s'y joue, actualisant la célèbre image de la «danse sur un volcan» :

*«[...] saisi par un vent violent et froid sur le cratère, j'éprouvai un grand malaise; l'obligeance du jeune comte de Béthune⁶⁴, un des Belges avec qui nous avons fait l'ascension, contribua à me remettre assez pour pouvoir jouir du magnifique spectacle qui ne tarda pas à se déployer devant nous.»*⁶⁵

Le facteur de distanciation majeur qui marque en sourdine le récit du *Souvenir de Sicile* est certainement la condition d'exilé de son auteur.

⁶² *Souvenir...*, p. 22.

⁶³ *Souvenir...*, p. 38.

⁶⁴ Hector, comte de Béthune Hesdigneul (1832-1914).

⁶⁵ *Souvenir...*, p. 63.

Les lettres qu'il expédie à ses parents pendant son voyage traitent toutes d'une possibilité de retour ou de l'organisation d'une rencontre au nord de l'Italie. Un sentiment d'aliénation profonde marque cette situation en suspens. Ainsi que le formule Tocqueville dans son *Voyage en Sicile* : «*Tout a ses froissements dans une terre étrangère, souvent jusqu'au plaisir même.*»⁶⁶

Plusieurs fois, Fritz nous livre un écho contenu de ce douloureux état d'âme, par exemple sur la cime du Monte Pellegrino :

«[...] *c'est un de ces endroits propres à la rêverie ; l'œil se promène, à vol d'oiseau, parmi les habitations des hommes ; et, sur la pleine mer, l'âme plus détachée de la terre aime à se rapprocher du Créateur et à se mettre, par la pensée, en communion avec tous ceux qui lui sont chers.*»⁶⁷

Nous retrouvons ici la disposition personnelle qui permet à Fritz, une fois l'exil terminé, de retrouver sa place à Neuchâtel : sa foi protestante profonde articulée sur le principe du libre examen de conscience. Fritz, qui selon son propre aveu, «*a plus vieilli pendant cette année que pendant nombre d'autres*»⁶⁸, jette un regard lucide sur les entreprises humaines dépotentialisées en face de l'infini divin. Il a départagé la perspective du salut, de la perspective historique vouée à la contingence. Ce recadrement temporel lui donne la possibilité d'actualiser un nouveau principe de réalité qui lui permet de prendre du recul face aux événements récents. Il prend congé d'une certaine conception «patriarcale» de l'action dans l'histoire pour une vision plus «maternelle»⁶⁹. Il se prépare à agir dans le monde séculier en chrétien attentif aux malheurs d'autrui. En se renseignant sur le prix du thon et d'autres produits d'exportation, il mesure les méfaits d'un protectionnisme étroit. En regardant des enfants extraire des morceaux de soufre des mines de Girgenti, il pense à la nécessité de mesures sociales. Dans une époque qui rejette son ancrage dans le passé grandira son besoin de conserver la mémoire de ce qui fut. Dorénavant, dans ses écrits mais aussi dans ceux de sa famille, la notion de «souvenir» prendra de plus en plus d'importance, pour devenir finalement l'horizon de sens par excellence des écrits personnels. Citons pour exemple une copie du *Souvenir de Sicile* que

⁶⁶ TOCQUEVILLE Alexis de, *Œuvres Complètes*, Tome V, *Voyages en Sicile et aux États-Unis*, Paris : Gallimard, 1957, p. 49.

⁶⁷ *Souvenir...*, p. 15.

⁶⁸ Journal de Frédéric de Perregaux, volume III, 4 septembre 1857.

⁶⁹ Le *Souvenir de Sicile* n'est-il pas dédié à sa mère ?

Fritz offrira, cinquante ans plus tard, «*en souvenir*» à sa belle-fille. Cette mise en abyme de la notion du «souvenir» n'est pas anodine. En offrant le *Souvenir de Sicile* à sa belle-fille, il offre en premier lieu un témoignage de son voyage et une sorte de relique. Mais il présente également un modèle de travail mémoriel, un exemple à suivre. En instaurant un nouveau rapport entre le présent et le passé, Fritz a retrouvé une place dans sa ville natale. Passé au crible de l'entreprise sicilienne, il saura s'accommoder des nouvelles réalités sans renier son engagement passé⁷⁰ et s'y intégrer avec succès⁷¹.

Résumé

Fritz de Perregaux, temporairement exilé au cours de l'affaire de Neuchâtel, entreprend en 1857 un voyage en Sicile. Un cahier manuscrit relate ce périple effectué à dos de mulet et en voiture. En visitant les vestiges des civilisations déchues, Fritz médite sur la vanité des entreprises humaines. Aux descriptions des sites naturels empreintes de romantisme s'ajoutent des petits dessins à la plume. Le *Souvenir de Sicile* témoigne d'un tourisme réservé aux classes privilégiées. Fritz interprète les troubles qui menacent le royaume des Deux-Siciles à l'aune de ses mésaventures récentes. Mais ce que le récit prépare en filigrane, c'est le retour de Fritz au pays où il entamera une carrière de bienfaiteur.

Abstract

In 1857, Fritz de Perregaux, who had been banished for his involvement in the Neuchâtel crisis, travelled to Sicily. Details of his expedition, on a mule and by carriage, are recorded in a bound manuscript. He visited the ruins of bygone cultures and pondered over the vanity of human endeavour. His descriptions of natural landscapes, tinged with Romantic feeling, are accompanied by small drawings in pen and ink. The «Souvenir of Sicily» is a testimony to a form of tourism reserved for the well-to-do classes. Perregaux's view of the unrest shaking the Kingdom of the Two Sicilies is informed by his own tribulations in Neuchâtel, and his account is preoccupied with the prospect of returning home.

⁷⁰ Plusieurs anecdotes transmises oralement par ses descendants en témoignent.

⁷¹ Je remercie Madame Vivien Angliker pour la transcription précise du récit de voyage, Monsieur Matthias Tschabold pour ses remarques pénétrantes au sujet de l'article ainsi que Madame Marie Manzoni pour son travail de relecture attentif et rigoureux.

PAR LE TEXTE ET PAR L'IMAGE

Jean-Blaise Junod et Philippe Vuilleumier

Les carnets de voyage retrouvés de Walther Fol (1864-1865)

Parmi les documents figurant dans un fonds d'archives familiales (papiers officiels, actes notariés, souvenirs scolaires et de mariage, carnets de comptes, correspondances, journaux intimes...), on peut trouver certaines pièces d'origine plus ou moins mystérieuse. Ainsi, à la fin de l'année 2016, le comédien Philippe Vuilleumier a remis au cinéaste Jean-Blaise Junod une série de carnets de voyage illustrés, d'un intérêt tout à fait remarquable, qui se trouvaient dans la maison de ses parents. Quatre de ces carnets relatent un voyage en Égypte entrepris depuis Rome en 1864-1865.

La découverte de ces carnets a suscité une série d'investigations, tant dans les archives de la famille Vuilleumier qu'à travers l'analyse des carnets eux-mêmes, des noms et des indications qu'ils contenaient. C'est au vu des résultats de cette enquête minutieuse que l'idée de rassembler les éléments recueillis dans un film est née¹.

Le but de la présente contribution n'est pas d'analyser les carnets de voyage en question. Il est de rendre compte de ce film, en dévoilant les investigations qui ont permis tout à la fois de comprendre comment ces documents ont pu aboutir dans les archives de la famille Vuilleumier et de découvrir qui étaient les auteurs des textes et des dessins.

¹ *Carnets de voyage : les carnets retrouvés*. Film. Durée : 42 minutes. Réalisation, prise de vues et montage : Jean-Blaise Junod. Avec la participation de Philippe Vuilleumier. Production et distribution : JBJ Films, La Chaux-de-Fonds, 2017.



Fig. 1 : Les quatre carnets consacrés au voyage en Égypte de 1864-1865.

Sept carnets de voyage à l'origine mystérieuse

Sept carnets de voyage enrichis de dessins, conservés dans la famille Vuilleumier, intriguaient chacun du vivant des parents de leur actuel détenteur, Philippe Vuilleumier. On les regardait assez souvent, on les admirait, on les montrait à des connaissances. Mais l'intérêt qu'ils suscitaient était indissociable d'un sentiment de frustration. Comment ces carnets datant des années 1864 et 1865 avaient-ils pu aboutir dans la famille ? Qui étaient ces artistes ? On était confronté à deux mystères difficiles à élucider...

Quelques noms apparaissaient pourtant, dans le texte ou en signature d'un dessin : Leroux, Lefebvre, Hamon. Les renseignements très succincts figurant sur ces artistes dans le dictionnaire Bénézit² ne permettaient pas de trancher.

Une chose était sûre : c'était le grand-père maternel de Philippe Vuilleumier, Marc Bessard (1890-1985), qui avait amené ces carnets dans sa famille. « *Ça vient du château* », disait-il de manière

² *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays*, par un groupe d'écrivains spécialisés français et étrangers sous la direction d'[E[manuel] Bénézit, Paris : Ernest Gründ, 3 vol., 1911-1923.

énigmatique. Heureusement, Marc Bessard a rédigé en 1977 ses souvenirs personnels. La lecture de ce cahier manuscrit permet de lever un coin du voile.

Dans ses *Souvenirs*, Marc Bessard dresse un arbre généalogique de sa famille depuis 1801, année où Bernard Frédéric Bessard épouse (en secondes noces) Suzanne Élisabeth Munier née de Lacroix. Il évoque également plusieurs personnalités et événements marquants. Et voici ce qu'on apprend entre autres sur un lieu, le château de Salavaux.

En 1793, Bernard Frédéric Bessard devient propriétaire du «château» de Salavaux (une luxueuse maison campagnarde ornée d'une tour et abritant un rural), dans le canton de Vaud. Le château restera propriété d'une branche de la famille Bessard jusqu'au début du xx^e siècle. Charles Bessard, cousin de Marc Bessard, met alors le château en vente. Marc Bessard envisage un temps de l'acheter, mais finit par renoncer. Il craint la jalousie de deux de ses oncles et sa jeune épouse s'inquiète d'un endettement exagéré. Cependant, Charles Bessard fera un cadeau à son cousin et grand ami Marc : il l'autorise à prendre tous les livres qui l'intéressent dans la bibliothèque du château, ainsi que des meubles et des œuvres d'art. Marc Bessard ne se fait pas prier. Il écrit :

« Charles m'offrit tous les livres qui étaient dans la bibliothèque, mais après en avoir cherché un bon nombre, ma femme trouvant que j'encombrais l'appartement, je les laissais au château, bien malheureusement car il y en avait de fort rares. »

Les carnets ont probablement fait partie du lot de beaux livres récupérés par Marc Bessard.

Qui pourrait être l'ancêtre qui avait déposé les carnets dans la bibliothèque du château de Salavaux ? Les souvenirs écrits par Marc Bessard permettent de désigner trois membres de la famille qui auraient pu avoir du goût pour ces carnets, les acquérir et les conserver dans la bibliothèque du château de Salavaux.

Le premier, Philippe-Auguste Bessard (1812-1895), est un grand-oncle de Marc, que ce dernier n'a connu que lorsqu'il était tout petit. Après ses études, Philippe-Auguste Bessard entre au Greffe du district de Lausanne. Puis il est nommé greffier de paix. En 1844, il se lance dans des voyages lointains pour Ténériffe puis le Guatemala, où il se livre à un commerce fructueux avec des Indiens.

«*Il est tombé malade pendant 8 mois et serait mort sans les soins assidus et désintéressés d'une vieille Indienne.*»

Par la suite, Philippe-Auguste Bessard fait du commerce intensif dans toutes les régions du globe; il séjourne en Algérie, à Genève puis à Salavaux. Marc Bessard se rappelle «*avoir été chez lui à Genève à la rue du Mont-Blanc et [avoir admiré] les cygnes de l'île Rousseau*».

Philippe-Auguste lègue une fortune probablement considérable à ses neveux et nièces. Il crée par ailleurs un fonds particulier pour financer les études des enfants de ceux-ci. Marc Bessard en a bénéficié, avec d'autres.

Adolphe Bessard (1856-?), neveu de Philippe-Auguste et oncle de Marc, est un autre membre de la famille qui a peut-être acquis les carnets de voyage. Après des études à Lausanne, il reprend avec l'un de ses frères (qui s'appelle aussi Marc) «*un commerce important de grains et farines à la rue Jean-Jacques Rousseau à Paris*». Puis les deux frères partent pour l'Amérique et s'adonnent à l'élevage de bovins. Ils achètent au Texas un terrain «*aussi grand que le district d'Avenches*». Les aventures de ces «*oncles d'Amérique*» tiennent Marc Bessard en haleine. Il les relate dans ses *Souvenirs*. Ainsi, prisonniers d'une île au milieu d'un fleuve en crue, les oncles construisent un radeau et y embarquent les veaux.

«*Entendant le meuglement des veaux tout le bétail suivit à la nage le radeau excepté un gros taureau rouge qu'ils laissèrent sur place.*»

Marc Bessard ajoute que «*le terrain de leur propriété présentait des éléments huileux, [ses] oncles ne supposaient pas que par la suite ce serait le centre des exploitations pétrolières du Texas*».

Les deux oncles reprennent par la suite à Dallas un commerce de blé et un moulin. À la mort de son frère Marc en 1886, Adolphe Bessard rentre à Salavaux et habite le château. Marc Bessard, qui considérait son oncle avec respect («*C'était un gentleman*», écrit-il), s'en souvient :

«*Enfants nous y allions très souvent, admirant les tableaux, les nombreuses assiettes, les meubles et courant dans les vastes galetas. L'un d'eux s'appelait la Californie [...].*»

Alfred Bessard (1858-?) est la dernière personne susceptible de s'être procuré les carnets de voyage. Il est le neveu de Philippe-Auguste et le

frère d'Adolphe Bessard. Il étudie à Heidelberg puis pratique la médecine à Londres, à Paris et à Dallas où il rejoint pour un temps ses deux frères. Il s'établit ensuite à Salavaux. Marc Bessard écrit à son propos :

«Il avait 2 chevaux à disposition chez oncle Henry [Bessard], son fermier, car il devait faire de grandes randonnées en voiture pour visiter sa clientèle du Vully et jusqu'à Courtion-Misery. En 1896 il s'établit à Genève, ayant acheté une maison avec un grand terrain à la Servette, j'y étais souvent invité et c'est là que je pris mon premier bain dans une baignoire! »

En 1893, Alfred Bessard épouse une Genevoise, Amélie Jaquemin. Ils auront un fils, Charles, cousin et grand ami de Marc Bessard. Alfred s'intéresse à l'art. En 1910, il fait depuis Genève le voyage de Salavaux, en voiture. De là il emmène Marc Bessard, dont c'est le premier voyage en automobile (il a alors vingt ans), à Anet, dans le canton de Berne *«où le peintre Albert Anker, parent de tante Amélie, venait de mourir, oncle Alfred désirant acheter des tableaux»*.

Alfred Bessard, amateur d'art, époux d'une parente d'Albert Anker, pourrait bien être celui qui a recueilli les carnets et les a déposés au château de Salavaux. Le fait qu'Alfred ait habité Genève est un autre indice intéressant, comme le montrera la suite des recherches.



Fig. 2: Relevés de hiéroglyphes sur le site de Louxor, carnet n° 3.

L'enquête

La recherche sur les carnets de voyage conservés par la famille Vuilleumier a montré tout d'abord que quatre d'entre eux se rapportent à une même époque – comprise entre 1864 et 1865 – et présentent une sorte de continuité. Le premier comporte des dessins de Rome et de la campagne environnante, datés de février à mars 1864. Le deuxième, de plus grande dimension, comprend un récit de voyage en Égypte, illustré de très nombreux dessins (Fig. 3). Ce voyage débute le 18 décembre 1864 à Civitavecchia, avec l'embarquement à bord du *Mièris* – un bateau à hélice. Le bateau vogue en direction de Messine – première étape avant la traversée de la Méditerranée – et jusqu'au port d'Alexandrie. Le périple se poursuit en train jusqu'au Caire. Après un séjour dans cette ville et de nombreux relevés, la remontée du Nil sur une barque à voile traditionnelle commence le 7 janvier 1865. Le site de Louxor est le but principal du voyage. Le troisième carnet comporte des relevés de hiéroglyphes observés sur le site (Fig. 2). Le quatrième est composé de dessins représentant des motifs de peintures rupestres, coloriés, puis illustrant le voyage de retour, via Le Caire, Alexandrie, Malte, Stromboli, Naples et Rome.

Dans le premier carnet, celui de Rome, différents noms sont mentionnés. En date du 15 mars 1864, notamment, on peut lire : «*Déjeuner chez Tofanelli au ponte molle*» suivi des noms «*Hamon, Lefebvre, Leroux, Pourtalès, Fol, promenade à prima porta*». Trois de ces noms sont connus et ont déjà été répertoriés. Jean-Louis Hamon (1821-1874), Jules Lefebvre (1834-1912) et Louis Hector Leroux (1829-1900) sont des peintres français. Deux d'entre eux ont été pensionnaires de la Villa Médicis à Rome. Tous les trois ont séjourné régulièrement en Italie pour y effectuer leurs travaux de peintres. Quant à Pourtalès, il s'agit peut-être d'Alexandre Joseph de Pourtalès (le grand-père de Guy de Pourtalès), qui vit à Mies, près de Genève, dans le château de Crénées qu'il a fait construire. Reste un certain Fol ! Qui était-il ?

Les recherches allaient se concentrer sur ce mystérieux personnage. Un indice : au début du premier carnet, un message en italien, adressé au «*signor Diego Bronchi, agente in Borsa*», recommande «*il signor Fol che ho il bene di presentarvi è molto amante di oggetti di belle arti e desiderebbe curiosare la vostra superba raccolta. [...]*».

Walther Fol (1832-1890) est un important collectionneur genevois, qui a vécu longtemps à Rome, où il a notamment réuni de très nombreuses

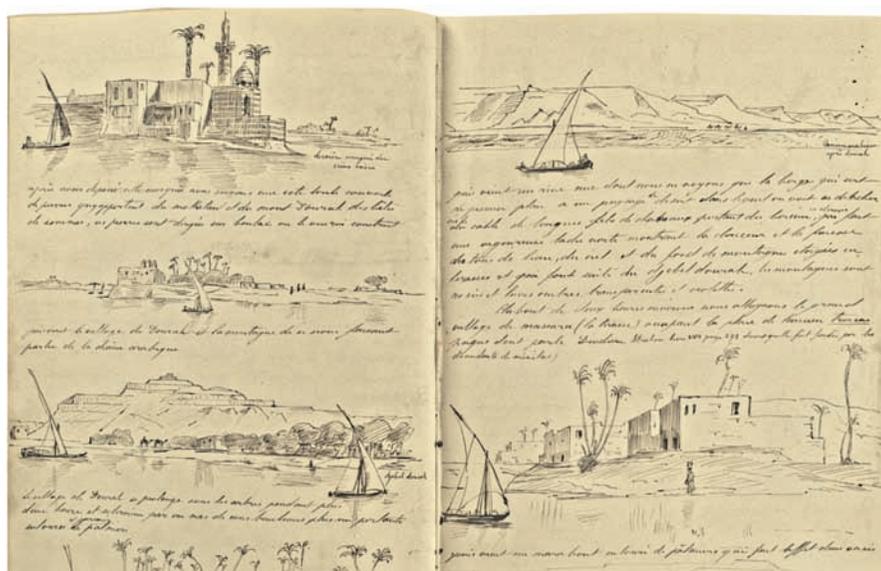


Fig. 3: Récit de voyage de W. Fol accompagné de nombreuses illustrations, carnet n° 2.

antiquités égyptiennes et étrusques, mais également des œuvres d’art de la Renaissance jusqu’au XVIII^e siècle³.

En 1871, Walther Fol a fait don à la ville de Genève d’une grande partie de ses collections. Un musée, le Musée Fol, a été ouvert un peu plus tard et Walther Fol a passé quelques années à établir un catalogue en quatre volumes pour répertorier l’ensemble des œuvres qu’il a réunies⁴.

Un autre indice important vient apporter un certain crédit à cette hypothèse: la présence, dans le carnet principal relatant le voyage en Égypte, d’une feuille volante, écrite de la même main que le récit du voyage, et comportant des numéros de pièces avec leur description. Dans le volume 1 du catalogue établi par Walther Fol, sous la rubrique *Sujets de fables*, on retrouve sous les mêmes numéros les mêmes descriptions.

³ Voir MAGNIN Charlotte, *Walther Fol, les années italiennes (1860-1890), Entre Rome et Spolète, réseaux et collections*, Mémoire de master en histoire de l’art, Genève : Université de Genève, 2018.

⁴ FOL Walther, *Catalogue du Musée Fol*, Genève & Paris : H. Georg et Cherbuliez & Sandoz et Fischbacher, 1874-1879, 4 vol.

En 2003, le Musée d'art et d'histoire de Genève, où ont été déposées les collections de Walther Fol après la fermeture du Musée Fol en 1910, a présenté une exposition intitulée *Voyages en Égypte, de l'Antiquité au début du xx^e siècle*. Une section était consacrée aux deux voyages de Walther Fol, l'un en 1862 et le second en 1864-1865. Dans le catalogue de l'exposition⁵, on trouve sous la plume de l'égyptologue Michel Dewachter la présentation de cette section. Commentant ces deux voyages de Fol, il relève le peu d'informations existantes concernant en particulier le deuxième voyage.

Or, dans le carnet de voyage en Égypte retrouvé, il est effectivement question d'un premier voyage, effectué trois années plus tôt. Dans le récit de ce deuxième périple, les noms de deux accompagnants sont fréquemment cités, soit ceux d'Hector Leroux et d'un certain «*Mr. Steiner*». Or, dans son étude, Michel Dewachter signale qu'il a retrouvé les carnets et le récit de voyage d'Hector Leroux, déposés à l'Institut d'égyptologie du Collège de France, à Paris. Et dans ces carnets apparaissent régulièrement les noms de Walther Fol et de Monsieur Steiner. On voit donc bien qu'ils ont effectué tous les trois, aux mêmes dates, le même voyage.

Nous avons donc certainement entre les mains le carnet et récit du deuxième voyage de Walther Fol. Dans la chronologie établie, il s'agit du numéro 2 des quatre carnets retrouvés et répertoriés.

Il est fort probable que le carnet numéro 1, couvrant la période de Rome de 1864, appartenait également à Walther Fol. Le message de recommandation mentionné plus haut semble le confirmer, bien qu'il contienne des dessins de différents auteurs, signés Hector Leroux, Jules Lefebvre, Hamon et même A. Pourtalès.

Le troisième carnet pourrait être de la main de Monsieur Steiner: son rôle au cours de ce voyage était de relever des hiéroglyphes, et ce carnet en présente un nombre important.

Quant au quatrième carnet, les qualités artistiques des impressions recueillies amènent plutôt à l'attribuer à Hector Leroux. Par ailleurs, de nombreux dessins contenus dans le récit de voyage, présentant les mêmes qualités, sont sans doute de Leroux; Walther Fol l'indique à diverses reprises dans son texte.

⁵ RITSCHARD Claude (éd.), *Voyages en Égypte, de l'Antiquité au début du xx^e siècle*, Genève: Musée d'art et d'histoire & La Baconnière / Arts, 2003, 346 p.

L'ensemble de cette démarche, sous forme d'enquête, a donc abouti à la réalisation d'un film qui, s'il n'a pas de prétention scientifique, se présente plutôt sous une forme ludique. En effet, autant les recherches effectuées par Philippe Vuilleumier dans les souvenirs de sa famille que les conclusions auxquelles Jean-Blaise Junod est parvenu ont un caractère rocambolesque et se rapprochent de la fiction, même si elles ont d'abord un aspect documentaire. Et c'est bien cette frontière entre les deux genres qui anime sans cesse le travail de cinéaste de Jean-Blaise Junod.

Résumé

Le comédien Philippe Vuilleumier a retrouvé dans la maison de ses parents des carnets manuscrits évoquant notamment un voyage en Égypte, qui aurait eu lieu entre la fin de l'année 1864 et le début de 1865. Ces carnets, dont les auteurs lui sont inconnus, comportent de nombreux dessins de grande qualité, ainsi qu'un récit de voyage. D'où viennent-ils, ces carnets? Qui en sont les auteurs? Commence alors un travail d'enquête. Le cinéaste Jean-Blaise Junod, à qui il a confié les carnets, va faire une découverte décisive et le mystère va s'éclaircir...

Abstract

The actor Philippe Vuilleumier discovered manuscript notebooks in his parents' house relating, among other things, a journey to Egypt at the end of 1864 and the beginning of 1865. These notebooks, whose authors are unknown, include many quality drawings as well as a travel journal. This investigative essay, organized as an interview, questions these notebooks' origins, and looks at how film director Jean-Blaise Junod made a key discovery that helped solve their mystery.

Joël Jornod

**Revivre et faire vivre l'Himalaya
L'expédition de Jules Jacot-Guillarmod au K2
en textes et en images (1902)**

Introduction

Le 4 mars 1902, le Neuchâtelois Jules Jacot-Guillarmod monte à bord de l'*Imperator*, à Trieste, pour les Indes. Son objectif est audacieux et inédit : avec cinq autres alpinistes, dont le sulfureux occultiste anglais Aleister Crowley, il veut gravir les 8 611 mètres du K2, le deuxième plus haut sommet du monde.

Tout au long de l'expédition, comme à son habitude, il tient scrupuleusement son journal et prend d'innombrables photographies, pratiques abordées dans la première partie de la présente contribution. Ce faisant, il espère garder la trace des moments vécus, pour les revivre plus tard en pensée. Ces documents, parvenus jusqu'à nous, permettent de le suivre dans la préparation et l'expérience du voyage, objet de la deuxième partie de l'article.

Ces archives personnelles ont une autre fonction pour leur auteur, analysée dans la troisième et dernière partie. Elles constituent un vaste fonds documentaire, dans lequel Jules Jacot-Guillarmod puise pour faire vivre ses pérégrinations à ses contemporains : il tient une chronique dans un quotidien neuchâtelois, puis, de retour en Suisse, donne des conférences agrémentées de projections photographiques et rédige un ouvrage richement illustré, intitulé *Six mois dans l'Himalaya*.

Ce journal et ces photographies sont des sources exceptionnelles. En faisant dialoguer le texte et l'image, l'historien peut suivre la construction du discours d'un Neuchâtelois sur le monde, depuis les premières impressions prises sur le vif, jusqu'à la publication d'un livre, deux ans après les faits.

Le diariste et le photographe

Jules Jacot-Guillarmod, né le 24 décembre 1868 à La Chaux-de-Fonds, est un diariste prolifique. Depuis l'âge de dix-huit ans, il écrit presque quotidiennement. Il évoque le temps qu'il fait, ses achats, ses rencontres, les principales activités du jour, entre autres thématiques classiques des journaux personnels¹. En revanche, il laisse très peu de place aux sentiments, fidèle à la longue tradition neuchâteloise en la matière². Il évoque, sans emphase, les grandes étapes de sa vie personnelle et professionnelle: la mort de son père en 1889, ses études de médecine à Lausanne, ses cabinets de généraliste à Corsier (Genève) dès 1898, à Lignières puis à Saint-Blaise, son mariage en 1908 avec Madeleine Bovet, sa nomination à la tête d'une clinique psychiatrique au château de Prilly quatre ans plus tard, pour n'en citer que quelques-unes.

Par petites touches, Jules remplit des carnets. Il en laisse 74 à sa mort en 1925. Ce corpus représente, selon l'estimation de Charlie Buffet, près de 6 000 pages et plus d'un million de mots. Les documents ont été numérisés par la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, où ils sont conservés. Ils ont été intégralement retranscrits, avec le soutien de l'association Famille Jacot-Guillarmod³.

Le fonds iconographique, également considérable, comprend plus de 12 000 photographies. 4 500 ont été numérisées à l'initiative de la Bibliothèque: ce sont pour la plupart des plaques de verre stéréoscopiques.

¹ BOGAERT Catherine, LEJEUNE Philippe, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris: Textuel, 2005.

² JELMINI Jean-Pierre, *Pour une histoire de la vie ordinaire dans le Pays de Neuchâtel sous l'Ancien Régime. Plaidoyer pour une étude des mentalités à partir des écrits personnels*, Hauterive: Éditions Gilles Attinger, 1994, p. 54. Pour un exemple plus contemporain de Jules Jacot-Guillarmod, cf. JORNOD Joël, *Louis Turban (1874-1951), horloger de La Chaux-de-Fonds, et son monde. Fragments de vies minuscules*, Neuchâtel: Alphil-Presses universitaires suisses, 2011.

³ BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2. Un explorateur photographe à la découverte de l'Himalaya, 1902-1905*, Genève: Slatkine, 2012, p. 10.

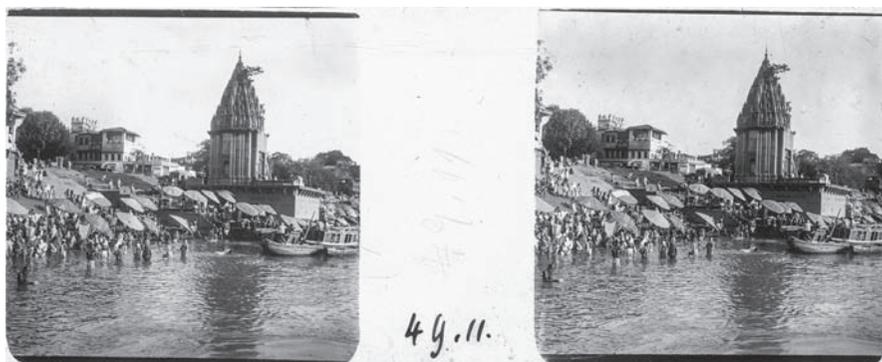


Fig. 1 : Plaque de verre stéréoscopique : le Gange à Bénarès.

Le 1^{er} octobre 1902, Jules Jacot-Guillarmod note dans son carnet : « [...] balade classique le long des quais en escaliers encombrés de baigneurs dont une partie sont dans l'eau. »

Source : BVCF, Fonds JJG, 108 1353, 1^{er} octobre 1902 / Musée de l'Élysée, Lausanne⁴.

Insérées dans un appareil à double objectif, elles ont chacune recueilli deux clichés légèrement décalés, selon un procédé mis au point durant les années 1840. Visionnées à l'aide d'un dispositif binoculaire, elles donnent au spectateur l'illusion du relief, de la profondeur – de la 3D, dirait-on aujourd'hui (Fig. 1)⁵.

Après quelques essais dès 1886, Jules se met sérieusement à la photographie en janvier 1893, à une époque où la pratique commence à se démocratiser⁶. Il a vingt-quatre ans. Il y prend goût, ne s'arrêtera pas. Il immortalise des moments passés en famille et entre amis, des scènes de la vie de tous les jours, des paysages, des sorties en montagne en Suisse et en France et, plus tard, ses voyages au long cours.

Il y en aura quatre. Les deux premiers se déroulent dans les plus hautes montagnes du monde : après l'ascension du K2, Jules Jacot-Guillarmod s'essaie en 1905 au Kangchenjunga, un sommet perché à plus de

⁴ Le fonds photographique, propriété du Musée de l'Élysée à Lausanne, est déposé à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

⁵ RICHARD Pierre-Marc, « La vie en relief. Les séductions de la stéréoscopie », in FRIZOT Michel (éd.), *Nouvelle histoire de la photographie*, Paris : A. Biro & Bordas, 1994, p. 175.

⁶ DELLA CORTE Mattia, *Traverser les États-Unis d'Amérique en 1919 : regard d'un touriste suisse, le docteur Jules Jacot-Guillarmod (1868-1925)*, Mémoire de master en histoire, Neuchâtel : Université de Neuchâtel, 2014, p. 44, 53.

8 500 mètres dans l'Himalaya, sans succès. Ces expéditions sont évoquées par le journaliste Charlie Buffet, dans un ouvrage grand public et richement illustré paru en 2012⁷. Le troisième voyage, en 1919, a lieu sous l'égide du CICR: Jules est engagé comme médecin, dans le cadre d'une mission en Sibérie visant à préparer le rapatriement de prisonniers de la Première Guerre mondiale. Il en profite pour visiter les États-Unis, épisode touristique étudié par Mattia Della Corte⁸. Le quatrième est un projet de traversée de l'Afrique. En 1925, délégué suisse au congrès international de la Société de géographie au Caire, il entreprend de rejoindre Le Cap. Il s'arrête au lac Victoria, gravement malade. Il meurt durant le voyage du retour, le 5 juin.

Durant la majeure partie de sa vie, la photographie et l'écriture sont pour Jules Jacot-Guillarmod deux manières, complémentaires, de garder la trace de ce qu'il vit. Les images, répertoriées dans le journal, éclairent le texte, et inversement. En développant et en regardant ses clichés, en se relisant, Jules se souvient. Il laisse aussi à l'historien de formidables archives sur son quotidien. Suivons-le, durant sa première expédition, à la recherche du K2.

Préparer, vivre et revivre l'expédition

Jules aime la montagne. Son père, peintre animalier et paysagiste, lui a donné le goût des balades dans la nature⁹. Étudiant, il fait de longues marches, seul ou avec des amis, et rejoint le Club alpin suisse en 1891. Deux ans plus tard, il réussit l'ascension de la Jungfrau avec un groupe de jeunes gens. En juin 1897 c'est le Mont-Blanc, avec des confrères mais sans guide¹⁰, ce qui leur vaut, à leur retour à Chamonix, d'être regardés «*comme des bêtes curieuses*» et d'être reçus «*par les journalistes qui [les] interviewent de la belle façon*»¹¹.

Le jeune alpiniste a désormais à son actif sept «*courses [...] au-dessus de 4 000*» mètres¹². Cela ne lui suffit pas. Il aimerait aller plus haut, mais doit d'abord redescendre: il termine sa thèse, la dépose le 1^{er} juillet,

⁷ BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2...*

⁸ DELLA CORTE Mattia, *Traverser les États-Unis d'Amérique en 1919...*, p. 103.

⁹ TERRIER Georges, «Jules Jacot-Guillarmod. Médecin, alpiniste, grand voyageur (1868-1925)», in SCHLUP Michel (éd.), *Biographies neuchâteloises. 1900-1950*, Hauterive: Éditions Gilles Attinger, 2005, p. 149.

¹⁰ BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2...*, p. 14-18.

¹¹ Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds (BVCF), Fonds Jules Jacot-Guillarmod (JJG), Journal, 14 juin 1897.

¹² BVCF, Fonds JJG, Journal, 18 novembre 1897.

apprend qu'elle est acceptée le 1^{er} novembre. À la fin du mois, il s'installe à Paris pour poursuivre sa formation.

Le jeune docteur va «à l'École de médecine entendre Farab[e]uf», «à l'Hôpital Necker entendre Guyon qui [les] endort»¹³, lui et le reste de l'auditoire, assiste à des cours d'autres professeurs réputés. On n'en sait pas beaucoup plus sur son expérience académique. Car à la compagnie des médecins, il préfère celle des passionnés de montagne et de voyages: ses carnets racontent plus longuement les rencontres avec les spécialistes du Mont-Blanc Charles Durier et Joseph Vallot¹⁴, les soirées au Club alpin français et à la Société de géographie.

Jules Jacot-Guillarmod s'intègre progressivement dans les réseaux d'alpinistes et d'explorateurs. Il en a besoin, pour réaliser un projet qui prend forme depuis quelque temps: au mois de juillet, son journal évoque pour la première fois l'Himalaya¹⁵. Charles Durier lui conseille d'apprendre l'anglais. «On s'y mettra», lit-on en date du 30 novembre. Le 7 décembre, il prend sa première leçon «au No 47 Rue Gay-Lussac». Il se renseigne, lit beaucoup à la Bibliothèque nationale, consulte «des cartes de l'Inde»¹⁶, assiste à des conférences. Celle du Suédois Sven Hedin, le 31 janvier 1898 à la Société de géographie, le captive. Cet «explorateur de retour de l'Asie centrale», topographe et géographe, est un grand spécialiste de la région¹⁷.

Jules Jacot-Guillarmod tente de rejoindre une expédition en préparation, sans succès. Il organise la sienne, trouve des volontaires, mais ne parvient pas à réunir le financement nécessaire¹⁸. Il rentre à Saint-Blaise au début du mois d'avril 1898. Le 31 octobre, il emménage à Corsier, près de Genève, où il reprend la clientèle du Dr Gschwend. Les plus hauts sommets de la planète semblent plus inaccessibles que jamais.

Mais le médecin neuchâtelois n'a probablement jamais cessé d'y penser. Il continue de se documenter¹⁹, «raconte [s]es projets d'Himalaya»²⁰ lors d'une séance du Club alpin suisse à Môtiers, entretient son réseau international²¹.

¹³ BVCF, Fonds JJG, Journal, 17 décembre 1897, 22 décembre 1897.

¹⁴ BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2...*, p. 18.

¹⁵ BVCF, Fonds JJG, Journal, 12 juillet 1897, 18 juillet 1897.

¹⁶ BVCF, Fonds JJG, Journal, 13 janvier 1898.

¹⁷ KISH George, *Tibet au cœur. La vie de Sven Hedin*, s.l.: R. Chabaud, 1988, p. 68-69.

¹⁸ BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2...*, p. 19-20.

¹⁹ BVCF, Fonds JJG, Journal, 9 octobre 1899, 28 avril 1901.

²⁰ BVCF, Fonds JJG, Journal, 11 juin 1900.

²¹ BVCF, Fonds JJG, Journal, 5 juin 1901, 4 octobre 1901.

Le 16 décembre 1901, ses efforts finissent par payer: «*Reçu une lettre d'un M. O. Eckenstein qui m'offre de l'accompagner dans l'Himalaya.*»

Oscar Eckenstein, citoyen anglais d'origine allemande, n'est pas un inconnu dans le milieu. Il a fait partie de l'équipe de Martin Conway, premier explorateur occidental du massif du Karakorum en 1892²². Il veut y retourner pour gravir le K2. Il cherche à recruter un médecin²³. Jules Jacot-Guillarmod l'accueille à Genève le 6 janvier 1902: «*[...] été à l'Hôtel Victoria passer toute l'après-midi et la soirée à causer de notre expédition. La chose a l'air de bien s'emmancher.*» Tellement bien que, moins d'une semaine plus tard, il remet son cabinet²⁴.

Le 4 mars, à Trieste, les deux hommes embarquent pour les Indes avec Guy Knowles, un riche héritier anglais²⁵. Deux Autrichiens les rejoignent à Suez (Fig. 2):

*«En montant sur le pont vu arriver MM. [Heinrich] Pfannl et [Viktor] Wessely qui me font tout à fait bonne impression. Pfannl est grand et très bien découpé; une belle prestance de gymnaste. Wessely plus court est peut-être plus large.»*²⁶

Les alpinistes accostent le 20 mars à Bombay :

«[...] à 9 h nous descendons à terre. En nous rendant au buffet de la gare de Victoria, fait quelque connaissance avec le peuple indien. Comme il fait nuit mais clair de lune, le gaz n'est pas allumé. La première chose qui frappe, c'est que tout le monde vit en plein air; beaucoup de marchands ambulants, de comestibles indigènes et de fruits de toute sorte. Les trottoirs et les plans sont encombrés de dormeurs qui ont étendu leur natte ou leur turban, ou une couverture et se couchent n'importe où. Toutes espèces d'odeurs, bonnes comme parfums, et mauvaises. [...] On arrive à la gare. On y dîne d'excellent appétit [...]. C'est assez convenable. Les punkas sont mus par des indigènes et sont parfumés [...]. Les mets sont très peu salés.»

²² Le Karakorum, ou Karakoram, est considéré par les géologues comme un massif différent de l'Himalaya. Comme Jules Jacot-Guillarmod n'opère le plus souvent pas cette distinction, le présent article ne le fait pas non plus.

²³ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindu-Kush. Voyages et explorations aux plus hautes montagnes du monde*, Neuchâtel: W. Sandoz, 1904, p. 9, 226. Une nouvelle édition de l'ouvrage est parue en septembre 2019 aux Éditions Chaman à Neuchâtel, avec 160 photographies issues des plaques originales.

²⁴ BVCF, Fonds JJG, Journal, 12 janvier 1902.

²⁵ BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2...*, p. 22.

²⁶ BVCF, Fonds JJG, Journal, 10 mars 1902.



Fig. 2: Les membres de l'expédition.

De gauche à droite et du haut en bas: Viktor Wessely, Heinrich Pfannl, Oscar Eckenstein, Aleister Crowley, Jules Jacot-Guillarmod et Guy Knowles.

Source: BVCF, Fonds JJG, 108 986, fin mai 1902.

Le goût du premier repas à terre, l'air frais des punkas, sorte de grands éventails en toile²⁷, l'odeur des épices et la puanteur des rues, le spectacle

²⁷ GOBLET D'ALVIELLA Eugène F. A., *Inde et Himalaya. Souvenirs de voyage*, Paris: E. Plon, 1877, p. 16.

de « *cette vie orientale si différente* »²⁸ de la sienne... Les sens du diariste sont en éveil à son arrivée dans le pays ; il oublie seulement d'évoquer le vacarme du soir.

Mais il n'a pas le temps de flâner. Le train part le lendemain pour le Pendjab. Aleister Crowley, l'excentrique poète anglais, monte à Delhi : « *maintenant l'expédition est au complet* »²⁹. Le chemin de fer s'arrête à Rawalpindi. Pour continuer vers le nord, il faut prendre la route en ekkas, sorte « *de cabriolets dont le modèle date sûrement d'avant l'ère chrétienne* »³⁰, jusqu'à Srinagar (Fig. 3). L'équipe y reste pendant trois semaines, occupée aux préparatifs pour la suite. Pour continuer, elle devra se passer de véhicules. Les 3 500 kg de bagages et de nourriture seront portés par des poneys les premiers jours, à dos d'homme plus tard : 150 coolies ont été engagés, à qui s'ajoutent deux chasseurs, des cuisiniers et des domestiques. Au départ le 28 avril, la caravane compte 170 personnes³¹.

En attendant le grand jour, Jules profite des temps morts pour visiter les alentours :

« *Levé à 7 h. Été faire une ballade [sic] avec Pfannl sur la colline Takhti-Sulaiman (Trône de Salomon) jusqu'à la mosquée Sankar-Acharya [...]. Vue magnifique sur la vallée de Cachemire et les montagnes. On voit de la neige tout autour de nous et des montagnes qui ont de 5 à 7 000 m, le Nanga Parbat (26 620'), Haramukh (16 900'), Amarnath (17 320'), au sud la chaîne du Panjal avec des montagnes de 15 000' (5 000 m), à l'ouest le Kazi-Nag 12 125'. On reste ½ heure au sommet et on redescend à 10 h ¼.* »³²

Grâce à ce compte rendu, il est possible de dater à l'heure près les clichés pris du haut de la colline (Fig. 4). Ces notes très précises et les images correspondantes permettent à Jules Jacot-Guillarmod de disposer d'une base solide pour construire un récit minutieux de l'expédition à destination du public, d'abord sous forme de textes, plus tard sous forme de conférences agrémentées de projections stéréoscopiques.

²⁸ BVCF, Fonds JJG, Journal, 21 mars 1902.

²⁹ BVCF, Fonds JJG, Journal, 23 mars 1902.

³⁰ JACOT-GUILLARMOD Jules, « Dans l'Himalaya », *La Suisse libérale*, 9 mai 1902, p. 1.

³¹ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya...*, p. 58, 63.

³² BVCF, Fonds JJG, Journal, 5 avril 1902.



Fig. 3 : «Fait une photo d'un coup de collier d'ekka».

Sources : BVCF, Fonds JJG, 108 830, 30 mars 1902; légende tirée du journal, même date.

Faire vivre l'Himalaya

De Srinagar, Jules Jacot-Guillarmod envoie une longue lettre au quotidien neuchâtelois *La Suisse libérale*. Les premières pages, qui évoquent le début du voyage, sont publiées dans le numéro du vendredi 9 mai 1902, à la une. Elles lancent un feuilleton qui comptera quatorze épisodes³³. Le sixième, paru le 9 juillet, commence ainsi :

«Voici l'impression que m'ont laissée les différentes vallées parcourues depuis Srinagar. La vallée du Sind-River est la plus riante, la plus verte,

³³ JACOT-GUILLARMOD Jules, «Dans l'Himalaya», *La Suisse libérale*, 9-10 mai 1902, 26-27 mai 1902, 8-9 juillet 1902, 17-18 juillet 1902, 7-8 août 1902, 5-6 septembre 1902, 17-18 septembre 1902.



Fig. 4: «Vue magnifique sur la vallée de Cachemire et les montagnes».

Sources : BVCF, Fonds JJG, 108 840, 5 avril 1902; légende tirée du journal, même date.

la mieux cultivée du Cachemire après celle du J[he]lum. Partout où un torrent amène un peu d'eau dans la vallée elle est captée et conduite au moyen de "bisses" absolument identiques à ceux du Valais et dont le trajet est peut-être encore mieux visible, car au-dessus ce ne sont que rochers de terre brûlée, tandis qu'au-dessous, les champs en terrasses, les prairies et les arbres fruitiers donnent au paysage une teinte riante et reposante. Les hautes montagnes aux sommets encore couverts de neige s'élancent

dans le ciel à des hauteurs inconnues en Suisse, mais c'est de l'autre côté du Zojila que ces proportions grandioses atteignent leur plus grand développement, sans toutefois pouvoir lutter avec la région dans laquelle nous allons entrer.»

Cette description, limpide, fait référence à deux reprises à la Suisse. Le procédé est classique dans la littérature de voyage : pour restituer l'ailleurs, l'auteur fait référence à des éléments familiers du lecteur, en l'occurrence les Alpes et les bisces. Comparer la région visitée avec les montagnes suisses, qu'il connaît si bien, est aussi sa manière de l'appréhender. De fait, il convoque les mêmes motifs dans son journal :

«Suivi un joli bisse comme en Valais qui coupe une grosse montée et une grosse descente. [...] Beaucoup d'arbres fruitiers en fleurs; pommiers, pruniers, poiriers; toujours les champs en terrasse.»

Ces lignes, datées du 30 avril, évoquent non seulement le Valais, mais aussi les arbres fruitiers et les champs en terrasses de l'article : Jules Jacot-Guillarmod a relu son journal avant d'envoyer son texte à *La Suisse libérale*. À son retour chez lui, il pourra aussi s'inspirer de ses photographies.

Car ce travail d'écriture et de réécriture se poursuit après l'expédition. Le 19 novembre 1902 à Neuchâtel, il reçoit une commande : «[...] *passé chez Delachaux, qui m'entreprend pour publier un bouquin.*» Jules profite de cette visite pour se rendre «à la Suisse libérale pour demander des numéros de [s]es articles». Le livre, qui reprend des passages entiers desdits articles³⁴, paraît en 1904 non pas chez Delachaux & Niestlé³⁵, mais chez un autre éditeur neuchâtelois, W. Sandoz. Il s'intitule *Six mois dans l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindu-Kush. Voyages et explorations aux plus hautes montagnes du monde*.

Grâce à ce format, l'auteur exploite davantage ses archives personnelles : il illustre son livre de nombreuses photographies, légendées grâce aux notes minutieuses du journal. Les paysages – sommets, glaciers, moraines, cirques – sont mis à l'honneur, de même que les scènes de la vie quotidienne, comme celle des «*coolies faisant leurs pains*»³⁶ (Fig. 5).

³⁴ Cf. par exemple les similitudes entre JACOT-GUILLARMOD Jules, «Dans l'Himalaya», *La Suisse libérale*, 27 mai 1902, p. 1 et *Six mois dans l'Himalaya...*, p. 52-57.

³⁵ VOLORIO PERRIARD Myriam, «Delachaux & Niestlé», in *DHS*, 29 mars 2004, www.dhs.ch.

³⁶ BVCF, Fonds JJG, Journal, 13 juin 1902.



Fig. 5: « Camp III. Rdokass. Les Baltis préparant leur pain ».

Sources : BVCF, Fonds JIG, 108 1034, 13 juin 1902 ; légende tirée de *Six mois dans l'Himalaya*, 1904, p. 179.

Ce cliché a été pris le 13 juin à Rdokass, à 4 200 mètres d'altitude. C'est le troisième camp « *supérieur* », sur le glacier du Baltoro, après ceux de Liligo et de Rhobutse³⁷.

Le 18 juin, Jules note dans son carnet : « À 10 h, vu le K2 pour la première fois, énorme, imposant, faisant peur et pourtant plaisir à voir. » Mais le

³⁷ JACOT-GUILLARMOUD Jules, *Six mois dans l'Himalaya...*, p. 167-180.

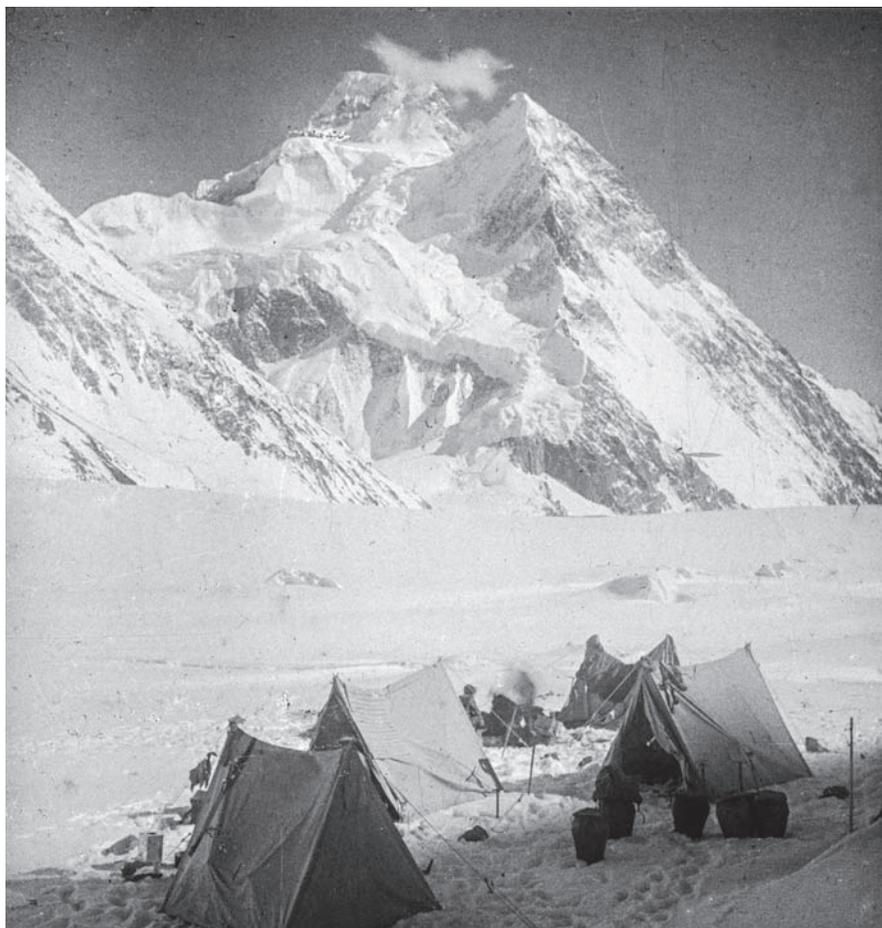


Fig. 6 : Le Broad Peak et le camp XI, à 6 100 mètres d'altitude.

Source : BVCF, Fonds JJG, 108 1108, probablement le 9 juillet 1902.

chemin est encore long. Deux jours plus tard, le diariste et ses compagnons de cordée s'installent au dixième camp. Ce sera l'avant-dernier. Ils restent un mois et demi à une altitude comprise entre 5 700 et 6 400 mètres, ravitaillés par les coolies (Fig. 6)³⁸. Ils bravent le froid et les tempêtes, qui s'enchaînent. La neige, poussée par le vent, entre dans les tentes.

³⁸ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya...*, p. 221, 255.

Lors d'une accalmie, le 10 juillet, Jules Jacot-Guillarmod et Viktor Wessely tentent de repérer une voie pour atteindre le sommet :

«Pfannl et Crowley attendent avec anxiété notre retour, mais pour des motifs bien différents: Pfannl, qui était peu dispos ce matin et regrette de n'avoir pu se joindre à nous, tient à avoir des détails circonstanciés sur notre journée, tandis que Crowley est en train de prendre un accès de malaria et me réclame à grands cris. Je satisfais la curiosité de l'un et l'impatience de l'autre; puis, m'étant réconforté, je vais prendre sous la tente un repos bien mérité. Wessely [...] arrive une demi-heure plus tard, regrettant les trois cents mètres qui manqueront toujours à son bonheur, mais maugréant maintenant contre le sort, au lieu de s'en prendre à lui-même! »³⁹

Cette distance sépare les deux hommes du record d'altitude du Valaisan Matthias Zurbriggen, vainqueur des presque 7 000 mètres de l'Aconcagua, et par ailleurs guide de Martin Conway et d'Oscar Eckenstein dans le Karakorum en 1892⁴⁰. Le monde de l'alpinisme est petit...

Jules Jacot-Guillarmod attribue cet échec à «*un peu de fatigue et [à] beaucoup de paresse*»⁴¹ de la part de son collègue. Il ne réalise pas à quel point tous deux, de même que les autres membres de l'expédition, sont affectés par les hauteurs extrêmes⁴². Il affirme ainsi un peu plus loin dans l'ouvrage que, «*dans des conditions favorables, les effets de l'altitude ne se font pas sentir à 7 000 mètres d'une façon assez intense pour être un obstacle à l'ascension*»⁴³. Pourtant, son journal répertorie consciencieusement les «*douleurs de grippe*»⁴⁴, les migraines, les diarrhées, le manque d'appétit et la faiblesse de ses malades, maux dont il est aussi victime. Heinrich Pfannl souffre même d'un œdème pulmonaire, mais s'en sortira grâce à son rapatriement vers les camps inférieurs, où il reste avec son compatriote Viktor Wessely. Ils sont tous maigres; Jules a perdu une dizaine de kilos⁴⁵.

Pour ne rien arranger, les tensions sont vives au sein du groupe. Elles sont manifestes dans le passage du livre cité plus haut, où Jules critique

³⁹ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya*..., p. 250-251.

⁴⁰ THIRIEZ Frédéric, *Dictionnaire amoureux de la montagne*, Paris: Plon, 2016, p. 28.

⁴¹ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya*..., p. 249.

⁴² BUFFET Charlie, *Jules Jacot Guillarmod, pionnier du K2*..., p. 64.

⁴³ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya*..., p. 252.

⁴⁴ BVCF, Fonds JJG, Journal, 30 juin 1902.

⁴⁵ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya*..., p. 268.

Pfannel, Wessley et Crowley. Dans le journal, elles sont exprimées sans le filtre de la bienséance. Le 18 juillet, il passe sa colère sur celui avec qui il s'entend le moins :

«Crowley est [...] un compagnon de tente peu agréable; égoïste au superlatif, il grogne aristocratiquement si on lui fait la moindre remarque; ainsi le matin [...], après avoir rendu ses devoirs à la nature, sans s'inquiéter beaucoup s'il mouille ou éclabousse autour de lui, il commence par attraper les meilleurs biscuits et les fourrage avec fracas [...]. Si on lui fait la remarque, au moindre bruit de ma part il me la relance au nez, sans tenir compte qu'après avoir mangé il fait toutes les mauvaises manières d'un enfant mal élevé et toujours sans s'inquiéter si je dors ou pas secoue la neige de la tente, allume une pipe et la fume bruyamment.»

À bout de nerfs, les alpinistes patientent encore deux semaines au pied du K2. Ils parlent d'abandonner. Le 1^{er} août, ils apprennent que le choléra se propage dans la vallée du Braldoh. Il faut descendre rapidement en plaine, avant que toutes les routes ne soient coupées afin d'éviter la contagion. Le 6 août, la mort dans l'âme, Jules Jacot-Guillarmod note dans son journal :

«Fait une douzaine de photos le long de la route, entr'autres notre K2 qui au dernier moment se dérobe dans les nuages après une dernière photo, puis il disparaît au tournant du glacier et... adieu! (Fig. 7)

Tu t'es montré tant qu'on a pu le désirer, tu ne t'es pas caché, tu as tout fait pour nous faciliter ta victoire; des imbéciles te croyant plus inaccessible que tu ne l'es en réalité ont eu peur de toi, t'ont voulu tourner en traître, ont perdu leur temps en simagrées d'un autre âge pour approcher lentement mais bien moins sûrement, au lieu de jouer franc jeu et d'y aller hardiment du camp IX. [...] Aucun autre humain ne te reverra probablement de longtemps. Au hasard de la tourmente ou de la sérénité, tu apparaîtras farouche, formidable dans des éclaircies ou bon du haut de la pureté d'un jour idéal, ce sera pour toi et pour tes voisins, s'ils ont des âmes [...].»

L'adresse exaltée au K2 continue sur plusieurs lignes. Ces épanchements, hautement inhabituels dans le journal, sont à la mesure de la déception. Dès le lendemain, le diariste retrouve sa réserve toute neuchâteloise.

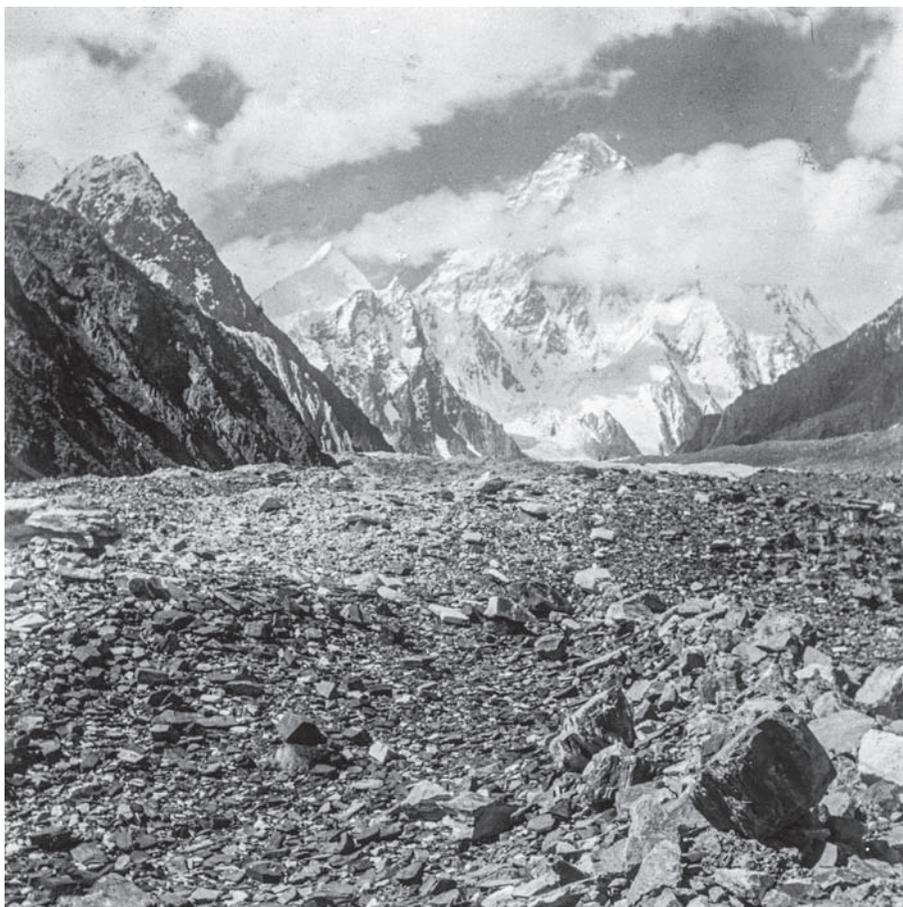


Fig. 7: «Notre K2 qui au dernier moment se dérobe dans les nuages».

Sources: BVCF, Fonds JJG, 108 1149, 6 août 1902; légende tirée du journal, même date.

L'expédition est terminée. Crowley part à la chasse à l'ours dans les montagnes, Eckenstein et Knowles séjournent à Srinagar, Pfannl et Wessely visitent les grandes villes de la vallée du Gange. Jules accompagne les deux Autrichiens jusqu'à Calcutta, puis, malade, prend le train jusqu'à Colombo, où il embarque pour l'Europe⁴⁶.

⁴⁶ JACOT-GUILLARMOD Jules, *Six mois dans l'Himalaya...*, p. 302-303, 324-325.

Peu après son arrivée en Suisse, le 4 novembre, il se remet à l'ouvrage. Le 27, il écrit au Club alpin suisse pour se «faire inviter». Il y parvient: le 6 décembre, il évoque son aventure à La Chaux-de-Fonds. «*C'est le plus beau banquet que j'aie vu au Club alpin, depuis que j'y vais [...]. On m'y fait aussi une jolie réception.*» Le 11, il accepte une proposition de M. Sandoz Lehmann, qui lui «offre 2 000 francs pour 14 conférences avec 120 projections par soirée».

Après avoir écrit dans *La Suisse libérale*, Jules Jacot-Guillarmod part à la rencontre du public de Romandie pour évoquer de vive voix son expérience et surtout montrer, assisté par un projectionniste, ses photographies. Ses prestations, souvent annoncées dans la presse, bénéficient parfois d'un bref compte rendu. Le 4 février 1903, par exemple, la *Gazette de Lausanne* rapporte que la «vaste salle de la Maison du peuple, coutumière des foules, fut rarement aussi pleine que hier soir pour entendre le D^r Jacot-Guillarmod». Le 6 avril, l'orateur se produit au Brassus, où les «auditeurs ont été enthousiasmés par les merveilleux clichés qui ont passé sous leurs yeux»⁴⁷.

Et tant pis si le sommet du K2 n'a pas été atteint. Il faudra attendre encore longtemps, jusqu'en 1954, pour voir les meilleurs alpinistes italiens du moment réussir l'ascension, au prix de la mort de l'un d'entre eux⁴⁸. Jules et ses collègues étaient peut-être trop en avance sur leur temps.

Conclusion

Quand il meurt le 5 juin 1925 dans le golfe d'Aden, emporté à cinquante-sept ans par une myocardite au retour d'un voyage qui devait le mener du Caire au Cap, Jules Jacot-Guillarmod est célèbre. Des journaux du monde entier lui rendent hommage, saluant une carrière d'explorateur et d'alpiniste hors norme⁴⁹. Ce parcours, qui l'a mené au K2 et au Kangchenjunga, tombe ensuite dans l'oubli. Il a été remis à l'honneur en 2012, grâce à l'ouvrage de Charlie Buffet.

⁴⁷ *Gazette de Lausanne*, 28 janvier 1903, p. 3; 4 février 1903, p. 3; 6 avril 1903, p. 3, www.letempsarchives.ch.

⁴⁸ THIRIEZ Frédéric, *Dictionnaire amoureux de la montagne...*, p. 503.

⁴⁹ BÉGUELIN Sylvie et LOPEZ Carlos, «Fonds Jules Jacot-Guillarmod (inventaire)», *BVCF*, 2013, www.bvcf.ch.

Mais jusqu'à présent, on connaissait mal les talents de passeur et de pédagogue de Jules Jacot-Guillarmod. Diariste méticuleux, photographe compulsif, il ne se contente pas de documenter son quotidien. Il met à profit ses archives privées pour construire un récit public, décliné de différentes manières : les articles dans *La Suisse libérale* d'abord, les conférences publiques agrémentées de projections ensuite, son livre *Six mois dans l'Himalaya* enfin.

Son histoire évolue selon les supports et au fil du temps : elle développe certains épisodes et en cache d'autres, minimise les ressentiments et les passions entrevus dans les carnets, mais conserve toujours un sens aigu de la précision et du détail. En la racontant encore et encore, Jules Jacot-Guillarmod fait vivre aux autres un peu de l'expérience qu'il a vécue. Il y parvient remarquablement bien : sa maîtrise du texte et de l'image lui permet, peut-être autant que ses performances d'alpiniste sur les flancs du K2, d'obtenir une reconnaissance bien au-delà de ses pairs. Il tombe ensuite dans l'anonymat pendant presque un siècle. Mais grâce à ses documents personnels soigneusement conservés, il est aujourd'hui possible de suivre ses traces, dans les montagnes du Karakorum... et au-delà.

Résumé

Le 4 mars 1902, le Neuchâtelois Jules Jacot-Guillarmod embarque pour les Indes. Son objectif est audacieux et inédit : avec une équipe d'alpinistes, il veut vaincre le K2. Tout au long de l'expédition, comme à son habitude, il tient scrupuleusement son journal et prend d'innombrables photographies. Ce faisant, il espère d'abord garder la trace de ses expériences, pour les revivre plus tard en pensée. Ces archives personnelles constituent, ensuite, un vaste fonds documentaire dans lequel Jules Jacot-Guillarmod puise pour faire vivre ses exploits aux autres : il tient une chronique de son voyage dans *La Suisse libérale*, puis, de retour en Suisse, donne des conférences agrémentées de projections photographiques et rédige *Six mois dans l'Himalaya*, un livre richement illustré. Son journal et ses photographies sont, enfin, des sources exceptionnelles : en faisant dialoguer le texte et l'image, l'historien peut restituer la richesse d'un vécu, et la construction du discours d'un Neuchâtelois sur l'Himalaya.

Abstract

On 4 March 1902, the Neuchâtelois Jules Jacot-Guillarmod embarked for India. His goal was bold and unprecedented: with a team of mountaineers, he wanted to climb the K2. Throughout the expedition, he scrupulously kept a journal and took innumerable photographs. In doing so, he hoped to keep track of his experiences, in order to relive them later on. These personal archives constituted a vast documentary archive which Jules Jacot-Guillarmod could later draw upon to make others experience his exploits: he kept a chronicle of his trip in *La Suisse libérale*, then, back in Switzerland, gave conferences with slide projections, and wrote *Six months in the Himalayas*, a richly illustrated book. His diary and his photographs are exceptional sources: by recreating the dialogue between text and image, the historian can restore his lived experience, and the manner in which he constructed a narrative on the Himalaya.

Sarah Besson-Coppotelli

Le dernier voyage d'Édouard Jeanmaire : la Norvège et le Spitzberg (1912)

Édouard Jeanmaire naît le 27 août 1847 à La Chaux-de-Fonds et fait ses classes à Neuchâtel. Il entame ensuite une formation de peintre sur émail dans un atelier genevois et fréquente les cours de Barthélémy Menn¹. Toute sa vie, il partagera son temps entre son domaine de la Joux-Perret près de La Chaux-de-Fonds, où il se rend dès qu'il le peut, et Genève. Sa carrière est jalonnée de voyages: l'Algérie, la Hollande, l'Italie, l'Égypte, l'île de Porquerolles, le Valais, et enfin la Norvège et le Spitzberg, son dernier voyage.

Au début de sa carrière, il connaît un succès certain grâce à son «*faire minutieux et soigné*»² alors à la mode. Mais dès les années 1890, les qualités qu'on lui reconnaissait se retournent contre lui et dans le rapport du comité de la Société des Amis des Arts de Neuchâtel du 31 mai 1916, citant le *Journal de Genève*, il n'est plus qu'un producteur de «*fades paysages [...] à la facture grêle et débile*»³.

Le choix, au premier abord peu conventionnel, d'effectuer un voyage en Norvège et au Spitzberg en 1912 ne manque pas de surprendre. Cet

¹ Barthélémy Menn (1815-1893) est le directeur de l'École des beaux-arts de Genève où il enseigne le dessin dès 1850 et jusqu'à sa mort.

² *Journal de Genève*, 15 avril 1916.

³ KAUFMANN Francis, «Édouard Jeanmaire le seigneur de la Joux-Perret», *Nouvelle Revue neuchâteloise*, n° 58, 1998, p. 40.

article s'attache à comprendre les raisons qui ont poussé l'artiste à choisir cette destination, ainsi qu'à étudier le corpus de son voyage, soit quarante-neuf dessins, annotés pour la plupart de la main de Jeanmaire et conservés principalement au Château et musée de Valangin⁴.

Jeanmaire et le tourisme en Norvège au début du xx^e siècle

«*Mon voyage [...] a été un acte de fermeté, de grande volonté [...]*»⁵ C'est avec ces quelques mots que Jeanmaire décrit, à son retour, son voyage en Norvège et au Spitzberg. L'audace de l'entreprise est encore rappelée dans un article peu après sa mort: «*Muni de chaussures ferrées, de lunettes noires, il s'aventura dans les glaces et faillit perdre cent fois la vie.*»⁶ C'est à la fin du mois de juillet 1912⁷, quelques mois après le désastre du *Titanic*, que Jeanmaire s'embarque pour la Norvège et le Spitzberg, «*affrontant les éléments et les icebergs*»⁸, à la recherche d'un contact avec la nature véritable, celle où l'homme n'a pas encore laissé sa trace. Les voyageurs, qui rangent le Grand Nord parmi leurs destinations favorites (Fig. 1), savent rassurer les craintifs!⁹ Il part donc, conscient de son audace, en vue de ramener une «*ample moisson de dessins, d'écrits, de tableaux*»¹⁰.

Malgré sa forte présence publicitaire, cette destination demeure une surprise pour les contemporains de Jeanmaire, surprise dont se font l'écho les médias, informés par carte postale du voyage de l'artiste. Toujours en quête de reconnaissance et de couverture médiatique, le peintre neuchâtelois n'a en effet pas hésité à envoyer deux courriers à la presse, le premier annonçant son excursion, le deuxième son arrivée sur les terres glacées du

⁴ Je remercie ici toutes les personnes qui m'ont aidée par leurs conseils ou relu mon texte : Camille Jéquier, Françoise Bonnet Borel, Jacqueline Rossier, Patrick Besson.

⁵ Note manuscrite sur la page de garde d'un livre en sa possession (AMIEL Henri-Frédéric, *Fragments d'un journal intime*, précédés d'une étude par Edmond Scherer, 5^e édition revue et augmentée, tome II, Genève & Paris & Bâle : H. Georg, libraire-éditeur, 1887): «*Mon voyage au Spitzberg jusqu'à l'infranchissable banquise du Pôle Nord 81°, 1'.11'' a été un acte de fermeté, de grande volonté, je ne me suis laissé séduire que par l'Art, et j'ai rapporté ample moisson d'écrits, de dessins et tableaux. [...]*»

⁶ Léon Perrin, *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 18 avril 1916.

⁷ Les dessins sont datés entre le 6 août et le 4 septembre 1912.

⁸ *Journal de Genève*, 25 mai 1912.

⁹ *Journal de Genève*, 25 mai 1912, «*Il est donc exclu que le "Thalia" puisse rencontrer des glaces flottantes, puisqu'il ne touchera pas le Spitzberg, situé plus au nord.*»

¹⁰ Cf. *Nouvelle Revue neuchâteloise*, n° 58, 1998.

Voyages de plaisance et de repos en mer

En Norvège

Deux Croisières en Norvège jusqu'au Spitzberg

1) par le paquebot poste à deux hélices „Bluecher“, de Hambourg le 4 juillet. Les ports suivants seront visités: **Høivarde** (Kopervik), traversée des **Hardanger- et Sør fjord, Odde, Molde, Naas, Drontheim, Tromsø, Hammerfest, Cap Nord, Spitzberg** (Bellisund, Advent-Baie), **Digermulen**, traversée du **Vestfjord**, ensuite par **Aalesund** dans le **Storfjord** par le **Slyngs- et Sunelv fjord** dans le **Geirangerfjord** jusqu'à **Merok**, retour par le même chemin, dans le **Jörundfjord**, enfin dans le **Sognefjord**, par les **Fjaerlande- et Nærøfjord** jusqu'à **Gudvangen** (Dördal), voyage par terre via **Stalheim et Vossevangen** à **Bergen**. Retour à **Hambourg** le 26 juillet. Prix Francs 625.— et au-dessus.

Fig. 1 : Publicité de la compagnie Hamburg Amerika Linie.

Journal de Genève, 6 décembre 1907.

Spitzberg. Dans la *Feuille d'avis de Lausanne* du 11 juillet 1912, on peut ainsi lire :

«*Le sympathique peintre neuchâtelois Jeanmaire vient de prendre une détermination qui ne manque ni d'originalité, ni de saveur. Après avoir, quelques années durant, planté sa tente en Afrique, il a décidé, pour le contraste, de s'en aller, à la fin de ce mois-ci, faire une croisière au Spitzberg [...]*»

La destination étonne indubitablement. Pourtant, ce choix n'est pas si extraordinaire, à plusieurs titres.

La figure de l'aventurier, de l'explorateur, est populaire tout au long du XIX^e siècle¹¹. Le phénomène s'accélère au tournant du siècle, avec les exploits que permettent les progrès techniques. Alors que les explorateurs s'efforcent d'atteindre le pôle, la fascination du public se traduit par un désir généralisé d'images rapportant une vision fantasmée des régions polaires, à la fois séduisantes et dangereuses. On observe une foule de récits de voyages, plus ou moins inspirés de faits véridiques¹² et héroïques¹³. La *course aux pôles*¹⁴ et les expéditions sont relatées dans les journaux. Les personnes qui en reviennent vivantes sont considérées comme de véritables héros¹⁵, et celles qui y laissent leur vie comme des martyrs¹⁶. Cet attrait renouvelé pour cette terre encore vierge, relayé massivement par les médias, la littérature¹⁷ et même le cinéma¹⁸, popularise cette destination dès la fin du XIX^e siècle, à un seuil inégalé jusque-là.

Alors qu'ailleurs, c'est le rail qui permet l'accès aux régions les plus reculées, dès 1893, ce sera le bateau côtier express *Hurtigruten* (littéralement «la route rapide») – à l'origine à vocation postale – qui permettra aux touristes d'atteindre les régions les plus reculées et absolument inaccessibles pour eux jusqu'alors. Cette voie marque le début extraordinaire de l'exploitation de la Norvège et du Spitzberg, poursuivie jusqu'à nos jours.

Dans ce contexte, l'intérêt porté par notre peintre neuchâtelois aux régions polaires n'est pas exceptionnel et appartient à une longue tradition iconographique. L'Arctique, en tant que motif romantique, intéresse déjà un peintre tel que Caspar David Friedrich (1774-1840) dans les années 1820. Quelques décennies plus tard, c'est la reine Victoria elle-même qui commande à William Bradford (1823-1892), peintre, explorateur, photographe et écrivain américain, des tableaux représentant

¹¹ JALLAT Denis, «Le tourisme polaire et sa construction dans l'histoire: regard centré sur les années 1930», *Téoros* [Online], 28-1 | 2009, url : <http://journals.openedition.org/teoros/400> (consulté le 6 septembre 2018).

¹² BRANDT Antony, *L'homme qui a mangé ses bottes : l'histoire tragique de la recherche du passage du Nord-Ouest*, Londres : Jonathan Cape, 2011.

¹³ Les expéditions Franklin, dont la dernière en 1843 se termine dramatiquement, ont inspiré Jules Verne.

¹⁴ ZIMMERMANN Maurice, «L'arrivée du Dr Fred. A. Gook et de Robert E. Peary au pôle Nord», *Annales de Géographie*, tome 18, n° 102, 1909, p. 472-475.

¹⁵ Pour l'exemple de la course aux pôles de Robert Peary et Robert Falcon Scott, voir BLANC Édouard, «L'Énigme du Pôle Nord», *Revue des Deux Mondes*, tome 55, 1910, p. 391-422.

¹⁶ Robert Falcon Scott part en mission d'exploration et perd la vie en 1912. Ces événements constituent le thème d'un vitrail fait en son honneur à St Peter's Church, Binton (Royaume-Uni).

¹⁷ Jules Verne (1828-1905) et Edgar Allan Poe (1809-1849) en sont les plus illustres représentants.

¹⁸ MÉLIÈS Georges, *À la Conquête des pôles*, 1912, 32 mn.

le Grand Nord. Le peintre norvégien Adelsteen Normann (1849-1918), ami d'Edouard Munch (1863-1944), contribue également à populariser les fjords norvégiens, notamment en exposant dès 1882 dans une formidable vitrine publicitaire : le prestigieux Salon de Paris. Cependant, on ne rencontrera pas d'engouement similaire à celui suscité par les voyages en Orient, qui aboutit à un phénomène de peinture dite « sérielle »¹⁹.

Notons encore que la thématique de la Norvège et du Spitzberg est étroitement liée à celle des Alpes²⁰, communément appelées « le troisième pôle » ou « le pôle vertical ». Toutes deux sont souvent comparées dans la littérature de voyage²¹ comme dans l'art, ce qui facilite le transfert d'intérêt des Alpes aux pôles. Les Alpes désormais humanisées, colonisées par l'homme, ont cessé de fasciner. Ce sont les régions arctiques qui se trouvent sous le feu des projecteurs. On y retrouve toutefois les mêmes ingrédients : l'inconnu, une terre vierge, indomptable, la petitesse et la fragilité de l'homme face à la nature souvent transcendée par le divin. La Norvège et le Spitzberg deviennent une projection nostalgique d'un monde où l'industrialisation et ses conséquences n'ont pas encore laissé de traces.

Cet intérêt pour les pôles est en outre à situer dans le contexte plus global de la découverte du monde, perçue comme un complément obligatoire à la formation de tout artiste. C'est le concept du Grand Tour, avec, au départ, l'Italie comme but et destination idéale. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, ledit tour intègre d'autres cultures et s'enrichit d'éléments étrangers. On part chercher une autre lumière, celle du Sud d'abord²², une expérience qui renouvelle souvent les fondements artistiques du peintre.

¹⁹ BILFINGER MONICA, « In Serien gemalt : Orientalismus in der Schweiz des 19. Jahrhunderts. Louis-Auguste Veillon », *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, cahier 2, n° 43, 1986, p. 229-237.

²⁰ Ces deux mondes présentent des caractéristiques communes évidentes et souvent associées dans les exposés scientifiques : la neige, la glace, les glaciers et les icebergs. Mercanton parle de glaciologie et se réfère aux glaciers alpins ainsi qu'à ceux de Norvège et du Spitzberg (MERCANTON Paul-Louis, « Glaciers et paysages glaciaires du Nord (Spitzberg, Laponie, Norvège centrale) », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 51, 1912, p. 27-30). Cette similitude est évidente pour les contemporains de Jeanmaire : « Ses paysages du Nord, sur les côtes de Norvège, ne sont pas sans analogies avec nos paysages d'hiver dans le Jura, montagnes de glace exclues. », *Journal de Genève*, 16 octobre 1916.

²¹ « Une des particularités des aspects norvégiens, c'est que, contrairement aux Alpes, qui frappent par leur hauteur, ils s'étendent ici horizontalement, et ces vastes étendues horizontales créent deux particularités : d'abord les champs de neige à perte de vue (les fonds), ensuite la multiplicité presque innombrable des chutes d'eau. Parmi ces « fonds », les plus remarquables sont le Folge. » (VANDAL Albert, *Les fjords de Norvège*, Paris : Plon, 1898, p. 6.)

²² Jeanmaire se rend en Algérie et en Égypte sur les traces d'Eugène Fromentin (1820-1876), avant d'aller dans le Nord. Voir BESSON-COPPOTELLI Sarah, *Édouard Jeanmaire et l'orientalisme*, Mémoire de licence, Neuchâtel : Université de Neuchâtel, 2002.

Jeanmaire ne fait pas exception à la règle, même si le voyage en Norvège à l'âge de soixante-cinq ans – quatre ans avant sa mort – vient trop tard dans la vie de l'artiste pour qu'il puisse être considéré comme formateur.

Les modalités du voyage

Une question essentielle à la compréhension du contexte du voyage de notre artiste, est celle du genre de voyage effectué. À leurs débuts, nos recherches étaient compliquées par l'absence de précisions de Jeanmaire, dans les sources, sur les conditions et le contexte de son voyage. Comme son ami Auguste Dubois²³, parti lui-même au Spitzberg en 1906 et en 1910²⁴, avait-il été invité à une expédition scientifique suisse ? Celles-ci étaient nombreuses au début du xx^e siècle !²⁵ Cette hypothèse semblait, de prime abord, la plus plausible. Le nom de Jeanmaire ne figurant toutefois sur aucune des listes d'expéditions suisses connues²⁶, nous nous sommes tournée vers une deuxième option : celle d'un voyage de plaisance. Nous ne disposons alors que de deux uniques références à son excursion : la première citée au début du présent texte²⁷, la seconde dans le livre

²³ Il participe aux croisières de la *Revue générale des sciences* : « en 1906 et 1910, un ami le fit inviter à participer à deux croisières au Spitzberg ; il en rapporta de nombreuses observations sur la géologie et la topographie de certaines régions de cet archipel. » (*Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles*, n° 50, 1925, p. 120). Voir aussi DUBOIS Auguste, *La Région du Mont Lusitania au Spitzberg*, Neuchâtel : Attinger Frères, 1911.

²⁴ Et non en 1912 comme supposé par F. Kaufmann et P. Allanchinini : « [...] lorsque son ami Dubois proposa de l'accompagner pour cette expédition en direction du cercle polaire, il peut s'absenter sans aucun problème » (KAUFMANN Francis, ALLANCHININI Patrice, *Édouard Jeanmaire*, Hauterive : Éditions Gilles Attinger, 2009, p. 170).

²⁵ Explorations qui ont laissé leur empreinte, comme en témoignent la région du « Schweizerland », dans l'est du Groenland : son plus haut sommet a été nommé « Mont Forel », en l'honneur du scientifique genevois François-Alphonse Forel qui a apporté un soutien majeur à l'expédition menée par Alfred de Quervain et Mercanton en 1912 et 1913. Voir FISCHER Hubertus, *Recherche polaire suisse, Esprit pionnier, passion et excellence scientifique*, Berne : Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), 2015, p. 4.

²⁶ Recherches effectuées dans la revue de la Société suisse de géographie, *Le Globe*, où sont publiés les comptes rendus détaillés de toutes les expéditions scientifiques suisses. Les recherches sont compliquées par le fait qu'avant 1925, date de la reconnaissance de la souveraineté de la Norvège sur le Spitzberg, il n'y a aucune régulation ni supervision de l'identité des voyageurs et de la durée de leur présence. Toutes nationalités confondues, il n'existe pas non plus de liste officielle des expéditions au Svalbard. Information transmise par Mme Kathrine H. Totland, Doctoral Research Fellow, Department of History and Religious Studies, The Polar Museum – Tromsø University Museum. UiT – Université arctique de Norvège, Tromsø, le 22 janvier 2018.

²⁷ AMIEL Henri-Frédéric, *Fragments d'un journal intime...*, note manuscrite.

d'or²⁸ de la Joux-Perret, où Jeanmaire mentionne le récit de voyage de Jules Leclercq²⁹ emporté dans ses valises. Publié en 1904 et intitulé *Une croisière au Spitzberg sur un yacht polaire*, cet ouvrage décrit un itinéraire et un environnement qui correspondent à celui, tout à fait bourgeois, de notre peintre jurassien³⁰. Le genre de bateau utilisé par Jeanmaire ainsi que le trajet effectué indiquent un circuit établi d'avance par un voyageur³¹.

La preuve de cette hypothèse nous a été donnée tout récemment, par un dessin inconnu jusque-là, faisant partie d'un don conséquent déposé au Château et musée de Valangin à la toute fin de l'année 2018 par les héritiers d'Édouard Jeanmaire. Il s'agit du billet du bateau à vapeur le *Vega*, reproduit par l'artiste et comportant les mentions des ports de départ et d'arrivée ainsi que du prix (Fig. 2)³².

Ces éléments, ajoutés à l'étude du corpus de dessins, amènent à conclure que l'excursion a duré deux semaines sur place.

On sait que, six ans plus tôt, le peintre neuchâtelois avait décidé son voyage en Égypte à peine quelques jours avant le départ³³. Qu'en est-il pour son voyage dans le Nord ? Aurait-il pu faire de même pour un voyage de cette envergure ? Si Jeanmaire ne nous dit rien sur le sujet, Jules Leclercq, dans son récit, affirme avoir réservé une place à bord du bateau en partance de Hambourg à destination de la Norvège, par télégraphe et seulement deux jours avant de partir³⁴.

En ce qui concerne le prix d'un voyage au Pôle Nord – qui semble plutôt l'apanage des couches sociales aisées –, le billet reproduit par le peintre jurassien indique un coût de 1 250 francs, sensiblement plus élevé que le prix annoncé dans les publicités, par exemple celle du *Journal de Genève* du 7 octobre 1912, indiquant un tarif approximatif de 687,50 francs³⁵.

²⁸ Conservé à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, EJ 105.

²⁹ LECLERCQ Jules, *Une croisière au Spitzberg sur un yacht polaire*, Paris : Librairie Plon, 1904.

³⁰ Le récit de Jules Leclercq nous montre qu'en 1904 déjà, l'excursion au Pôle Nord se fait à bord d'un bateau bénéficiant de « *tous les raffinements de la vie moderne* », c'est-à-dire lumière, douche, téléphone, chauffage, salons fumoirs, musique, lecture, dames et surtout le salon y est percé de larges fenêtres invitant les passagers à jouir du magnifique panorama sans se refroidir. LECLERCQ Jules, *Une croisière au Spitzberg...*, p. 36.

³¹ *Journal de Genève* du 25 mai 1912.

³² Sur le verso, Jeanmaire fait la liste du matériel emporté.

³³ BESSON-COPPOTELLI Sarah, « Une vision médiatisée de l'Orient. Les dessins des voyages en Algérie et en Égypte d'Édouard Jeanmaire », *Art + Architecture en Suisse*, n° 2, Année 54, 2003, p. 29-34.

³⁴ LECLERCQ Jules, *Une croisière au Spitzberg...*, p. 5.

³⁵ Un chiffre qui correspond aujourd'hui à 12 500 francs, url : http://www.portal-stat.admin.ch/liik_rechner/f/liik_rechner.htm (consulté le 3 novembre 2018).

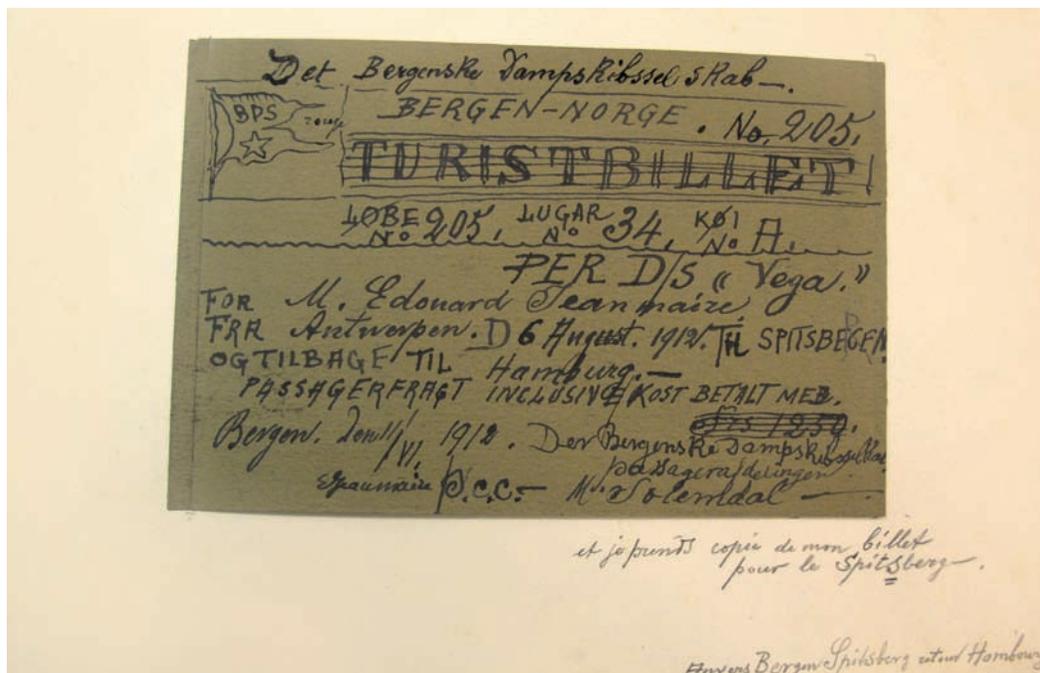


Fig. 2: Édouard Jeanmaire, copie du billet d'embarquement pour le Spitzberg au départ d'Anvers via Bergen, à bord du bateau à vapeur le Vega.

Château et musée de Valangin (CMV) 22670.

Circuit parcouru et moyens de transport

Dans les commentaires qu'il laisse sur les dessins de son voyage³⁶, Jeanmaire nomme son bateau: il s'agit du Vega³⁷, un bateau à vapeur spécialement conçu pour le tourisme côtier en 1890³⁸. Le circuit prévoit

³⁶ Château et Musée de Valangin (VAL) 2263, VAL 2286, VAL 2274.

³⁷ «[...] in May 1895 came "Vega", 1,166 gross tonnes and 233.2 feet of pure elegance, built by Joseph Thompson & Sons of Sunderland and featuring a bilge keel, electric light, and baths and showers for her passengers. She again was designed specifically for the North Sea run, but like her running-mates was also employed extensively on summertime cruising.», <https://sites.google.com/site/norwegiancoastalexpress/belleepoquercruising> (consulté le 8 janvier 2019).

³⁸ Durant l'été 1909, le Vega et le Kong Harald sont agrandis et rénovés et leurs décors modernisés. <http://www.hurtigrutemuseet.no/historien/skip-i-hurtigrutens-tjeneste/ds-kong-harald-jsqnlgy> (consulté le 11 septembre 2018).

des escales sur les plus beaux sites, que des flots de cartes postales ont déjà rendus célèbres dans toute l'Europe. Des dizaines de calèches y attendent les excursionnistes, prêtes à les emmener dans les villages et points de vue les plus admirables³⁹. Le voyageur prend à cœur d'offrir un spectacle époustouflant à ses clients et à chaque « événement » offert par le paysage, le cor ou le gong⁴⁰ retentit dans le bateau, afin de le signaler aux passagers, informés quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit.

Jeanmaire fait référence à un autre bateau à vapeur qui les suit dans leur périple⁴¹. En effet, à partir de 1906, les deux compagnies norvégiennes NDS et BDS⁴² optent pour un même itinéraire, pour des raisons évidentes de sécurité. Le *Vega* et le *Kong Harald* font donc route ensemble.

On parvient à reconstituer l'itinéraire de notre artiste de manière précise en suivant les commentaires de sa production. Le plus souvent, ses dessins sont datés et localisés. Il part à la fin du mois de juillet, rejoint très certainement Anvers en train puis prend le bateau, qui vogue en direction de Hambourg. Le peintre se met aussitôt au travail : son premier dessin, daté du 6 août, jour de l'embarquement, représente un paysage marin vers Oudda, ville située au sud de la Norvège.

L'excursion longe ensuite la côte norvégienne. Ainsi, après Oudda, les îles Lofoten, le fjord des trolls et Tromsø, arrive le cap Nord, passage mythique occupant une place de choix dans la galerie mentale de nos voyageurs. Enfin, point d'orgue du voyage, le Spitzberg ; un autre degré mythique est alors dépassé : le 80° de latitude nord. Jeanmaire y reste du 19 au 22 août au moins, puisqu'il envoie de Bay Green Harbour la carte postale annonçant son arrivée sur les terres glacées du Spitzberg. Le chemin du retour, dont le trajet correspond à celui de l'aller, durera au moins jusqu'au 4 septembre, date du dernier dessin intitulé « Entre Hanovre et Kreienson ». Il transite par Hambourg puis prend le train en direction de la Suisse.

³⁹ Ce tourisme à grande échelle est le résultat du travail et des campagnes publicitaires des deux dernières décennies, travail et campagnes réalisés en vue d'attirer la clientèle notamment par la *Spitsbergen Gazette*, un hebdomadaire d'information édité dès 1897 en norvégien, traduit en allemand et en anglais, et distribué aux excursionnistes ou envoyé à l'étranger. Sur ce sujet, voir REILLY John T., *Greetings from Spitsbergen. Tourists at the Eternal Ice 1827-1914*, Trondheim : Tapir Academic Press, 2009, p. 108-110.

⁴⁰ VAL 2281.

⁴¹ VAL 2263.

⁴² Nordenfjeldske (NDS) et Bergenske Dampskibsselskap (BDS).

Le carnet de voyage d'Édouard Jeanmaire, témoin de l'évolution du genre

Le carnet de voyage de Jeanmaire est un exemple intéressant et représentatif du genre au tournant du siècle. Il en présente les ingrédients indispensables : le dessin d'abord, bien évidemment, mais aussi l'écrit. Au XVIII^e et jusqu'au deuxième tiers du XIX^e siècle⁴³, la destination du voyage et la forme de la production dépendent souvent du bienfaiteur, privé ou public. Le mécène décide de la destination et de la production, en fonction du contrat établi entre les deux parties. Ce mode opératoire change dans le dernier tiers du XIX^e siècle. L'artiste se réapproprie⁴⁴ le voyage ainsi que son travail : Édouard Jeanmaire, dès son premier voyage en 1881, décide seul où il va et ce qu'il veut produire.

Le carnet de voyage d'artiste est un objet de travail avant tout. La documentation rapportée par Jeanmaire, quarante-neuf dessins au minimum⁴⁵, remplit une fonction habituelle chez les artistes voyageurs du XIX^e siècle : la constitution d'un corpus destiné à la transcription picturale.

Ces dessins⁴⁶ sont caractéristiques de la production de voyage de l'artiste neuchâtelois. Dans sa forme tout d'abord : les carnets de Jeanmaire, en Norvège comme dans ses autres voyages, ne sont pas des « carnets » à strictement parler, c'est-à-dire des calepins dans lesquels on recueille à la fois des notes et des croquis : l'artiste emporte un portefeuille réunissant des papiers de divers formats, dont il utilise le recto et le verso. À son retour, il procède à la mise en valeur du corpus recueilli. Il colle et encadre certains dessins, condamnant les croquis des versos les moins réussis.

Le cadre, qui constitue un élément significatif des procédés du peintre, est présent comme dans les autres productions de voyage de l'artiste : il est un élément qui donne au dessin valeur de peinture⁴⁷, et il contribue

⁴³ Les artistes se trouvent alors dans un carcan académique et la destination du voyage de Rome est imposée. Sur ce sujet, se référer à l'ouvrage de BONNET Alain, *L'artiste itinérant, le Prix du Salon et les bourses de voyage distribuées par l'État français (1874-1914)*, Paris : Mare et Martin, 2016.

⁴⁴ Sur ce sujet, se référer à l'ouvrage de BROGNIER Laurence (dir.), *Écrits voyageurs : les artistes et l'ailleurs [Actes du colloque de Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts, 28-29 octobre 2010]*, Bruxelles : PIE-Peter Lang, 2012.

⁴⁵ Il est probable qu'une partie des dessins se trouvent dans des collections privées et que nous n'en connaissons pas l'existence.

⁴⁶ La production picturale de ce voyage pose pourtant problème puisque seuls quatre tableaux norvégiens sont connus, et par ailleurs aujourd'hui perdus.

⁴⁷ Encadrer les feuilles en les traitant comme des tableaux est une idée de Giorgio Vasari (1511-1574), développée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Voir sur ce sujet MONBEIG GOGUEL Catherine, *Revue de l'Art*, année 1987, n° 76, p. 25-31.



Fig. 3 : Édouard Jeanmaire, *Le cargo*, 1912.

Mine de plomb et craies de couleurs sur papier. 27,3 x 20,4 cm. CMV 02285.

à former l'unité de l'œuvre. Pour certains dessins, le cadre est un simple moyen de mise en valeur; pour d'autres, il devient, dans l'esprit de la *Gesamtkunstwerk*, un élément à part entière, comme pour ce dessin (Fig. 3) qui met en pratique ce principe très à la mode au début du XX^e siècle. Jeanmaire s'est montré très intéressé par l'«art total» dont le principe consiste à créer un ensemble où toutes les parties ont un lien thématique interdépendant.

Dans la même idée, la mobilisation de tous les sens contribue à la création de l'art total⁴⁸. Dans ses commentaires, le peintre indique la température extérieure⁴⁹ ou précise un élément auditif dans le but de

⁴⁸ L'artiste a exploré cette voie en concrétisant dans une chambre de sa maison une «*synthèse harmonieuse artistique, poétique et historique*» alliant «*le Beau, le Bien et l'Utile*» (BPUN Ms 3164, pièce 60, années 1895-1897, fonds Philippe Godet) faite avec du bois jurassien, «*à la gloire du Jura*».

⁴⁹ VAL 2264.

renforcer l'expérience visuelle du spectateur: par exemple, «*pour la seconde fois on sonne le gong, je laisse mon dessin*»⁵⁰.

Typologie des paysages

La classification des dessins du corpus est simple: les paysages constituent l'intégralité de la production. Une uniformité seulement apparente, puisque ces paysages sont de deux types bien distincts.

Les paysages-portraits

Au départ, Jeanmaire choisit son motif en fonction d'un élément qui a attiré son attention; en définitive, le paysage au sens général est rarement représenté: l'artiste opte plutôt pour le portrait d'un élément de la nature. Certains topos sont privilégiés: les chutes d'eau (Fig. 4), les fjords, les icebergs, les glaciers (Fig. 5), les rivages de la Norvège et du Spitzberg forment la catégorie des paysages à motifs les plus représentés. Ce type de paysages à vocation clairement descriptive, héritier du vedutisme⁵¹ et équivalent à une carte postale, offre des similitudes avec la photographie qui concurrence directement les dessins touristiques.

Le Château et musée de Valangin possède un exemple particulièrement intéressant de cette similitude: il s'agit d'un dessin de Cross Bay (Fig. 6), site incontournable de la rive ouest du Spitzberg. Il existe une photographie de la même vue (Fig. 7), prise par Paul Eduard Ritter (1877-1957)⁵² durant l'été 1912. Ce photographe s'est trouvé être dans cette même baie au même moment que Jeanmaire, sans doute sur un troisième bateau proche du *Vega* et du *Kong Harald*. L'angle de vue est le même, le squelette du motif est absolument identique. Si le réalisme du dessin de Jeanmaire est conforté par Ritter, la connivence troublante entre les deux œuvres vient illustrer le cul-de-sac stylistique dans lequel la

⁵⁰ VAL 2281.

⁵¹ Le vedutisme (de l'italien *veduta* qui signifie «la vue») est un genre pictural particulièrement prisé au XVIII^e siècle. Les peintres représentaient les vues les plus célèbres d'Italie et destinaient leur production à la vente aux touristes de passage. Ces tableaux avaient une valeur descriptive et affective, en ce sens qu'ils constituaient de précieux souvenirs de voyage.

⁵² REILLY John T., *Greetings from Spitsbergen. Tourists at the Eternal Ice 1827-1914*, Trondheim: Tapir Academic Press, 2009



Fig. 4 : Édouard Jeanmaire, *Laetefos Oudda*, 10 août 1912.

Mine de plomb, craies de couleur et rehauts de gouache blanche sur papier. 34,7 x 24,7 cm.
CMV 02236.



Fig. 5: Édouard Jeanmaire, *Une partie des «sept glaciers» Spitzberg*, 1912.

Mine de plomb, encre de Chine et rehauts de gouache blanche sur papier. 35,1 x 24,7 cm. CMV 02266.

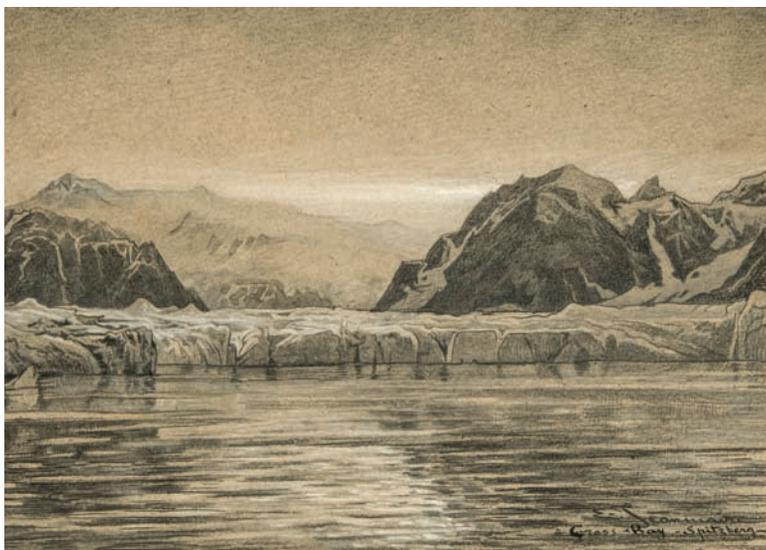


Fig. 6: Édouard Jeanmaire, *À Cross Bay – Spitzberg*, 1912.

Mine de plomb, craie noire et de couleur, encre de Chine et rehauts de gouache blanche sur papier. 37,1 x 24,4 cm. CMV 02262.



Fig. 7: Paul Eduard Ritter (1877-1957), *Fra Spitzbergen, Crossfjorden*, 1912.

Reproduction d'une carte postale. Sources : REILLY John T., *Greetings from Spitsbergen. Tourists at the Eternal Ice 1827-1914*, Trondheim : Tapir Academic Press, 2009.

peinture réaliste se trouve. La photographie est la concurrente redoutée qui entraînera le renouvellement de l'art au tournant du siècle. Les deux bateaux immortalisés par Ritter sont en outre le *Vega* et le *Kong Harald*, les navires de notre peintre qui se trouve – ironie du sort – probablement à bord en train de travailler sur le motif.

Les photographes prennent peu à peu la place des peintres lors des excursions, mais un artiste comme Jeanmaire parvient encore à écouler une partie de sa production au cours du voyage, trouvant en certains excursionnistes des clients prêts à délier leur bourse.

L'artiste neuchâtelois semble butiner ou hésiter entre différents styles artistiques, et on le voit osciller – sans difficulté – entre le réalisme et le romantisme.



Fig. 8: Édouard Jeanmaire, *Cap Nord*, 17 août 1912.

Mine de plomb et rehauts de gouache blanche sur papier. 13,9 x 8,9 cm. CMV 02293.

Dans l'iconographie nordique du voyage⁵³, le cap Nord est un motif récurrent et romantique par excellence. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il a représenté, sur le continent, la partie la plus au nord qu'un voyageur moyen pouvait atteindre. L'artiste représente ce lieu très symbolique dans un dessin exécuté les 17 et 24 août 1912 (Fig. 8). Bout du monde habité, cristallisation géographique de la peur de l'inconnu, sorte de gardien d'un monde sauvage, le cap Nord est le personnage principal de cette mise en scène romantique.

Jeanmaire produit parallèlement une autre version du cap Nord, en choisissant cette fois comme motif principal la vue de l'arrière-plan du dessin précédent (Fig. 9). Plus réaliste mais encore idéalisé, ce dessin est à mettre en relation avec ce que l'industrie touristique, au travers des cartes postales, propose au début du XX^e siècle (Fig. 10).

⁵³ Le journal de voyage de Giuseppe Acerbi, publié en 1802, en présente une première référence iconographique. Voir URBANI Brigitte, «Giuseppe Acerbi, Viaggio al Capo Nord», in DE CAPPIO Vincenzo (dir.), GUALTIEROTTI Piero (dir.), «*I Travels' e la conoscenza della Finlandia in Italia*, Atti del convegno», *Italies*, n° 9, 2005, p. 420-425.



Fig. 9: Édouard Jeanmaire, *Le Cap Nord*, 1912.

Mine de plomb, craies de couleur et rehauts de gouache blanche sur papier. 25 x 32,7 cm.
Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, EJ105-004-02.



Fig. 10: Nordkap, reproduction d'une carte postale, 1912.

Source: Nordkappmuseets archives.

Ici encore, on observe une ressemblance qui suggère une probable production de dessins après le voyage, en s'appuyant sur la copie de photographies ou de cartes postales, ainsi que Jeanmaire l'avait fait en Égypte. Jugée honteuse à l'époque, cette démarche poussait les artistes à taire la tromperie consistant à faire passer des œuvres pour des dessins croqués sur le vif. Sa vision de la Norvège est donc, ainsi que l'a été sa production orientale, partiellement médiatisée⁵⁴.

Les paysages, prétextes à l'étude et au rendu de la lumière

Parallèlement aux paysages «à motifs», Jeanmaire produit des dessins dont les éléments immatériels sont la thématique principale; un prétexte à l'étude et au rendu de la lumière. On allait au sud pour rechercher la lumière et la couleur, on va désormais au nord pour les mêmes raisons. Une expérience souvent fondamentale qui change la perception artistique des peintres. Le brouillard, les nuages, la lumière et les couleurs du crépuscule sont propices à la mise en scène de paysages à forte évocation lyrique. Le soleil de minuit (Fig. 11), motif emblématique de l'imaginaire des pôles, fait partie intégrante du paysage nordique. Il permet de poser cette ambiance à la fois étrange et mystique qui a contribué à la renommée de la destination polaire.

Vide de toute présence humaine, la production du peintre chaud-fonnier présente malgré tout deux exceptions qui révèlent un autre aspect de son travail artistique: l'illustration⁵⁵. Il s'agit de deux dessins à consonance poétique puisqu'il met à nouveau en scène le soleil de minuit, en l'inscrivant cette fois dans un cadre narratif que l'on retrouve jusque dans le titre de l'un d'entre eux: «*Jusqu'au glacial Spitzberg l'amour chauffe les cœurs au soleil de minuit*» (Fig. 12). Le deuxième dessin (Fig. 13) semble correspondre au premier temps de la rencontre du couple d'amoureux dont l'artiste esquisse l'histoire. Plus abouti que le premier, son cadre participe à former l'unité de l'œuvre; il établit, dans une ambiance fantastique, un rapport d'ordre thématique assez surprenant, probablement une évocation du mystère de la nuit.

⁵⁴ BESSON-COPPOTELLI Sarah, *Une vision médiatisée de l'Orient...*, p. 29-34.

⁵⁵ Sous forme de gravures, il a en effet produit les 55 vignettes de l'ouvrage de Louis Favre: FAVRE Louis, *Croquis jurassiens*, Lausanne: F. Payot, 1889.



Fig. 11 : Édouard Jeanmaire, *Le soleil de minuit*, Spitzberg, 1912.

Mine de plomb et rehauts de gouache blanche sur papier. 30,3 x 22,9 cm. CMV 02261.

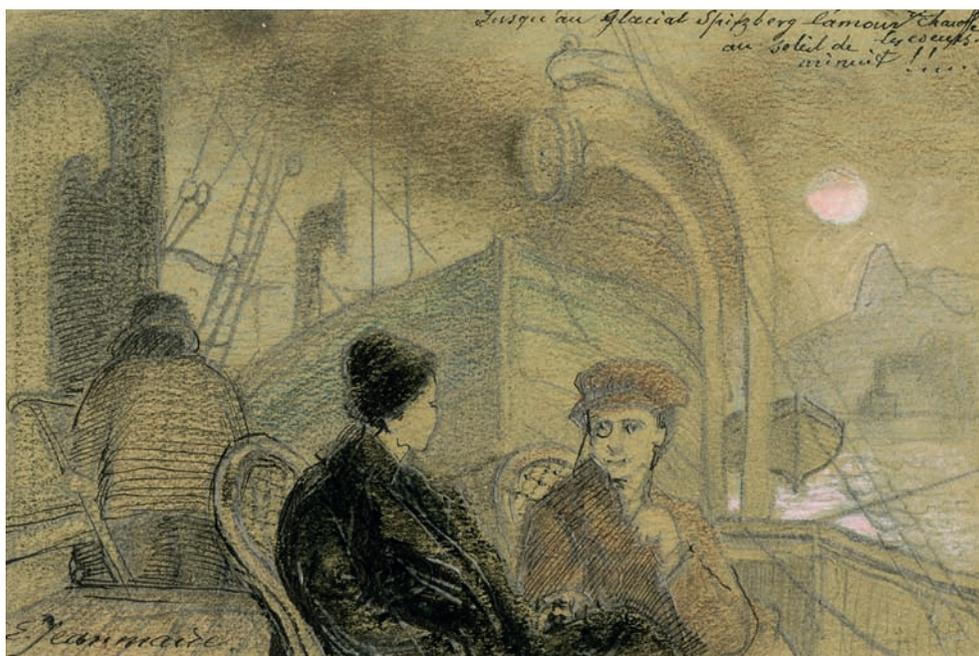


Fig. 12 : Édouard Jeanmaire, *Jusqu'au glacial Spitzberg l'amour chauffe les cœurs au soleil de minuit*, 1912.

Mine de plomb, craie noire et de couleur, encre de Chine et rehauts de gouache blanche sur papier. 19 x 12 cm. Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, EJ105-004-01.



Fig. 13: Édouard Jeanmaire, *Un flirt à bord du Vega*, 1912.

Mine de plomb, craies de couleur et rehauts de gouache blanche sur papier. 20,6 x 30,4 cm.
CMV 02286.

Le dessin comme media émotionnel

Jeanmaire, paysagiste réaliste par excellence, tente de passer à une catégorie différente de peinture, plus romantique, où le paysage est un moyen d'expression émotionnel. Admirateur d'Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), l'artiste possédait un exemplaire de l'ouvrage *Fragments d'un journal intime*⁵⁶, écrit entre 1839 et 1881 par le philosophe genevois. Sur la page de garde, on peut lire ces mots, de la main de Jeanmaire :

«[...] je l'aime, il me ramène aux belles pensées, autant austères qu'artistiques, aux sentiments exquis de la nature, aux multiples impressions du paysage. N'est-ce pas Amiel qui a écrit : un paysage est un état d'âme ! »

Malgré ses prises de position tranchées sur l'école moderne et son refus catégorique de trahir ses principes réalistes, Jeanmaire témoigne d'un intérêt surprenant pour des motifs novateurs. Deux éléments, à résonance impressionniste, se distinguent dans sa production norvégienne : d'une part le bateau à vapeur, motif emblématique de la croisière au Spitzberg, et d'autre part la glace et l'eau, vecteurs de lumière. Ces « personnages clés » de la production norvégienne prennent la pose dans ses dessins, évoquant les séries impressionnistes dont le motif principal est l'étude de la lumière et des effets atmosphériques.

Les dessins de voyage du peintre neuchâtelois tentent de s'émanciper du cadre réaliste qui a fait son succès, mais qui l'empêche de retrouver la célébrité. Les goûts ont changé : ce sont désormais les mouvements de la nouvelle école qui ont la cote. Les règles désuètes que l'on observe dans sa production jurassienne subissent comme une « secousse nerveuse »⁵⁷, permise et même recherchée par le voyage. Cette idée, qui n'est pourtant pas nouvelle en 1912⁵⁸, correspond parfaitement au processus mental de Jeanmaire qui se met effectivement dans un état d'ouverture au monde. Il tente une aventure non seulement avec son corps mais aussi avec son art.

⁵⁶ AMIEL Henri-Frédéric, « *Fragments...* », 1887.

⁵⁷ BAUDELAIRE Charles, *Constantin Guys : le peintre de la vie moderne*, Genève : Éditions La Palatine, 1943, cité par BONNET Alain, *L'artiste itinérant...*, p. 113.

⁵⁸ BONNET Alain, *L'artiste itinérant...*, 2016, p. 112. Cette idée est déjà présente en 1868 dans la correspondance du peintre orientaliste français Henri Regnault (1843-1871).



Fig. 14: Édouard Jeanmaire, *Un iceberg à Temple-Bay au Spitzberg*, 1912.

Mine de plomb, craie noire, craies de couleur et rehauts de gouache blanche, encre de Chine sur papier. 40,9 x 26,8 cm. CMV 02259.

Au moment où les nouvelles tendances artistiques sont acceptées en Suisse, après vingt ans de lutte, Jeanmaire semble se résoudre à un compromis qui lui correspond (Fig. 14).

Ses voyages lui permettent de sortir pour un temps du carcan dans lequel il s'est lui-même placé au début de sa carrière⁵⁹ et dans lequel on le prie instamment de rester. Cela aboutit à un travail parallèle à sa production alimentaire, deux entités quasi indépendantes l'une de l'autre. Un seul fil rouge semble relier le tout: la Nature et le *pleinairisme*⁶⁰.

Témoins d'une prise de liberté et d'une audace absente de sa production alimentaire, ces dessins de voyage forment des îlots stylistiques, dans les thèmes comme dans la touche. Ils sont, aux yeux du public attaché à sa production jurassienne, le témoignage d'une

⁵⁹ Barthélémy Menn déjà, lui avait prédit l'échec, à long terme, de sa vocation de « peintre du Jura ».

⁶⁰ Par opposition à la peinture d'atelier, ce terme désigne spécialement une orientation de la peinture de la seconde moitié du XIX^e siècle, exécutée en plein air.

infidélité que lui fait regretter la critique. La réception de l'œuvre non jurassienne, et norvégienne en particulier, est négative ; on peut lire dans la *Tribune de Genève* du 28 novembre 1916 : «*Le "peintre du Jura", [...] cet amoureux de la nature des montagnes neuchâteloises, qu'il eût mieux fait de ne point quitter pour celle des glaciers et des banquises [...]*»

Ceci justifie probablement la discrétion de ses œuvres de voyage dans les expositions qui suivent son retour. D'ailleurs, à l'inverse de ce qu'on voit d'ordinaire chez les grands peintres voyageurs, il n'y a pas chez lui d'«exposition de retour», permettant de montrer la production du voyage. Il est le peintre du Jura et c'est ainsi catégorisé qu'il meurt, quatre années plus tard.

Pour conclure, rappelons que le carnet d'Édouard Jeanmaire est le résultat d'un processus complexe qui mêle la tradition iconographique, l'attrait de la modernité et l'impasse face à la concurrence de la photographie. L'artiste cherche à se renouveler ; pourtant cette expérience ne semble transformer et influencer ni sa technique picturale ni le reste de son œuvre ; la peur, sans doute, d'être lâché par son dernier public fidèle. Son carnet de voyage témoigne aussi, de manière très parlante, des hésitations et des changements que vit l'époque, entre réalisme et impressionnisme, entre tradition et modernisme, avec une touche de nostalgie romantique. Il oscille entre objet de travail et expérimentation visuelle d'un monde fantasmé, il montre l'artiste en quête de liberté et d'indépendance. Libéré du carcan académique, Jeanmaire cherche, en ce début de xx^e siècle, les limites géographiques et techniques à ce nouvel élan que la scène artistique suisse a durement conquis. Le peintre meurt en 1916, dans une période d'effervescence qui érige au rang de stars les nouvelles vedettes de la scène artistique. Souvent évoqué dans les sources, son espoir de voir son choix pictural jugé positivement par la postérité, et de figurer au rang des artistes de référence, ne s'est pas concrétisé. Les peintres adulés un jour peuvent cependant tomber en disgrâce ; à l'inverse, les artistes à «*facture débile*»⁶¹ peuvent peut-être retrouver leur première gloire...

⁶¹ Cf. note 3.

Résumé

Familier d'une vision réaliste de la Nature, Édouard Jeanmaire (1847-1916), le «peintre du Jura», choisit de se rendre en 1912, pour son dernier voyage, en Norvège et au Spitzberg, ultimes terres vierges, désormais accessibles au tourisme. L'artiste a alors la possibilité de renouveler sa vision, trahissant sa position conformiste en produisant des îlots stylistiques au regard de la globalité de son œuvre. Le carnet du peintre jurassien est le résultat d'un processus complexe qui mêle la tradition iconographique, l'attrait de la modernité et l'impasse face à la concurrence de la photographie. Il témoigne aussi, de manière très parlante, des hésitations et des changements que vit l'époque, entre tradition et modernisme.

Abstract

Known for his realist landscapes of the Jura, Édouard Jeanmaire (1847-1916) chose to embark on his last trip in 1912 to Norway and Spitsbergen, still uncharted lands that were opening up to tourism. The artist took advantage of this opportunity to renew his style. His notebook is the result of a complex process in which traditional images are challenged by the appeal of modernity and the competition with photography. It thus reflects the era's wavering between tradition and modernism.

SOUVENIRS DE VACANCES

Laurent Tissot

**« Voir la mer ». Tourisme automobile
et jeunesse neuchâteloise à la conquête
de la Côte d’Azur (1936)**

*« Voir la MER – s’en approcher de près
– en observer l’aspect changeant
au soleil levant, au crépuscule
– au clair de lune et sous le soleil de midi
– par temps calme – et peut-être par gros temps
– cette seule idée me subjugué et me comble. »¹*

C’est par ces mots que Charlotte Brontë invitait, en août 1839, son amie Ellen Nussey à la rejoindre à Burlington, ville portuaire à l’est du Yorkshire en Angleterre. Ce sont des mots identiques que quatre amis neuchâtelois auraient pu utiliser, près de cent ans plus tard, pour retracer le voyage en automobile entrepris le long de la Côte d’Azur et de la Riviera italienne. Car ce voyage, l’un des quatre participants, Pierre Bickel, en a tenu un journal. Intitulé *« Journal de voyage : vacances 1936 du 19 juillet au 2 août 1936 »*, ce récit décrit, jour

¹ Lettre de Charlotte Brontë à Ellen Nussey, 4 août 1839, in *Lettres choisies de la famille Brontë, 1821-1855*, Paris : Quai Voltaire, 2017, p. 74.

après jour et à la minute près, les faits et gestes de cette équipée. La mer est omniprésente dans les dix-huit pages dactylographiées qui composent le texte². Le voyage est organisé pour la voir, la respirer et la toucher. Le parcours suivi ne fait aucun doute là-dessus : atteindre le plus rapidement Marseille par Genève, Grenoble, Sisteron et Aix-en-Provence, puis longer la côte française et italienne jusqu'à Rapallo avec un retour via Gênes par le Simplon et Berne (cf. carte). Si 2 028 kilomètres sont parcourus en quinze jours à bord de la « Tinette », autre nom donné à l'automobile, treize jours sont exclusivement passés sur la côte, l'intérieur des terres n'étant qu'un lieu de transition.

Quatre joyeux lurons

Qui sont ces quatre amis ? Trois habitent à Neuchâtel : Pierre Bickel tout d'abord qui, outre le rédacteur du journal, est l'instigateur et l'organisateur du voyage. Il s'occupe des comptes, des achats, des repas. Il est accompagné de son frère Éric qui tient le volant et de Pierre Guinand, dénommé le « *rentier élégant* » ou le « *Vicomte* ». Seul Bernhard Hinderer, le « *photographe officiel* », n'y réside pas. Nous le savons grâce au journal de Pierre Bickel qui ne nous indique malheureusement pas son domicile. Une recherche dans les archives de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* nous renseigne plus précisément sur la carrière professionnelle des trois Neuchâtelois. Socialement, ils appartiennent à ce que nous pouvons appeler la classe moyenne et sont très intégrés dans la vie locale. Pierre (1908-1995) et Éric Bickel (1909-1992) reprennent de leurs parents ce qui est considéré comme l'une « *des plus anciennes entreprises de la ville* », la papeterie fondée en 1848 par H. Henriod à la rue Saint-Honoré – ainsi que, semble-t-il, une agence de voyage – qu'ils remettrent en 1976³. Fait intéressant : ils sont à la base de la création, en 1942, du premier club de camping du canton de Neuchâtel, club qu'ils animent, notamment Pierre qui en est le président, durant plusieurs années⁴. Par un mariage en 1939 avec Émilie Rougemont, propriétaire d'un pensionnat

² Le journal est intégré dans le Fonds Émilie Guinand conservé aux Archives de la vie ordinaire : Copie dactylographiée du journal de voyage de quatre jeunes Neuchâtelois : Pierre Guinand, Bernhard Hinderer, Éric et Pierre Bickel, dans le Midi de la France, du 19 juillet au 2 août.

³ *L'Express*, 25 avril 1980. Nous retrouvons des publicités de la papeterie Henriod & Bickel dès 1881 : cf. *L'Express*, 8 novembre 1881.

⁴ *L'Express*, 25 avril 1967 : « Le Camping-Club neuchâtelois a fêté son vingt-cinquième anniversaire ».

pour jeunes filles dénommé l'Iréna, Pierre Guinand (1915-2006) devient le directeur de celui-ci jusqu'à sa fermeture en 1971⁵. Cette activité impliquera de nombreux voyages, notamment en Angleterre pour rencontrer les parents d'élèves, en France et en Italie pour des voyages d'études ou encore à Mürren dans l'Oberland bernois pour des vacances de ski⁶. Pour le dernier des quatre, Bernhard Hinderer, nous n'avons pas de renseignements.

Un point relie ces personnages: la propension à faire du voyage un élément central de leur vie sous quelque forme que ce soit. L'agence de voyages et l'activité de camping représentent pour les Bickel un outil pour organiser des déplacements et des hébergements alors que pour Pierre Guinand, la gestion d'un pensionnat entraînera, pour des raisons tant commerciales que pédagogiques, des déplacements incessants. Son statut de «*photographe officiel*» laisse suggérer que Bernhard Hinderer voue un intérêt particulier au voyage en immortalisant sur la pellicule gens et paysages. Son activité sera inlassable tout au long des quinze jours. Ce voyage réunit donc quatre amis insérant le déplacement dans une existence «*bourgeoise*» qui, sans être opulente, n'en est pas moins relativement aisée. Ils font déjà montre d'une certaine maturité dans l'appréhension de la pérégrination et ne partent pas complètement démunis. Le voyage est ponctué de visites chez des parents, des amis ou des connaissances installés en France et en Italie. Ils rencontrent aussi sur la route des familles neuchâteloises, signe qu'ils ne sont pas seuls à s'octroyer des vacances et à voyager à l'étranger⁷. Âgés de vingt et un à vingt-huit ans, ils ne sont plus des adolescents. Jeunes adultes, ils sont à l'aube d'une vie professionnelle – quand elle n'a déjà pas commencé pour certains –, disposent de temps libre et roulent en voiture. C'est loin d'être le cas pour la majorité des Neuchâtelois. En septembre 1934, on dénombre pour tout le canton 2 301 voitures de tourisme, soit une voiture pour une

⁵ *L'Express*, 18 septembre 1971 : «La ville de Neuchâtel n'a plus de pensionnat».

⁶ AVO, Fonds Émilie Guinand, Histoire administrative/Notice biographique, url: https://archivesdelavieordinaire.ch/fonds_archives/detail/37 (consulté le 7 janvier 2019).

⁷ Ce genre d'expérience avait déjà des adeptes parmi les couches aisées de la population. Une preuve en est donnée dans les AVO qui conservent notamment les récits de voyage de Jules Barrelet, futur médecin-chef de l'Hôpital des Cadolles de Neuchâtel. Âgé de dix-huit ans, il entreprend des voyages en Provence et en Corse durant le printemps et l'été de 1925 et 1926. Le bateau, le train et la bicyclette, sans compter la marche à pied, en sont les moyens de locomotion utilisés. Cf. SCHADER Yannick, *Balades et flâneries d'un jeune citadin suisse dans le Sud de la France*, Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel, Séminaire MA de recherche en histoire contemporaine : «Correspondances, carnets et récits de voyage. Entre écrits personnels et discours sur le monde», printemps 2018.

cinquantaine d'habitants. Dix ans plus tôt, il y en avait quatre fois moins, 658 exactement, soit une voiture pour environ deux cents habitants⁸.

Notre quatuor participe donc à un véritable engouement de la population neuchâteloise – tout au moins pour les classes moyennes et la partie citadine – pour l'automobile durant les années trente, engouement que l'on retrouve d'ailleurs aussi dans le reste de la Suisse⁹. Vu son jeune âge, il marque dans le même temps un attrait pour une modernité qui s'affirme à travers la nouvelle mobilité créée par la voiture, le tourisme automobile. Ajouté à l'individualisme que ce mode de transport implique, cet engouement en dit long sur les contours sociologiques d'une jeunesse sûrement avide d'expériences nouvelles, certainement insouciant et frivole, parfois provocante, mais dans tous les cas à l'abri des difficultés auxquelles d'autres Neuchâtelois se heurtaient au même moment même si, on l'a dit, elle était loin d'être dorée¹⁰. Lorsque le signal du départ est donné le 19 juillet 1936, 6,3 % de la population active est au chômage dans le canton, soit 4 500 personnes¹¹. C'est dans ce contexte marqué par une situation économique difficile que cette attirance pour la mer se matérialise.

L'état d'esprit de nos quatre amis se révèle aussi dans le peu d'attention voué au contexte politique et social. Car au moment où la Tinette fonce plein pot vers la Méditerranée et longe les côtes avec ardeur, la France se trouve dans une période d'intenses agitations. Avec la victoire du Front populaire le 3 mai 1936, son paysage politique est complètement transformé. Sur le plan social, les accords de Matignon, signés un mois plus tard, aboutissent à une augmentation des salaires, à la fixation de la durée du travail à quarante heures, à l'établissement du droit syndical et au paiement de deux semaines de congé aux ouvriers. Ces décisions

⁸ *Statistique historique de la Suisse HSSO*, 2012, tableau N. 12 : véhicules à moteur et vélos par canton. hssso.ch/2012/n/12 (consulté le 9 janvier 2019). Il est intéressant de constater que le nombre de bicyclettes s'élève à 18 660 en 1934, année pour laquelle nous disposons de données précises.

⁹ On peut s'en rendre compte avec le succès populaire du Grand Prix Suisse automobile dans la forêt de Bremgarten à Berne qui attire chaque année des milliers de spectateurs : lors de la première édition en 1934, plus de 70 000... HÖCHNER Marc *et al.*, « Grand Prix Suisse 1934-1954. Bern im Rennfieber », *Berner Zeitschrift für Geschichte*, Bernisches Historisches Museum, 2018, p. 27.

¹⁰ Il faudrait s'arrêter plus longuement que nous ne pouvons le faire ici sur la « jeunesse » comme objet d'histoire qui reste encore peu présent dans l'historiographie suisse, du moins pour la période contemporaine. Cf. BOUNEAU Christine, LE MAO Caroline (dir.), *Jeunesse(s) et élites. Des rapports paradoxaux en Europe de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, ou encore SOHN Anne-Marie, « Sois un Homme ! ». *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris : Seuil, 2009.

¹¹ *Statistique historique de la Suisse HSSO*, 2012, tableau F. 20a : Demandeur-euse-s d'emploi par canton. hssso.ch/2012/f/20a (consulté le 9 janvier 2019).

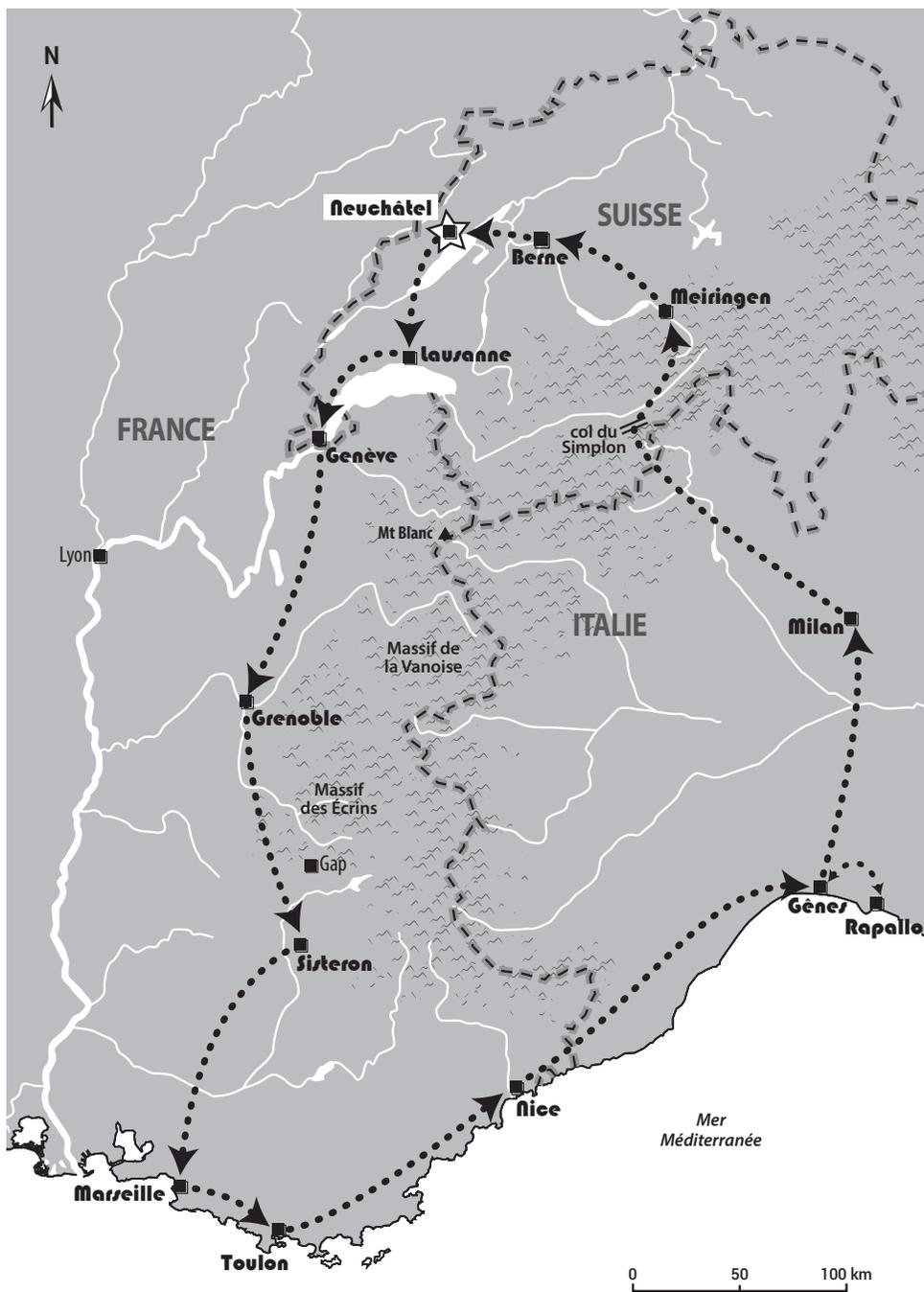


Fig. 1 : Itinéraire du voyage.

«révolutionnaires» pour l'époque marquent une étape décisive dans l'émergence des vacances comme une réalité et non plus un rêve pour beaucoup de foyers français¹². L'arrivée sur les plages de ces «nouveaux vacanciers», dont le nombre a certainement été exagéré, n'a cependant pas pu ne pas être remarquée par nos amis neuchâtelais. Or aucune allusion n'y est faite dans le journal. Le quatuor roule sur les routes comme hors du temps, tout entier livré à ses seuls plaisirs et indifférent à ce qui se passe au même moment autour de lui. Aucune mention n'est faite non plus, lors de la semaine passée sur la Riviera italienne, à la situation qui y prévaut, sauf des cris de joie lancés à pleins poumons : «*Viva il Re! Viva il Duce! Viva la bella Italia!*», au bord de l'autoroute près de Milan, après avoir avalé deux litres de chianti.... Conviction sincère ou euphorie passagère? Nous ne le savons. Le plaisir hédoniste semble être le seul qui compte.

La mer : de l'hiver à l'été

L'attraction pour la mer n'est pas un fait nouveau en 1936¹³. Si pendant longtemps, elle n'a été qu'un «territoire du vide», pour reprendre les termes d'Alain Corbin, une impulsion est donnée à la fin du XVIII^e siècle¹⁴. La recherche d'une meilleure santé en est l'un des moteurs mais le souci d'esthétisme s'y ajoute rapidement pour faire du bord de mer une destination choyée parmi l'aristocratie et la grande bourgeoisie. Le plaisir de la baignade n'est pas recherché même s'il est considéré comme médicalement sain sous certaines conditions. Charlotte Brontë ne le mentionne d'ailleurs pas, s'approcher de près lui suffit. C'est dire que la mer se conjugue avec d'autres plaisirs : ceux du jeu, de la promenade, du flirt, du grand air, de la vue, de la conversation¹⁵. En France, la vogue est surtout concentrée sur les plages du littoral normand, breton et vendéen avant de se propager sur le littoral méditerranéen¹⁶. De plus, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, c'est la saison d'hiver qui est privilégiée parce que l'air y est clément et doux.

¹² VIGREUX Jean, *Histoire du Front populaire : l'échappée belle*, Paris : Tallandier, 2018.

¹³ CABANTOUS Alain et al. (dir.), *Mer et montagne dans la culture européenne (XVI^e-XIX^e siècle)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011.

¹⁴ CORBIN Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris : Aubier, 1988.

¹⁵ MUNOZ Laurence (dir.), *Usages corporels et pratiques sportives aquatiques du XVIII^e au XX^e siècle*, 2 tomes, Paris : L'Harmattan, 2008.

¹⁶ Voir à ce propos, VINCENT Johan, *L'intrusion balnéaire, les populations littorales bretonnes et vendéennes face au tourisme (1800-1945)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2007.

Fuyant les régions froides l'automne venu, de riches rentiers anglais, mais aussi français, bâtissent de plantureuses demeures pour y résider jusqu'à l'arrivée du printemps ou s'agglutinent dans les locations meublées avant de rejoindre les premiers hôtels. Hyères, Menton, Nice ou Cannes se forgent une réputation à partir de ces fondements. La création du terme «Côte d'Azur» en 1887 par l'écrivain dijonnais Stéphane Liégeois, si elle est associée à la délimitation d'une aire géographique, est intimement liée à ce phénomène d'hibernation¹⁷. La mer est délaissée l'été dès que les grosses chaleurs se font sentir.

Sous le coup de l'hygiénisme notamment, courant de pensée qui se développe dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le rapport à la mer va peu à peu se modifier¹⁸. La mise en évidence des bienfaits du soleil sur la santé contribue à populariser une nouvelle forme de tourisme balnéaire, estivale celle-ci, faite de soleil, de baignade, de culture, d'expériences sensuelles (visuelles, olfactives, gastronomiques, sexuelles), de farniente aussi, forme qui connaît un véritable emballement durant l'entre-deux-guerres pour atteindre un paroxysme durant les Trente Glorieuses¹⁹. Le bronzage est notamment mis à la mode, une peau hâlée étant synonyme non seulement de bonne santé mais aussi de valorisation personnelle²⁰. Ce retournement s'assure un puissant allié sous la forme de l'automobile qui bouleverse peu à peu les usages de la mobilité. Objet de distinction de l'aristocratie dès son apparition, elle se démocratise peu à peu grâce à des processus de production – taylorisme, fordisme – qui ouvrent la voie à une large diffusion dans de nouvelles couches de population, la bourgeoisie notamment. En Europe, la greffe prend surtout durant l'entre-deux-guerres²¹. La convergence mer-automobile laisse apparaître encore une dernière composante qui l'arrime à une dimension culturelle forte, l'émergence de dispositifs technico-commerciaux destinés à faciliter et à dompter le déplacement : cartes, guides de voyage, bornes, amélioration du

¹⁷ BOYER Marc, *L'invention de la Côte d'Azur. L'hiver dans le Midi*, La Tour-d'Aigues : Éditions de l'Aube, 2002.

¹⁸ Sur l'hygiénisme, on trouve une très nombreuse littérature. On peut se rapporter à la critique bibliographique dans LE ROUX Thomas, «Le siècle des hygiénistes», *La Vie des idées*, 14 juin 2010, url : <http://www.laviedesidees.fr/Le-siecle-des-hygienistes.html> (consulté le 9 janvier 2019).

¹⁹ URBAIN Jean-Didier, *Au soleil : naissance de la Méditerranée estivale*, Paris : Payot, 2014.

²⁰ ORY Pascal, *L'invention du bronzage*, Paris : Éditions Complexe, 2008.

²¹ MAUCH Guillaume, ZELLER Thomas, *The World Beyond the Windshield : Roads and Landscapes in the United States and Europe*, Athènes : Ohio University Press, 2008 ; MERKI Christoph M., *Der holprige Siegeszug des Automobils, 1895-1930. Zur Motorisierung des Strassenverkehrs in Frankreich, Deutschland und der Schweiz*, Vienne : Böhlau, 2002.

réseau, etc. Deux acteurs jouent, à cet égard, un rôle majeur en France : le Touring-Club et Michelin.

Avec la création du Touring-Club en 1890, l'apprentissage de l'automobile s'opère dans une dynamique où le loisir est central, notamment avec la mise en œuvre d'une signalisation adaptée, l'indication des garages, la promotion du camping, celle de camps de vacances et d'itinéraires conseillés²². À côté de l'aspect technique et publicitaire, l'entreprise Michelin donne une impulsion décisive à une reconnaissance culturelle aux dimensions multiples : de la cuisine et de la culture locale au nationalisme et au colonialisme. Ses célèbres *Guides rouges* assurent à leurs lecteurs une maîtrise des outils indispensables à un trajet tout entier consacré au plaisir : les restaurants, les hôtels, les monuments, les sites « à voir » sont soigneusement répertoriés et, selon les cas, classés²³.

Même si le tourisme automobile présente encore beaucoup d'impondérables et qu'il a ses détracteurs, il opère dans les années 1930 une mue considérable grâce à ces dispositifs, dont notre quatuor va profiter abondamment. Comme le montre très bien Catherine Bertho Lavenir, le tourisme automobile s'articule selon un double mouvement : « *Plaisir de glisser sans effort dans l'espace, de dévorer les kilomètres [...] Plaisir, aussi, de savoir. L'automobiliste en balade peut reconnaître un château, une église, le cœur d'une vieille ville.* »²⁴ On pourrait ajouter le plaisir de la destination qui rend possible la jouissance d'expériences dans des lieux inconnus ou originaux, l'espace balnéaire notamment²⁵.

« Ça y est ! Nous partons... »

Ce sont les premiers mots de Pierre Bickel : il est 7 h 25, le dimanche 19 juillet 1936. Notre analyse se limitera à la partie française de la randonnée, non pas que le trajet sur la Riviera italienne ne soit pas intéressant. Mais tant à Gênes qu'à Rapallo, le quatuor est pris en charge par des connaissances, notamment une cousine des frères Bickel et des

²² BERTHO LAVENIR Catherine, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris : Odile Jacob, 1999, et particulièrement le chapitre XIV : « La révolution culturelle des années trente », p. 337-361.

²³ HARP Stephen, *Marketing Michelin. Advertising & Cultural Identity in Twentieth-Century France*, Baltimore : The John Hopkins University Press, 2001. Paru en français en 2008 chez Belin.

²⁴ BERTHO LAVENIR Catherine, « La découverte des interstices », in *Les cahiers de médiologie*, 2001/2, n° 12, p. 128.

²⁵ TOULIER Bernard, « L'influence des guides touristiques dans la représentation et la construction de l'espace balnéaire (1850-1950) », in CHABAUD Gilles *et al.* (éd.), *Les guides imprimés du xv^e au xx^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris : Belin, 2000, p. 239-258.

amis proches. Ce qui ne veut pas dire que sur la Côte d'Azur aucune rencontre d'amis n'est faite, mais, sans être moins spontané, le voyage sur la Riviera se déroule dans un contexte différent.

La partie azuréeenne couvre la première semaine du voyage, soit du lundi 20 au dimanche 27 juillet. Nous pouvons l'inscrire dans une quadruple dimension dont le pôle central d'intérêt, la mer, est lié à la jouissance.

La jouissance des sens

La proximité de la mer atteste de la possibilité de jouir d'expériences nouvelles dont le corps physique est d'abord le principal bénéficiaire. La question n'est plus seulement, comme l'écrivait Charlotte Brontë, de s'en approcher, mais bien de s'y immerger. Pour notre quatuor, le plaisir de la baignade n'est pas complètement nouveau. L'exercice, sans être familier, est sans doute domestiqué pour des habitants, en tout cas pour trois d'entre eux, d'un bord de lac²⁶. Nulle appréhension donc à s'y adonner. Au contraire. Mais la mer Méditerranée n'est pas le lac de Neuchâtel. Pierre Bickel rend compte de ces moments qui font de ces baignades quelque chose d'extraordinaire même si le journal les retranscrit très sobrement :

[21 juillet] «*Éric, Bernhard et le Vicomte se baignent, la plage est superbe, une longue étendue de sable.*» [22 juillet] «*baignade générale, [...] nous nous étendons sur le sable pour digérer, le soleil est très chaud, mais il y a quand même de l'air. [...] Puis nous nous baignons*» [23 juillet] «*nous rentrons ensuite par la Croisette et passons le port pour aller nous baigner à la plage du Midi*» [24 juillet] «*promenade à pied le long de la Promenade des Anglais puis nous nous baignons sur la plage.*» [25 juillet] «*Pierrot et Bernhard vont baigner pendant que les deux autres se reposent*»²⁷

Pas un jour ne se passe sans qu'il n'y ait un plongeon ou une trempette. Le bain de mer est lié à un environnement qui le rend délicieux et

²⁶ MONOD Laurent, *Les établissements de bains de lac de la ville de Neuchâtel : de l'aménagement des premiers bains édifiés par la ville à l'élaboration d'une plage, 1858-1930*, Université de Neuchâtel, Institut d'histoire, mémoire de licence non publié, 2009.

²⁷ AVO. Fonds *Émilie Guinand*. Copie dactylographiée du journal de voyage de quatre jeunes Neuchâtelois.

attirant : la plage, le sable, le soleil, la chaleur. Tout est comprimé dans cet espace-temps et amplifie ces sentiments de bonheur. La conjonction de ces éléments souligne la supériorité de ces plaisirs et leur recherche.

Se baigner implique une aisance dans l'eau et une maîtrise des principes élémentaires de la natation, ce qui, pour nos quatre lurons, ne semble poser aucun problème. Mais se baigner, c'est aussi paraître et s'afficher dans un espace qui impose des règles de conduite et de voisinage. À lire le journal, aucune gêne ou méfiance ne vient les troubler dans leurs déambulations. Ils se conforment aux usages de la plage avec beaucoup d'à-propos et les dominent avec une belle assurance²⁸. Pierre et Bernhard abordent même avec condescendance les habitants du coin, qualifiés de « *naturels qui vendent des boissons tout près de notre camp...* » (21 juillet). Emportés par leur « *désinhibition* », ils expriment même des comportements provocants, notamment en quittant « *la plage pour faire une entrée sensationnelle à l'hôtel en costume de bain!!!* » (23 juillet). L'univers de la mer participe d'un mode d'existence qui abolit, pour un temps, les frontières entre la routine quotidienne et les privilèges d'une jeunesse qui expérimente les joies de la vie²⁹.

Mais la jouissance du corps va de pair avec une jouissance plus élargie des sens. Boire et manger se conjuguent notamment pour saisir la dimension épicurienne de cette équipée neuchâteloise en terre azuréenne. On est frappé par l'importance accordée aux moments gastronomiques et bachiques qui sont centraux dans la randonnée. La journée du 20 juillet est, à cet égard, particulièrement arrosée :

[20 juillet à 10 h 15] « *arrêt à Aix-en-Provence : sur la terrasse d'un café, dégustation d'un demi* » [20 juillet à 13 h 00] « *Au Bar du Marquis (à Marseille), où nous échouons pour dîner nous restons une heure à manger [...] Nous y mangeons la traditionnelle Bouillabaisse.* » [20 juillet à 14 h 00] « *Buvons plusieurs demis dans un bar de la Rue de Rome* » [20 juillet à 17 h 00] « *nous nous arrêtons à la Brasserie Phénix [...] où nous dégustons quelques chopes de Spécial* » [20 juillet à 18 h 30] « [...] *Nous quittons la Brasserie Phénix pour filer sur La Ciotat, en passant par Aubagne, nous sommes un peu gais, effet de la bière Phénix* » [20 juillet à 20 h 00] « *Arrivée à La Ciotat, nous allons sur le port, garons la voiture et soupions au Restaurant Moderne, au Menu : Supions, petites pieuvres, dont*

²⁸ URBAIN Jean-Didier, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires, XIX^e-XX^e siècles*, Paris : Payot, 1996.

²⁹ BAZOGE Natalia, JAMAIN-SAMSON Sandrine, « Le paradoxe du maillot de bain d'avant-guerre, entre pudeur et émancipation », in MUNOZ Laurence (dir.), *Usages corporels...*, p. 141–152.

Bernhard se régale sans savoir au juste ce que c'est!! Après le souper, gros cigares et une bouteille de champagne offerte par les 3 à Pierrot, en l'honneur de sa fête, à 15.- francs, ce qui n'est pas trop cher.»

On n'ose pas imaginer dans quel état le quatuor se trouve pour conduire la Tinette et pour chercher en pleine nuit une place de camping où «*Éric et le Vicomte font un peu trop de bruit...*» (20 juillet à 22 h 20). Les lendemains sont ponctués des mêmes animations: un «*demi*» ici, un «*bock*» là, un bon repas «*et pas cher*» ailleurs; bref ces vacances ne sont pas imaginables sans ces instants voués à l'alcool et à la nourriture, instants que Pierre Bickel, le rédacteur, tient à mentionner précisément dans son journal. Apparemment, il ne s'en lasse jamais. L'affirmation de leur masculinité se règle pour nos amis non seulement dans leur volonté de partir à la découverte de la mer mais aussi de se l'offrir en toute décontraction par le moyen du tourisme automobile. C'est aussi par le biais de la boisson et de la bonne chère que la «*mue*» s'opère: mais plus que manger, boire est le révélateur d'une émancipation personnelle et de l'entrée dans le monde des adultes.

La jouissance du paysage

La recherche de plaisir sous-tend tout le voyage. La mer et ses à-côtés y contribuent pour beaucoup. Mais celle-là ne peut être dissociée d'un environnement qui la rend si admirable et si attirante. Elle ne se déguste pas seulement par une immersion ou dans le fait de s'étendre sur le sable en plein soleil ou encore dans les bars et cafés environnants, elle est aussi à voir dans son cadre naturel. Le quatuor est très sensible au paysage dans lequel il se déplace. Cette notion a été beaucoup étudiée. Nous n'allons pas nous y attarder³⁰. Qu'il nous suffise de dire qu'elle est totalement intégrée dans l'activité touristique. Elle lui est inhérente même, le plaisir du déplacement impliquant le plaisir de la vue sur ce qui est traversé. Le journal en donne maints exemples.

[21 juillet à 7 h 30] «*Bernhard et Pierrot se lèvent et admirent le paysage que nous avons depuis la chambre, à droite c'est La Ciotat. Le coup d'œil*

³⁰ Pour une présentation toute en nuances, cf. WALTER François, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e-20^e siècle)*, Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004, et surtout le chapitre 3, p. 147 et suivantes.

[...] *est superbe, la côte est escarpée et très découpée, nous avons la mer à 50 m. en contrebas de la maison.*» [21 juillet à 9 h 10] «*nous quittons St. Cyr sur mer et passons par Bandol que nous traversons pour nous arrêter 500 m. plus loin au haut d'une falaise d'où nous admirons la vue sur Bandol*» [22 juillet à 18 h 00] «*nous faisons une balade sur la route côté est pour voir la vue sur Fréjus.*»

Pour ce faire, notre quatuor prend de la hauteur, mouvement qui s'associe à une vieille pratique qui accorde à l'élévation le moyen de rendre visible et lisible un paysage, ceci dans le but de lui donner une identité. La Côte d'Azur se construit par cette approche, la masse d'eau se fracassant sur des falaises escarpées sous un soleil de plomb. Son paysage se lit dans la verticalité. Mais ce plaisir n'est pas dissociable de la volonté de l'immortaliser et de la montrer à d'autres ou simplement d'en garder un souvenir. La photographie est omniprésente durant la randonnée et Bernhard, le photographe, s'en donne à cœur joie dès le départ, «*le bruit caractéristique du déclenchement d'un appareil de photo*» (19 juillet à 7 h 25) se faisant entendre régulièrement³¹.

[21 juillet à 8 h 15] «*Bernhard a naturellement déjà pris quelques photos en poussant des: Oh! d'admiration!*» [25 juillet à 9 h 15 puis à 10 h 10] «*[Nous] filons par la corniche moyenne sur Villefranche puis par Beaulieu, nous nous arrêtons 2 fois pour faire des photos entre Beaulieu et Monaco [...] photos nombreuses.*»

L'identité paysagère azurienne assure une combinaison entre différents éléments physiques: eau, falaise, soleil, montagne, villages, flore, etc. C'est par cette combinaison qu'elle prend sens et c'est pour cette raison que le groupe tient à l'immortaliser. Mais c'est par cette combinaison aussi qu'elle invite à jouir de formes de restauration et d'hébergement qui en font prendre pleinement conscience. Si le quatuor prend plaisir à plusieurs reprises à pique-niquer, pratique qui a déjà une longue tradition, l'aspect particulier de ce voyage est à trouver dans l'utilisation du camping³². Dans les années trente et sous l'influence du Front populaire, cette manière d'habiter proche de la nature est déjà en vogue. Des magasins de matériel s'ouvrent dans les grandes villes,

³¹ À notre connaissance, aucune photographie n'a été conservée.

³² STROST Olivier (dir.), «Habiter la nature? Le camping», *Ethnologie française* 2001/4 (vol. 31), p. 581-756.

des revues s'y consacrent, la revue du Touring-Club notamment³³. Pour notre quatuor, le camping fait déjà partie de son univers. Sont-ce les frères Bickel qui en imposent la présence ? C'est plausible, car la tente disponible n'offre de la place que pour deux personnes. Ce sont dans tous les cas eux qui seront à la base de la création du Camping-Club de Neuchâtel en 1942 et qui vont l'animer par la suite. Ils semblent faire état d'une grande maîtrise de cette «*précarité désirée*» dans la recherche des endroits – soit en demandant à des propriétaires sur place, soit en s'adressant à des bureaux de tourisme – ainsi que dans le montage ou le démontage de la tente qui ne présentent apparemment aucune difficulté.

[21 juillet à 18 h 30] «*À La Capte, sur la presqu'île de Giens, nous nous installons du côté est tout près de la mer sous les pins, montons la tente, il y a beaucoup de campeurs aux environs.*» [22 juillet à 14 h 20] «*[Nous] trouvons un endroit de camping au lieu-dit: *Les Issambres* à 9 km. de Ste. Maxime, sur la route de St. Raphael, nous nous installons après avoir demandé l'autorisation aux propriétaires qui sont des Parisiens cantonnés dans une maisonnette tout près...*»

Le partage est équitable : pendant que deux dorment dans la tente, les deux autres trouvent le repos dans l'automobile et inversement la nuit suivante. Mais le camping n'est pas le seul mode d'habitation. L'hôtel est aussi requis, pour des raisons... météorologiques à La Ciotat et pour des raisons pratiques à Cannes ou encore à Nice.

La jouissance de la technique

Le tourisme automobile implique l'utilisation d'un véhicule qui, s'il s'est beaucoup amélioré, n'est pas exempt de certaines faiblesses. Notre bande d'amis est tout à fait consciente de cette situation. Les allusions sont quotidiennes à la bonne marche de la voiture : le passage à un garage, le contrôle du niveau d'huile, des pneus, du moteur. La panne est crainte à tout moment. Or l'engin reste étonnamment fiable : le 20 juillet, 457 kilomètres sont parcourus, le lendemain 212 au compteur. C'est le soulagement.

³³ SIROST Olivier, «Du Campement au camping», *Techniques & Culture*, 2011, p. 98-113.

[22 juillet à 19 h 00] «*La Tinette va très bien et nous n'avons pas encore eu d'ennuis.*»

Ce sera le cas jusqu'à la fin du périple. Mais l'automobile n'est pas qu'un moyen de locomotion. Outre l'indépendance à laquelle elle est associée, elle offre une fantastique opportunité d'expérimenter la notion de vitesse³⁴. Pierre Bickel tient une comptabilité précise du nombre de kilomètres couverts chaque jour, signe de son attention à ne pas se laisser gagner par une mollesse qui empêcherait de réaliser durant la quinzaine tous les buts du voyage. Tenir les horaires dépend de la sûreté technique. L'un ne va pas sans l'autre.

[20 juillet à 8 h 30] «*Depuis Manosque la route large et sans virages trop forts permet une bonne moyenne de 70 à 80 km., nous filons en vitesse, en suivant le courant de la Durance.*»

La jouissance de la technique s'opère par un autre biais très directement lié à la présence de la mer. S'il y a indiscutablement une attirance pour celle-ci, elle n'est pas non plus dénuée d'attraits du même ordre. Aux combinaisons mer-satisfaction des sens et mer-paysage, il faut ajouter celle qui réunit mer et technique. Son intérêt réside dans la vue des bateaux, à Marseille ceux des Messageries maritimes et de la Compagnie Générale Transatlantique, mais surtout à Toulon ceux de guerre,

[21 juillet à 13 h 30] «*sous-marins, garde-côtes, torpilleurs, contre-torpilleurs, croiseurs, etc... après l'appel de 14 h 00 nous montons sur le contre-torpilleur *Tornado* que nous visitons et repartons pour le port après avoir passé près du Porte Hydre-avions *Commandant Teste* et fait beaucoup de photos.*» [21 juillet à 15 h 40] «*Au loin se profilent les silhouettes du Béarn, quelques croiseurs et sous-marins en manœuvre.*»

On ne peut pas être plus précis: cette visite, réalisée grâce au fils du patron d'un restaurant dans lequel nos amis s'en sont mis plein derrière la cravate, force leur admiration. Le spectacle n'est guère possible sur le lac de Neuchâtel et on les sent tristes de quitter Toulon et plus encore Hyères où «[ils jettent] *un dernier coup d'œil sur la flotte*» qui ancrant dans la rade (22 juillet à 9 h 10). En d'autres termes, le paysage naturel n'est pas dissociable d'un paysage technique qui lui donne sa pleine mesure.

³⁴ STUDENY Christophe, *L'invention de la vitesse, France, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris: Gallimard, 1995.

La jouissance des autres

Un voyage touristique, même entrepris pour quinze jours, débouche sur un éloignement des proches qui sont restés à la maison. Le souci reste cependant constant de maintenir un lien : dire où nous sommes, préciser ce que nous voyons et faisons, montrer ce qu'est l'étranger, faire naître des envies ou encore signaler le privilège de voyager, bref les motifs sont divers pour garder un contact et informer de ses faits et gestes. C'est le côté paradoxal du voyage touristique : on part, mais on tient à maintenir des relations. Nos quatre amis vouent une attention particulière à conserver ce trait d'union. Le moyen, c'est la carte postale. Nous ne savons pas à qui elles sont envoyées. Mais le rédacteur ne se lasse pas d'indiquer les moments et les lieux où l'acte d'écrire s'opère, indice de leur importance. Ce que l'on peut dire, c'est qu'ils sont très nombreux. Pas un jour ne se passe sans que nous ne le sachions :

[20 juillet, 14 h 30] «*Buvons plusieurs demis dans un bar de la Rue de Rome, expédions des cartes postales, il fait très chaud, 28 degrés à l'ombre*» [22 juillet à 9 h 30] «*Puis nous allons les bras ballants par les rues de Toulon jusqu'au port où nous buvons un bock et expédions des cartes.*» [22 juillet à 16 h 30] «*nous partons avec l'auto à Ste-Maxime, buvons un demi en écrivant quelques cartes*» [23 juillet à 12 h 45] «*Après dîner repos et promenades individuelles pour achats de cartes.*» [23 juillet à 15 h 00] «*Nous finissons d'écrire nos cartes*» [25 juillet à 12 h 15] «*[Nous] achetons des cartes postales et les écrivons dans l'auto, expéditions en masse!!*»

Le «*Chez nous*» est toujours présent et le devoir d'écriture n'est jamais négligé. L'obligation de rester en contact s'accorde cependant à la nécessité de boire un verre non pour oublier, mais pour ne pas se faire oublier. Cet exercice de sociabilité à distance s'accompagne d'un autre, plus lyrique car plus intense. Ce voyage touristique, même s'il se caractérise par la recherche de loisirs hédonistes, n'en garde pas moins une touche sociale prononcée. Il est le lieu de rencontres imprévues : avec des autochtones on l'a vu, mais aussi avec des gens du lieu (hôteliers, restaurateurs, connaissances) et des vacanciers. Éphémères, ces contacts donnent le ton à la randonnée. À Cannes, sur la Croisette, l'ambiance est très festive.

[23 juillet, 20 h 20] «*Nous sommes sur le quai, un orchestre joue quelques morceaux [...] rien ne manque, dancing et cinéma en plein air, skating,*

nous admirons le chic et l'éclairage des hôtels Carlton et Miramar et allons boire un demi dans un Bar.»

Les fins de soirées restent parfois plus énigmatiques quand «2 oiseaux de nuit» rentrent plus tard que les autres. Qu'ont-ils pu bien faire? Nous ne pouvons pas ne pas nous poser la question de savoir dans quelle mesure l'aspect sexuel n'est pas aussi présent dans les activités qui garnissent le voyage et si oui pourquoi ils n'en parlent pas. À la veille de quitter la France pour l'Italie, le 26 juillet, nos quatre lurons se trouvent en bonne compagnie à Menton après la visite du Musée océanographique et du Casino à Monaco.

[25 juillet à 19 h 30] «[Nous] *allons danser sur une place, soirée bal en plein air en faveur des orphelins de guerre, on nous décore... quel honneur et Pierrot et Bernhard dansent avec 2 jeunes filles de Lille, et entre 2 danses le quatuor se rend dans un Bar et un demi s'impose! Encore une et 2 danses et il faut quitter à regret toute la compagnie...* »

Simple flirt? Amorce d'une liaison? Nous n'en saurons rien. Il ne s'agit pas de tirer de conclusions hâtives. Il s'agit d'être conscient de la malléabilité d'un contexte festif et détendu où les rencontres, même momentanées, peuvent conduire à des aventures plus intimes.

Conclusion : les jouissances libératrices

Le voyage entrepris par ces quatre Neuchâtelois s'inscrit dans la pratique du tourisme automobile qui est en pleine expansion durant les années trente. Sous sa banalité, il nous renseigne sur les usages de cette forme de loisirs, mais aussi sur les représentations que notre quatuor s'en fait à travers la présence de la mer. Se rendre à la mer implique un apprentissage que notre groupe maîtrise en partie: maîtrise technique (la voiture, les itinéraires), maîtrise logistique (les hôtels, le camping, les pique-niques), maîtrise des lieux (la baignade, la plage, les restaurants, les bars). De ces points de vue, ce voyage ne représente rien de neuf. Mais la destination a pesé sur la décision de partir. Car la découverte de la mer fait office de révélateur: par son insertion dans une nature qui construit un paysage unique, par la mobilisation de multiples sens (voir, nager, flâner, sentir, boire, manger) qui aident à la comprendre et l'apprécier au maximum, par le hasard des rencontres auquel elle conduit, par les enfantillages et farces de toutes sortes qu'elle permet en toute impunité, par les spectacles inédits (la flotte)

qu'elle offre. Tous ces éléments se conjuguent pour faire de ce voyage un événement hors du commun et très riche en occupations.

À cet égard, l'hédonisme qui le caractérise s'interprète comme le prolongement d'une maturité dont nos quatre Neuchâtelois veulent pouvoir se prévaloir. La mer semble d'abord participer à une libération personnelle par le biais de jouissances. Outre la somme d'expériences auxquelles ils accèdent, la masse de cartes postales qu'ils expédient à leurs proches et de photographies qu'ils prennent démontre que partir voir la mer équivaut à accéder à la vie adulte, ce dont ils tiennent à se convaincre eux-mêmes et à le clamer bien haut.

Résumé

Le tourisme automobile connaît durant l'entre-deux-guerres un essor soutenu. Rendu possible par de nouveaux modes de production – le taylorisme et le fordisme –, il attire de nouvelles couches de population – les classes moyennes notamment – mues par le désir de partir en vacances. Le récit, qui a été tiré en été 1936 d'un voyage effectué par quatre jeunes Neuchâtelois sur la Côte d'Azur, s'inscrit dans ce contexte: voir la mer en est l'objectif. Il rend compte par le détail des multiples activités et des représentations qui pouvaient en être faites. Mais il dévoile aussi les attentes plus personnelles qui en font un rite de passage: la mer participe d'une libération par le biais de jouissances. Il équivaut à accéder à une vie adulte, ce dont nos quatre Neuchâtelois tiennent à se convaincre et à le clamer haut et fort par l'envoi de nombreuses cartes postales et la prise de multiples photographies.

Abstract

During the inter-war period, automobile tourism experienced a sustained boom. Made possible by new modes of production – Taylorism and Fordism – it attracted new segments of the population - the middle classes in particular - lured by the desire to go on holiday. The narrative of four young Neuchâtel residents' summer tour to the Côte d'Azur in 1936 may be understood in this context. It gives a detailed account of their many activities and the way in which these were represented. But it also reveals the more personal expectations that made the trip a rite of passage: the sea contributes to a form of liberation through pleasure. It is the equivalent of entering adulthood, a new state they want to convince themselves of and proclaim loud and clear by sending many postcards and taking many photographs.

Jacques Ramseyer

**Un récit de voyage « ordinaire »
à bord d'un paquebot de légende (1939)**

*« Ô cher bateau de Normandie
Pour toi ma douce mélodie
Plus beau, plus cher de jour en jour
Je penserai à toi toujours ! »¹*

La période qui s'étend de la fin du XIX^e siècle aux années 1930 voit la naissance d'un tourisme cultivé réservé aux voyageurs aisés, qui fréquentent les palaces, les trains et les navires de luxe. Au départ, les paquebots étaient destinés au transport du courrier ; ils prenaient aussi en charge ceux qui traversaient les mers par nécessité familiale ou professionnelle, ainsi que les émigrants, de plus en plus nombreux à gagner l'Amérique au fil du XIX^e siècle. Or, ils vont se transformer à la Belle Époque, inaugurant une manière de voyager qui va évoluer vers la croisière. Ce sera « l'âge d'or des paquebots ». Cette mutation fera de la traversée de l'Atlantique Nord, autrefois éprouvante, une succession de

¹ Dernier quatrain d'un poème de seize vers dédié au commissaire de bord du *Normandie* par Marie-Caroline Bourquin-Jaccard. Ce poème, qui figure dans le carnet de voyage de celle-ci, a été recopié sur papier à lettres de la *French Line*, le 7 juillet 1939. Archives de la vie ordinaire (AVO), Fonds Jean-Paul Bourquin, JAC.B.3.

mondanités, de festivités et de loisirs divers à bord de *liners* qui adoptent peu ou prou le « style transatlantique » dont le paquebot *Normandie* est sans doute le meilleur représentant².

Dès sa mise à l'eau, le 29 octobre 1932, le *Normandie* entre dans la légende : ses dimensions, sa beauté, son luxe, ses nouveautés techniques, les enjeux dont il est porteur en font un bâtiment hors normes³. Sa courte carrière et sa fin tragique (il chavire dans le port de New York le 9 février 1942 sous les lances d'eau des pompiers appelés à éteindre le feu qui avait pris à bord) contribueront à renforcer le mythe du plus beau paquebot du monde.

C'est à bord de ce fameux navire que montent, le 5 juillet 1939, deux notables de La Chaux-de-Fonds, Albert et Marie-Caroline Bourquin-Jaccard, pour une traversée de l'océan Atlantique du Havre à New York, le voyage de retour s'effectuant du 2 au 7 août 1939. Marie-Caroline Bourquin-Jaccard en rend compte dans un petit carnet sur lequel elle couche ses impressions au jour le jour. Sans autre fil rouge que les grands plaisirs et les petits contretemps d'un parcours sans histoires, son récit de voyage apparaît comme révélateur d'un certain art de vivre propre à deux touristes « ordinaires », à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Le *Normandie*, un paquebot d'exception

Le 29 octobre 1930, en vertu d'une convention la liant à l'État français, la Compagnie Générale Transatlantique⁴ (couramment appelée « la Transat » ou « la *French Line* ») passe commande d'un paquebot de grand luxe, destiné à la ligne Le Havre-New York, à la Société des Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire. Celle-ci construira un bateau de 313,75 mètres de long et de 79 500 tonneaux de jauge. Ces dimensions encore jamais atteintes doivent en faire le plus grand paquebot du monde. La concrétisation de ce projet, qui occupera simultanément

² BERNERON-COUVENHES Marie-Françoise, « La croisière : du luxe au demi-luxe. Le cas des messageries maritimes (1850-1960) », in *ESKA / Entreprises et histoire*, 2007/1, n° 46, p. 34-55.

³ Sur le *Normandie*, voir entre autres OLLIVIER Frédéric, « *Normandie* », un chef-d'œuvre français (1935-1942), Douarnenez : Chasse-Marée, 2005.

⁴ Sur la Compagnie Générale Transatlantique, voir BARBANCE Marthe, *Histoire de la Compagnie Générale Transatlantique, un siècle d'exploitation maritime*, Paris : Arts et Métiers graphiques, 1955 ; BERNERON-COUVENHES Marie-Françoise, *Les Messageries Maritimes. L'essor d'une grande compagnie de navigation française, 1851-1894*, Paris : PUPS, 2007.

jusqu'à 5 800 ouvriers, est vécue comme une manière de défier la crise économique qui sévit alors. Le *Normandie* est aussi la réponse de la France à la reprise de la construction de navires géants en Europe, après 1918, par les grandes puissances. À l'heure où l'émigration vers les États-Unis a été strictement contingentée, cette nouvelle génération de paquebots est destinée principalement au tourisme. La 2^e classe est d'ailleurs rebaptisée pour la circonstance «classe touriste».

Comme le dit Henri Cangardel (1881-1971), directeur de la Compagnie Générale Transatlantique :

«*Construire "Normandie" fut un acte audacieux, le geste d'une nation qui voulait, après avoir montré sa valeur militaire, assurer qu'elle était prête aux compétitions pacifiques du commerce maritime.*»⁵

L'objectif avoué du voyage inaugural de ce nouveau fleuron de la Transat, du 29 mai au 12 juin 1935, est de battre le record de vitesse (symbolisé par le «Ruban bleu») de la traversée de l'Atlantique. Le *Normandie* répondra à ces attentes en ravissant le record au *Rex* italien à l'aller (en quatre jours, trois heures et deux minutes) et au *Bremen* allemand au retour (en quatre jours, trois heures et vingt-cinq minutes)... avant de se faire détrôner en 1936 par son grand rival, le *Queen Mary*⁶.

La première traversée de l'Atlantique Nord par le *Normandie* bénéficie d'une couverture médiatique tout à fait exceptionnelle. Plus de cinquante journalistes sont montés à son bord, dont quelques écrivains-reporters fort connus, tels que Philippe Soupault (1897-1990), Colette (1873-1954) ou encore Blaise Cendrars (1887-1961)⁷.

Toute la presse française chante les louanges du paquebot. Même les journaux neuchâtelois rendent compte de ce voyage inaugural⁸. On

⁵ CANGARDEL Henri, *De Colbert à Normandie. Études et souvenirs maritimes*, Paris : Nouvelles Éditions latines, 1957, p. 263.

⁶ Le *Normandie* récupérera le «Ruban bleu» en 1937 pour le perdre à nouveau en 1938 au profit du *Queen Mary*. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Ruban_bleu (consulté le 20 octobre 2018).

⁷ CENDRARS, COLETTE, FARRÈRE, WOLFF, *À bord du «Normandie»*. *Journal transatlantique*, photographies de Roger Schall, préface de Patrick Deville, Nantes : Éditions Le Passeur/Cecofop, 2003. Cet ouvrage reproduit les articles écrits à l'occasion du voyage inaugural du *Normandie* par quatre écrivains-reporters.

⁸ Ainsi, la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* annonce sur sa «Une» du mercredi 8 mai 1935 le proche départ du paquebot : «*Un véritable palais en promenade. Le géant des mers "Normandie", chef-d'œuvre de la marine française, vogue vers l'aventure océane.*» *L'Impartial* du mardi 4 juin 1935 relève que l'arrivée du *Normandie* à New York a été marquée par la conquête du «Ruban bleu» et par «*une réception formidable*».

comprend dès lors que deux Chaux-de-Fonniers aisés aient choisi de traverser l'Atlantique sur un navire aussi prestigieux !⁹

Un couple de notables chaux-de-fonniers en vacances à New York

Albert Bourquin est né le 1^{er} mai 1860 à La Chaux-de-Fonds, où il accomplit toute sa carrière. Il décède le 14 octobre 1948. Patron horloger, il a l'occasion de présider la Société des fabricants d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds ainsi que la Société suisse des fabricants de spiraux. Doué en affaires, il se lance en parallèle dans la construction de nombreuses maisons à La Chaux-de-Fonds, sous la raison sociale Bourquin & Nuding. Parmi bien d'autres mandats, il préside le Conseil d'administration de la Compagnie des tramways. Ancien d'Église durant quarante-deux ans, il anime le comité de construction du temple de l'Abeille ainsi que celui du bâtiment de l'Union chrétienne de jeunes gens à Beau-Site, à La Chaux-de-Fonds¹⁰. Bref, une personnalité connue dans la ville, qui, pour s'engager sur tant de fronts, devait pouvoir compter sur son épouse.

Albert Bourquin se marie en 1884 avec Marie-Caroline Jaccard, née le 12 octobre 1861 près de Sainte-Croix et décédée le 4 juin 1963, dans sa cent deuxième année. D'abord épouse, mère¹¹ et ménagère, celle-ci aime jouer du piano, peindre et écrire. Très croyante, elle fréquente la communauté darbyste de La Chaux-de-Fonds.

Les Bourquin-Jaccard ont cinq enfants, dont le cadet Gustave-Albert (1899-1982) – surnommé «Chou» – a émigré comme mécanicien aux États-Unis en 1924, s'installant près de Los Angeles, à South Gate, où il travaille pour la firme Firestone. C'est pour rendre visite à ce fils installé en Amérique que les Bourquin-Jaccard vont par deux fois franchir

⁹ L'aller-retour sur le *Normandie*, en classe touristique, coûte – en juillet-août 1939 – 332 dollars. Voyager sur le *Champlain* ou le *De Grasse*, qui constituent avec l'*Île-de-France* la flotte de la Transat chargée du service entre Le Havre et New York en 1939, aurait permis à Albert et Marie-Caroline Bourquin-Jaccard d'économiser quelque 60 à 70 dollars. Voir <http://www.paquebot-normandie.net/ct-depliants-t-4-1939.php> (consulté le 13 novembre 2018).

¹⁰ *Biographisches Lexikon verstorbener Schweizer*, Zürich: Schweizerische Industrie-Bibliothek, Departement Lexikon, III. Band, 1950, p. 440, et nécrologie parue dans *L'Impartial* le 15 octobre 1948.

¹¹ Elle écrit dans un carnet de notes des années 1953-1954: «*Mais j'ai à cœur bien des travaux / Pas pénibles, fort heureusement / Mais je me dois assurément / D'abord à ma grande famille / J'aime tant mes garçons et ma fille.*» (Archives de la famille Bourquin). L'auteur remercie ici M. Yves Bourquin de lui avoir donné accès à ces archives familiales et d'avoir relu son texte.



Fig. 1 : Albert et Marie-Caroline Bourquin-Jaccard (vers 1940).

Archives familiales.

l'Atlantique: en 1930 sur le paquebot *Île-de-France* et en 1939 sur le *Normandie*¹².

Le premier voyage se déroule donc du 6 avril au 22 juin 1930. Les Bourquin naviguent à bord de l'*Île-de-France*, inauguré en 1927. Il s'agit du plus prestigieux paquebot de la *French Line* avant la construction du *Normandie*. Ce bâtiment assure depuis 1927 un service hebdomadaire entre Le Havre, Plymouth et New York. Plus encore qu'à sa taille ou à sa vitesse, le navire doit sa réputation à la qualité de sa décoration, directement inspirée de l'Exposition des Arts décoratifs de 1925 à Paris¹³.

¹² Dans le toast qu'il prononce lors des noces de diamant des Bourquin-Jaccard, en 1944, leur fils André évoque même un nouveau départ de son père: «*Peut-être attend-il la fin de la guerre pour faire avec maman leur troisième voyage en Amérique.*», *Livre d'or 1884-1944* (Archives de la famille Bourquin).

¹³ MARIN Pierre-Henri, *Les paquebots ambassadeurs des mers*, Paris: Gallimard/Découvertes, 1989, p. 107-109.

Dans une lettre écrite à ses enfants le 9 avril 1930¹⁴, Marie-Caroline Bourquin-Jaccard se déclare enchantée de l'Île-de-France :

«*Nous avons la meilleure impression du bateau, superbe, et respirons une liberté et un sentiment de chez-soi extraordinaire. Notre cabine a 3 m 50, donc spacieuse et très aérée; nous avons un valet de chambre et un petit chasseur dans notre couloir. Nous sentons et entendons un continuel trépignement – qui est bien supportable. Grand-papa [son mari] a plutôt chaud et moi suis dans mon élément. [...] J'aurai beaucoup d'escaliers et de salons à traverser, mais tout est si beau, le plancher si agréablement élastique. J'ai bien quelque titubance occasionnée par le roulis, mes pages de livre se soufflent presque seules et le canapé nous berçait mais sans nous gêner. Donc pas de soucis à notre égard. Dieu est bon et nous sommes reconnaissants.*»¹⁵

Neuf ans plus tard, le 5 juillet 1939, les Bourquin-Jaccard prennent le train pour Paris, puis Le Havre, où ils embarquent à bord du *Normandie*. À nouveau, ils vont retrouver à New York leur fils cadet Gustave-Albert Bourquin, son épouse Anne-Marie et leur fille Arlette, qui ont fait le déplacement en train et en automobile depuis Los Angeles. Durant trois semaines, toute la famille loge dans une villa de Long Island louée pour la circonstance. Elle profite de l'occasion pour découvrir l'Exposition universelle de New York (1939-1940). Le récit de voyage de Marie-Caroline Bourquin-Jaccard n'y fait cependant qu'une seule et brève allusion :

«*À 8 heures nous partions, avons roulé plus d'une heure pour arriver au port, en passant à notre droite, nous avons revu l'exposition ce grand dôme qu'on voit sur tous les bibelots nouveaux.*»

Des notes de voyage

Le récit de Marie-Caroline Bourquin-Jaccard s'intitule *Souvenirs de notre voyage à New York*. Il s'agit d'un carnet noir de dix centimètres sur quinze, comptant quarante-huit feuillets (non numérotés). Il commence par trente et

¹⁴ Les archives de la famille Bourquin contiennent deux lettres écrites à bord de l'Île-de-France les 9 et 14 avril 1930, ainsi qu'une troisième missive rédigée à New York le 19 avril 1930.

¹⁵ Tous les textes de Marie-Caroline Bourquin-Jaccard sont cités en l'état. Seule l'orthographe est rétablie.

une pages d'un récit plus ou moins continu, se poursuit par vingt-huit pages vierges suivies de quatorze pages rédigées sous forme de notes – sans doute prises sur le vif dans un certain désordre – et enfin de vingt-huit nouvelles pages blanches, pour s'achever sur quelque trois feuillets de brèves remarques. Sur l'ensemble, vingt-quatre pages – celles qui retiendront notre attention – ont dû être écrites à bord du *Normandie*¹⁶.

Le carnet de bord se présente sous la forme de notes plutôt que d'une chronique continue. Il a été tenu quotidiennement à l'aller, de manière plus sporadique au retour. Son caractère intime, primesautier, et sa forme peu travaillée montrent qu'il n'était pas destiné à être lu par autrui. Il s'agissait pour Marie-Caroline de garder une trace de son vécu (l'intitulé du journal est d'ailleurs significatif : *Souvenirs de notre voyage à New York*). Ce carnet devait lui permettre de revivre son périple en relisant ses notes, pour le plaisir de la remémoration. Enfin, elle a probablement tenu, sur cette base, à transmettre ses impressions, à partager ses expériences avec ses enfants et petits-enfants comme avec ses amis. Elle avait d'ailleurs commencé à le faire en leur écrivant depuis le paquebot et depuis New York¹⁷, pour garder le lien avec eux, mais aussi pour les faire participer à ses joies de passagère et de grand-mère en villégiature.

Le carnet n'a rien d'un guide de voyage : on ne trouve dans les pages rédigées par Marie-Caroline Bourquin-Jaccard ni informations didactiques ni conseils pratiques tirés de son expérience à bord. Elle ne parle pas de la vitesse de croisière d'un paquebot qui a été à deux reprises détenteur du «Ruban bleu». Elle ne décrit le *Normandie* ni sur le plan esthétique, ni sur le plan technique (bien qu'elle ait participé à la visite guidée du bateau comme de la salle des machines). Elle le désigne par une périphrase à la banalité révélatrice : «*notre demeure momentanée*»¹⁸...

¹⁶ Les AVO (Fonds Jean-Paul Bourquin, JAC.B.1 à B.9) disposent de neuf carnets de notes de Marie-Caroline Bourquin-Jaccard, tenus entre 1925 et 1959. La famille Bourquin en a conservé quelques autres. Ces modestes calepins sont remplis d'annotations diverses, de listes, d'aphorismes, de brouillons de poèmes et de lettres, de multiples citations bibliques, etc. Ils se distinguent par leur caractère disparate et discontinu, sauf celui qui contient le récit, rédigé plus ou moins au jour le jour, du voyage à New York de Marie-Caroline Bourquin et de son époux, à bord du *Normandie*, ainsi que de leur séjour à Long Island en été 1939.

¹⁷ La toute dernière page du carnet contient l'inventaire des cartes et lettres rédigées depuis le *Normandie* ou depuis New York. Marie-Caroline note dans son journal, une fois de retour à Paris : «*N'aime plus écrire, moi qui de New York ai envoyé 30 cartes.*»

¹⁸ La presse n'avait pas été avare d'images à propos du *Normandie*. À titre d'exemple : Philippe Soupault – citant un journaliste américain – considère le paquebot comme le «*premier cuirassé contre la crise mondiale*», dans un article intitulé rien moins que «*L'épopée de Normandie*» (*Revue de Paris*, 1^{er} juillet 1935, p. 185).

Au contraire d'un Cendrars qui mène une véritable enquête dans les soutes du navire¹⁹, Marie-Caroline Bourquin-Jaccard n'a pas de projet narratif. Cet égo-document n'est axé que sur le quotidien du couple Bourquin et s'organise en fonction du temps vécu par la narratrice. Les descriptions demeurent brèves, les impressions transcrites relèvent de l'intime, les anecdotes propres au voyage sont racontées comme telles et ne prétendent pas avoir valeur d'exemple. Ces notes restent bien « ordinaires » aussi dans la mesure où elles n'ont pas de prétention littéraire, où leur rédaction emprunte souvent des tournures de la langue orale.

Ainsi, après avoir décrit sa cabine comme très confortable, elle ajoute que « *Seule une horloge manque* », en désapprouvant plus loin la manière dont le *Normandie* règle la question du décalage horaire :

« *Les horloges du bateau sont réglées de façon à ce qu'elles avancent de 5 minutes toutes les 2 heures soit 1 heure par jour, aussi les montres sont inutiles. Nous préférons le système de l'Île de France : à minuit 1 heure changeait.* »

Leurs deux voyages transatlantiques auront en tout cas conduit le fabricant d'horlogerie et son épouse à la prise de conscience concrète d'une nouvelle perception du temps !

Si l'on cherche le fil rouge de cette chronique du quotidien d'un couple de touristes, peut-être faut-il le trouver dans les « grandes jouissances » éprouvées par son auteure septuagénaire, même si, comme tout voyage, le sien a aussi sa part de légers inconvénients.

Grandes jouissances et petites contrariétés

« *Avec regret nous allons quitter le Normandie dont la vue sur l'Océan toujours prenante toujours attirante, m'a fait grandes jouissances* », écrit Marie-Caroline Bourquin-Jaccard le lundi 10 juillet 1939, à 6 heures et demie, à son arrivée à New York.

¹⁹ CENDRARS Blaise, *Panorama de la pègre ; À bord de « Normandie » ; Chez l'armée anglaise* ; textes présentés et annotés par Myriam BOUCHARENC, Paris : Denoël, coll. « Tout autour d'aujourd'hui », vol. 13, 2006, p. 147-180.

Le premier des plaisirs liés à son voyage à bord du transatlantique est donc celui du paysage, en l'occurrence la contemplation de la mer, qui jamais ne semble l'effrayer. Le mercredi 2 août, à peine repartie pour l'Europe, elle note : *«J'ai demandé un livre anglais mais la mer m'attire et j'en fais une aquarelle ratée.»*

L'évocation de l'océan est parfois convenue (*«La mer est d'un bleu superbe et tranquille comme le beau Léman.»*), mais peut se révéler aussi plus expressive. Ainsi, alors que le *Normandie* vient de doubler Terre-Neuve, Marie-Caroline écrit :

*«Nous voguons sur du velours liquide
On se fatigue à considérer l'infini...
Ciel et mer... mais vers le soir
Cela devient palpitant et tragique
Le rouge sang les jaunes d'ocre envahissent
Le couchant. Quelle sérénité mélancolique.»*

Sa pratique de la peinture peut expliquer l'attention qu'elle porte aux couleurs et à la composition du paysage :

«Je me suis hâtée pour aller voir le départ de la Manche. On apercevait les mouettes nombreuses... avec 2 clochers pointus quelques barques cachoutées, rouge foncé en étaient les voiles me semblaient noires même.»

Ce regard porté sur l'horizon marin fait d'ailleurs l'originalité de Marie-Caroline Bourquin-Jaccard, si on compare son récit avec ceux des écrivains présents lors du voyage inaugural du *Normandie*, qui ne décrivent que peu ou pas un océan qu'ils ne voient guère. Équipements intérieurs (bibliothèque, boutiques, chapelle, fumoir, jardin d'hiver, gymnase, piscine, salons multiples, etc.), décoration luxueuse, séances de cinéma et représentations théâtrales, concerts, danse, gastronomie : tout est fait pour distraire le passager des inconforts de la navigation.

Colette rapporte à ce propos l'anecdote suivante :

«Du salon où j'écris, je ne vois pas la mer ni ne l'entends. Soudain, un grand tumulte de gifles d'eau, alternant avec le soyeux ruissellement de la vague qui redescend, m'assaille. Tempête soudaine ? Non. C'est seulement le cinéma voisin qui, derrière ses rideaux de velours, déroule

un documentaire. Étrange navire que celui où l'on en est réduit pour voir et se rappeler que nous voguons, à imiter, sur la pellicule, les bruits sans nombre de la mer. »²⁰

Marie-Caroline Bourquin-Jaccard n'est pas moins sensible aux paysages urbains qu'à la contemplation de l'Atlantique :

« J'ai emmené de suite père sur le grand pont... afin de voir l'imposant départ les milliers d'accompagnateurs les fleurs lancées, les bateaux qui suivent en faisant signe et admirer Le Havre, si si [sic] grand tandis que nous n'avons réellement vu aucune ville en venant, seulement de jolies villas propres et tranquilles. »

Elle partage l'enthousiasme des écrivains-reporters du voyage inaugural du *Normandie* pour la ville de New York, ses gratte-ciel, ses habitants, et leur accueil enthousiaste. Au moment de quitter les rives de l'Hudson, elle écrit, en mettant en avant la propreté des lieux (aspect récurrent des récits de voyages) :

« Puis insensiblement [...] les buildings de New York si hauts et majestueux et si nombreux. L'affluence des autos, les ponts superbes immenses un peu partout ; ils sont nécessaires pour l'énorme circulation et sur 3 ou 4 lignes de front, et quelle ville propre, je n'en connais pas de pareille pour la propreté immaculée, aussi des milliers d'hommes sont occupés à cela et le font intelligemment et sans bruit. »

La deuxième des satisfactions éprouvées par notre passagère permet de mesurer la matérialité de son voyage. Elle savoure pleinement le confort du bord. Les mots « confort », « confortable », reviennent ainsi souvent sous sa plume. Si elle ne relève pas le luxe de la décoration et les nombreuses facilités offertes par le paquebot, elle mentionne tout de même quelques-uns des atouts du *Normandie* : cabine de 2^e classe aussi confortable que la cabine de 1^{re} classe de l'*Île-de-France* neuf ans plus tôt, bons plats gentiment servis, séances de cinéma, distractions diverses :

« Chaque matin nous avons des surprises dans notre chambre des journaux intéressants nous initiant aux faits et gestes de la journée. »

²⁰ Article transmis au quotidien *Le Journal* par radio, le 30 mai 1935, reproduit dans *À bord du Normandie...*, p. 42.

Elle goûte donc aux plaisirs du corps, dont elle profite avec modération :

«Nous nous réconfortons bien étendus et couverts sur nos chaises-longues.»

«Chaque matin nous avons pris un bain chaud vers 9 h. et à 8 on m'apportait un déjeuner très compliqué porridge, crème, marmelade sandwich beurre miel café ou thé. Je prends un peu de tout.»

«J'ai pris mon 5^e bain salin, exquis!»

Le troisième aspect du bonheur de vivre ressenti durant cette croisière transatlantique est celui des rencontres. Le voyage à bord d'un paquebot n'est pas une affaire solitaire. Marie-Caroline Bourquin-Jaccard relève d'ailleurs précisément, tant à l'aller qu'au retour, le nombre de passagers, répartis en trois classes. Elle semble plus attentive aux autres voyageurs qu'au décor et aux équipements du navire :

«Samedi à 10 ½ h. nous avons par groupes visité le bateau le confort est très bon en 3e mais un mélémélo de gens avec des passagers très bien. Nous sommes heureux de notre classe touriste très honnête et morale des petites familles, des groupes de jeunes filles, des étudiants, 5 sœurs blanches, etc.»

Plus sociable que son époux (dont elle se plaît à souligner – avec malice? – qu'il dort souvent), elle porte un regard bienveillant sur les autres, révélateur de son éthique darbyste. Au sortir du culte protestant célébré en anglais dans la chapelle du paquebot, elle note : *«Une nièce du peintre Gleyre est venue nous saluer et d'autres chrétiennes si affables, expression angélique.»*

Et au moment de l'arrivée à New York, elle ajoute :

«J'espère revoir aussi des amis de 5 jours, les 3 jeunes sœurs indiennes toujours contentes quand je leur parlais et les enfants qui riaient de si bon cœur à Guignol, et nos jeunes servants, si dignes déjà.»

Sa sociabilité est la même lors du voyage de retour vers l'Europe :

«Nous avons souvent la visite de M^r Poulin, Français établi au Texas ; il a tant de bon sens que je lui ai dit qu'il peut venir puisqu'il est seul...»

«Faisons la connaissance de Mme Oltramare de Genève, qui est allée voir son fils à New York qui a un petit-fils de 13 mois. Charmante

veuve 55 à 60 ans. Brune élancée cheveux coupés. Intelligente gaie sans gratter le fond... »

On constate que les Bourquin fréquentent des gens du même monde que leur, ne serait-ce qu'en raison de la stricte séparation des passagers en trois classes, qui ont chacune leurs espaces communs, et en particulier leur salle à manger.

Quant aux petites contrariétés propres à tout voyage, elles occupent peu de place dans le récit de Marie-Caroline Bourquin-Jaccard. Elle fait allusion à six reprises à la grande valise qui l'accompagne : le souci qu'elle ait bien été transférée du train au bateau, les difficultés à la fermer, les formalités d'enregistrement et de dédouanement, etc. Ainsi à l'arrivée au Havre :

«Père fait enregistrer la malle, je reste... mais l'ai regretté; il ne put nous retrouver. C'est le conducteur qui l'a ramené le cher était fatigué, de mauvaise, il avait faim; il était accompagné du portefaix mais ne retrouvant plus nos billets retour pour enregistrer il s'énerve parfois. A besoin de son aide.»

Elle regrette aussi d'avoir oublié sa boîte de couleurs et raté une aquarelle. Enfin, elle ne peut ignorer roulis et mal de mer. À ce propos, les lignes qui suivent illustrent bien le prosaïsme d'un journal de bord écrit par ailleurs d'une plume allègre.

«Jeudi [6 juillet 1939] la mer très mouvementée a éprouvé grand nombre de passagers. L'après-midi père faisait des petites promenades significatives aux petites loges puis revenait s'étendre. Il y avait du cinéma Katia la mort du premier tsar et ses amours deux fois suis sortie en hâte et y retournai. Ainsi père a vidé à fond son sac par le bas et moi par le haut. J'ai pris alors une pilule... ce fut pire encore comme souffrance je rendais de l'eau.

Alors j'ai entendu de la musique au salon et c'est là que je me suis tout à fait remise. Un potage aux grus, ½ pigeon et des pommes purée en petites doses nous ont réconfortés à peu près. La plupart des tables étaient vides. Notre servent est plein de cœur et a du nègre dans la voix le nez et le regard. Il m'a dit: "Madame, nous sommes ici à votre service, demandez-nous ce que vous désirez, nous voulons vous faire plaisir." C'était tout plein gentil.»

Un récit hors du temps

Si les «grandes jouissances» l'emportent, et de loin, sur les petites contrariétés, c'est sans doute aussi parce que Marie-Caroline Bourquin-Jaccard ne s'ennuie jamais et qu'elle a une propension naturelle au bonheur, en même temps qu'une confiance en Dieu qui la rend reconnaissante avant d'être critique²¹.

Il est ainsi frappant de relever que son journal de bord ne contient qu'une seule allusion à la situation politique menaçante de l'été 1939, quand elle dit, à propos de son fils Gustave-Albert: «*Il venait de s'informer sur la liste des étrangers si le nom "Bourquin" y était. Les bruits de guerre l'avaient fait douter encore de notre arrivée...*»

Quelques pages plus tôt, elle raconte qu'à l'approche des côtes américaines, elle a passé une partie de l'après-midi dans la chambre de jeux des enfants. Il y avait, écrit-elle, «*4 à 12 enfants, dont plusieurs petits juifs allemands dont le langage très distingué m'a frappée; bruyants sans doute mais j'en ai retenus 3 auxquels j'ai fait dessiner des images.*»

Aucune remarque sur les mesures antisémites du III^e Reich et sur le fait qu'il s'agissait sans doute pour ces enfants juifs allemands d'un voyage sans retour.

L'ultime notation de Marie-Caroline relative à son voyage à bord du *Normandie*, qui figure dans la dernière partie de son carnet, s'inscrit bien dans une perspective hors du temps présent. Son hommage à l'équipage atteint presque une dimension métaphysique. Il constitue aussi une lumineuse conclusion à son récit.

«*Nous n'avons pas entendu chanter l'équipage... qui chante sa confiance dans le pilote. Il sait qu'il n'y a qu'une chose qui évitera le naufrage: c'est l'obéissance ponctuelle à la volonté de celui qui a la direction du navire; sa solidarité dans le travail le rend calme; malgré les dangers, le brouillard ils chantent; et ce chant de confiance rend la confiance aux passagers...*»

²¹ Elle écrit dans le carnet de notes des années 1953-1954 déjà cité: «*Quand la vie nous est si facile / On doit avoir un cœur docile / Et accepter gentiment / Les obstacles assurément.*» (Archives de la famille Bourquin).

Ceux-ci cessent de regarder l'eau noire qui déferle contre le navire; ils lèvent la tête et ils aperçoivent là-haut près du grand mat, la lumière de la vigie qui ne s'éteint jamais.»

Albert et Marie-Caroline Bourquin-Jaccard rentrent en Europe après trois semaines passées à Long Island. S'ils avaient choisi de partir du Havre sur le *Normandie* le 23 août 1939, ils n'auraient pas pu revenir chez eux avec le même bâtiment. En effet, à cause de la Seconde Guerre mondiale qui éclate le 1^{er} septembre 1939, le *Normandie* ne quittera plus jamais les rives de l'Hudson²².

Avant de gagner par deux fois l'Amérique, les Bourquin s'étaient cantonnés à leur horizon familial et à leur bien-être bourgeois²³. Les deux paquebots qu'ils empruntent en 1930 et 1939 leur auront permis de sortir d'Europe, d'effacer en quatre à cinq jours la distance géographique et aussi mentale qui les séparait de leur fils cadet. Ils auront goûté sur le navire au confort et au luxe, profitant pleinement du repos un peu hors du temps qui leur était offert. Si leur expérience du voyage sur le *Normandie*, telle que la relate Marie-Caroline Bourquin-Jaccard dans son petit carnet, reste individuelle, elle n'en demeure pas moins représentative d'un tourisme transatlantique alors à son apogée et révélatrice d'un certain art de vivre à bord... appelé à se transformer.

Après la Seconde Guerre mondiale, on passe en effet, comme l'écrit Marie-Françoise Berneron-Couvenhes, «*d'un luxe rare et élitiste à un luxe banalisé, qui ressemble davantage à du "confortable", conforme aux souhaits d'une société de loisirs, née durant les Trente Glorieuses du fait de l'accès aux congés payés et de l'élévation du niveau de vie*»²⁴. Au début du XXI^e siècle, la croisière s'est largement démocratisée. Cependant, dès les années 1960, l'avion avait relégué les traversées en paquebot de l'Atlantique Nord au rang des souvenirs, sinon pour une minorité aisée qui choisira alors délibérément le voyage en mer²⁵.

²² Le *Normandie* aura effectué 139 traversées de l'Atlantique, en ayant transporté durant quatre ans plus de 132 000 passagers.

²³ Dans le *Livre d'or 1884-1944* déjà cité, Émile Bourquin se félicite du mode de vie simple de ses parents : «*avoir su entrecouper vos occupations de promenades, de sport, de vie au grand air, de séjours non dans des palaces, mais de bons hôtels bourgeois, à cuisine appréciée parce que saine, furent le bréviaire de votre maintien corporel.*» (Archives de la famille Bourquin).

²⁴ BERNERON-COUVENHES Marie-Françoise, «La croisière : du luxe au demi-luxe...», p. 49.

²⁵ Un bâtiment tel que le *Queen Mary II*, mis en service en 2004, a permis de renouer avec la tradition des croisières de luxe dans l'Atlantique Nord, en reliant Southampton à New York.

Résumé

Le carnet de notes tenu en juillet-août 1939 par Marie-Caroline Bourquin-Jaccard à bord du paquebot *Normandie* livre un double témoignage. Il raconte les anecdotes propres au voyage – du Havre à New York et retour – de deux bourgeois aisés partis de La Chaux-de-Fonds : transferts de valise, changement de cabine, repos sur des chaises longues, visite du bâtiment, séances de cinéma, petits en-cas et repas de gala, culte dans la chapelle du bateau, mal de mer, accueil enthousiaste des New-Yorkais... En même temps, il nous éclaire sur un certain bonheur de vivre, entre contemplation de la mer et rencontres avec autrui, dans un monde clos où l'on jouit du luxe et du confort proposés par le *Normandie* pour la traversée de l'Atlantique Nord, loin des menaces de guerre et des défis dont le prestigieux paquebot était porteur.

Abstract

In her notebook from July to August 1939, Marie-Caroline Bourquin Jaccard offers a two-sided narration of a voyage on the ocean liner *Normandie*. On the one hand, she recalls anecdotes about the practicalities of the voyage from Le Havre to New York and back, taken by two well-to-do passengers from La Chaux-de-Fonds : transporting luggage, changing cabins, resting on deck-chairs, visiting the ship, going to the cinema, partaking of snacks and gala feasts, worshipping in the ship's chapel, suffering from sea-sickness and being welcomed by enthusiastic New-Yorkers. On the other hand, we learn about a certain "joie de vivre", contemplating the sea or meeting up with other people, all in a closed world of luxury and comfort that the *Normandie* offered during its North Atlantic crossing, far from the threats of war and the challenges implied when sailing on a magnificent ocean liner.

Sylvie Béguelin et Gérard Donzé

**Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé :
un voyage aux États-Unis dans les années 1960**

Dans l'histoire de la consommation en Suisse et en Europe occidentale, les années 1950 marquent une nouvelle phase directement influencée par le style de vie américain (*American way of life*). La population a découvert celui-ci au contact des soldats engagés dans la Seconde Guerre mondiale, puis au travers du cinéma hollywoodien qui exporte ses spectaculaires et coûteuses productions, soutenues par le département d'État et la Motion Picture Export Association. Se mettent peu à peu en place de nouvelles habitudes d'achat grâce à l'augmentation des salaires, en comparaison avec le coût de la vie, et de la productivité. La part des dépenses consacrée aux produits de base comme l'alimentation diminue, au profit des biens de consommation durables et des loisirs. Les appareils électroménagers et les automobiles se démocratisent. La consommation économe caractéristique de la Suisse (et davantage encore durant la guerre) évolue vers une consommation de masse dans une société d'opulence¹.

¹ BRASSEL-MOSER Ruedi, « Consommation », in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 17 octobre 2006 (traduit de l'allemand), <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/F16219.php>. Voir aussi DAUMAS Jean-Claude, *La révolution matérielle : une histoire de la consommation, France XIX^e-XX^e siècle*, Paris : Flammarion, 2018.

C'est dans ce contexte que Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé entreprennent en 1961 un voyage aux États-Unis dans le but principal de rendre visite à plusieurs membres de leurs familles émigrées depuis les années 1920 dans la région de New York et depuis les années 1930 près de Salinas, dans l'État de Californie. Ils se réjouissent de les retrouver après tant d'années et de découvrir leur lieu et leur mode de vie, dans ce pays exemplaire en pleine ébullition commerciale et industrielle, à la pointe du progrès. À leur retour, ils ont pour mission de relater leurs expériences dans la revue de l'Association des détaillants *Veledes* dont ils sont membres. Deux volets constituent donc leur récit de voyage: un volet familial et social et un volet plutôt professionnel.

Mais qui sont Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé?²

Aînée de trois frères, Jeanne, dite Jeannette (1914-2004) est née Donzé à La Chaux-de-Fonds. Elle y fait un apprentissage de commerce dans une entreprise horlogère. Aldo (1913-2002) est Tessinois. À dix-neuf ans, il s'installe à La Chaux-de-Fonds et travaille dans un commerce d'alimentation. Il fait la connaissance de Jeanne qu'il épouse en 1935. La crise horlogère les pousse à quitter la ville la même année pour s'installer à Fribourg où ils tiendront successivement deux commerces de primeurs: Au Méridional et À l'Alimentation moderne³. Ils exploitent ce dernier jusqu'en 1965. Jeanne cesse alors son activité professionnelle. Aldo trouve un emploi à la Confédération jusqu'à sa retraite en 1977.

Parallèlement à leur activité de commerçants, ils sont actifs dans la *Schweizerischer Verband der Lebensmitteldetaillisten* (Association suisse des détaillants en alimentation) abrégée «*Veledes*». En 1964, Aldo en préside la section locale et Jeanne le Groupe féminin nouvellement créé. Entre 1960 et 1986, celle-ci écrit pour *Le détaillant en alimentation* près de trois cents articles parmi lesquels le compte rendu détaillé du voyage de 1961.

Toute leur vie, Jeanne et Aldo entretiennent une fructueuse correspondance avec leurs familles: Aldo avec Pierina, dite Piery, sa sœur

² MARTIGNONI Nicolas, *Famille Martignoni. Généalogie*, <http://genealogie.martignoni.net/login.php?url=index.php%3F> (accès avec login et mot de passe).

³ MARTIGNONI Jeanne, «*Voici les principales dates de mon activité*», document dactylographié, mai 1986.



Fig. 1 : Jeanne, Aldo et leurs trois fils à la fin des années 1950.

émigrée en Californie en 1931 ; Jeanne avec Juliette, une tante paternelle émigrée dans le New Jersey en 1922.

En 2002, Jeanne lègue ses archives à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds⁴.

Un voyage privé mais également professionnel⁵

En 1961, Jeanne et Aldo décident de prendre trois mois de vacances, du 11 août au 6 novembre, pour rendre visite à leur famille installée aux États-Unis. La réalisation de ce projet est rendue possible grâce à leur fils aîné Jean qui s'occupe du commerce en leur absence.

⁴ Fonds Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé (1870-2004), <http://data.rero.ch/01-R003555952/html>

⁵ MARTIGNONI Jeanne, *Agenda de 1961*.

En route pour les USA...

Le 11 Août 1961

mes parents
nous accompa-
gnent à Genève.
Avec la sœur !
C'est à l'heure
d'adieu va
nous emporter
avec
Oude Léon
Gauté Blain
M^{me} Girardin
et mes deux
pauvres Louches.



Fig. 2: Première page du journal de Jeanne rédigé à son retour.

Le récit de ce voyage nous est parvenu grâce à cinq sources principales : l'agenda de Jeanne qui relate chaque jour les lieux et personnes visités, la correspondance adressée aux enfants, les articles publiés entre janvier 1962 et novembre 1963 dans la revue *Le détaillant en alimentation* et un carnet rouge réalisé au retour du voyage⁶. De plus, près de quatre cents diapositives illustrent leur périple. Cinq étapes peuvent être ainsi déterminées :

- Du 11 au 14 août 1961: Genève-Londres en avion pour passer quelques jours chez un oncle maternel. Londres-Southampton en train.
- Du 15 août au 4 septembre: Southampton-San Francisco à bord du paquebot *Oronsay*. Étapes au Havre, à Lisbonne, Trinidad, San Cristobal, Panama, Los Angeles, San Francisco. Arrivée à Salinas chez Piery.
- Du 4 septembre au 8 octobre: séjour en Californie. Départ le 9 octobre en avion de San Francisco pour New York.
- Du 9 octobre au 4 novembre: séjour sur la côte Est, principalement à Summit dans le New Jersey chez tante Juliette.
- Du 5 au 6 novembre: retour en Suisse en avion de New York à Genève.

Visites familiales et culturelles alternent avec découvertes de commerces de détail, *shopping centers*, propriétés agricoles et usines de production industrielle. Avec humour et un certain sens critique, Jeanne livre aux lecteurs un récit très réaliste d'une société en pleine mutation.

Ah, ces Anglais!

À Londres, oncle Léon fait «*rôder et visiter*»⁷ Jeanne et Aldo. Outre les visites classiques, il les emmène au *London's Ballet* admirer un ballet de Tchaïkovsky. Le commentaire de Jeanne est lapidaire: «*C'était très beau, très bien dansé et la salle une merveille moderne en acoustique. Il paraît que c'est la meilleure salle du monde pour la musique.*»⁸

⁶ Un carnet rouge reprend l'intégralité des articles publiés dans *Le détaillant en alimentation*, augmentés de photos, commentaires, tickets, cartes de visite, etc. Jeanne et Aldo feront des comptes rendus oraux à la paroisse Ste-Thérèse à Fribourg et à la Société de chant de Fribourg.

⁷ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 15 août 1961.

⁸ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 13 août 1961.

Mais le caractère et le comportement si singuliers des Anglais étonnent et amusent Jeanne (et certainement Aldo toujours resté Tessinois bon teint).

*« Dès la douane le fameux caractère des Anglais nous a frappés. Dans une file immense, il n'y a ni cri, ni bousculade, ni énervement... Nous avons rencontré une infinité de "Majors Tompson" et cela nous amusait beaucoup de voir ces Anglais vêtus de noir avec chapeau melon, serviette et parapluie. »*⁹

Les magasins et même la campagne anglaise offrent le même tableau : *« Jamais personne dans le magasin ne dit bonjour, ni merci, ni au revoir. Ils sont d'un terne, c'est effarant. Aucun trait de leur visage n'exprime leurs sentiments. »*¹⁰ Mais ce flegme a aussi ses avantages ; ainsi lorsqu'ils embarquent sur l'*Oronsay* : *« À propos d'organisé, c'est magnifique, les entrées, les passages à la douane, tout est réglé comme du papier à musique sans hâte, sans bousculade, sans cris, sans heurts, c'est parfait. »*¹¹

Et à la fin du séjour :

*« C'est à 3 heures que nous sommes arrivés à Southampton après avoir traversé Londres puis le Surrey, la campagne est comme les Anglais, plate, morne, terne, et partout et toujours les mêmes maisons, on dirait qu'ils n'ont qu'un architecte pour toute l'Angleterre. »*¹²

Évidemment la nourriture, domaine si important pour Jeanne et Aldo, n'échappe pas à une remarque.

*« Tante Claire nous a fait le traditionnel gigot d'agneau (leg of lamb) avec des haricots de son jardin... Les Anglais se nourrissent mais ne savent pas manger, heureusement que tante Claire est française. »*¹³

Londres est une très belle ville mais ils ne voudraient pas y vivre, elle est trop grande à leurs yeux.

⁹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 13 août 1961.

¹⁰ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 13 août 1961.

¹¹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 15 août 1961.

¹² MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 15 août 1961.

¹³ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 13 août 1961.

La vie sur l'Oronsay

Avec l'embarquement sur l'Oronsay, le 15 août 1961, commencent trois semaines de détente jusqu'à San Francisco :

«Et nous voici sur l'Oronsay. C'est un immense hôtel [...] et je suis au salon pour vous écrire. Tout autour de moi, ce sont des couples plutôt vieux que jeunes, des dames d'un âge certain qui tous parlent la langue de Shakespeare ; de cette façon je ne suis pas distraite.»¹⁴

Dans son journal rédigé au retour, Jeanne revient encore sur le repos si apprécié que leur offre le bateau :

«Nous nous y sommes très bien reposés, amusés. Nous avons admiré cette mer, ou plutôt ces mers immenses, calmes, bleues. Cela faisait du bien. Le plus clair de notre temps nous le passons sur le pont au soleil, à l'air, dans des chaises longues ou dans la piscine, ou seulement appuyés au bastingage...»¹⁵

Sur le bateau, elle apprécie la variété des plats, les stewards aux petits soins, la richesse des petits-déjeuners, les dîners en tenue soignée au point qu'elle commence à se faire du souci pour leur ligne ! Elle s'attarde aussi bien sur la description du bateau (meubles en acajou, fauteuils verts, coque blanche) que sur les passagers : *«900 touristes dont 600 de 1^{ère} classe, 700 hommes d'équipage.»¹⁶*

Les premières classes sont séparées des autres passagers.

«Les passagers sont d'un cosmopolite extraordinaire et de toutes les classes sociales imaginables. Des Anglais, des Australiens, des Américains, des Français, Suisses (3), des Belges, Allemands, Indous, etc., etc. Des étudiants, des professeurs, des commerçants, des petites bonnes qui émigrent, des familles de 6 gosses qui changent de pays. C'est très intéressant et si nous n'avions pas le handicap de la langue, nous pourrions apprendre bien des choses, mais chaque fois que quelqu'un s'approche de nous pour parler, il faut lui dire no spik [sic!] English!»¹⁷

¹⁴ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 13 août 1961.

¹⁵ MARTIGNONI Jeanne, *Journal de voyage*, 15 août 1961.

¹⁶ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 17 août 1961.

¹⁷ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 23 août 1961.

La plupart des passagers sont habillés «*normalement*». Mais avec son œil malicieux, Jeanne ne manque pas de relever «*une ou l'autre qui sont vraiment des clowns*»¹⁸.

*«Une vieille, spécialement, avec des cheveux blancs tressés en deux petites queues et épinglés au milieu de la tête, le tout entouré d'un ruban rouge, avait mis à la cocktail-party du capitaine un manteau chinois blanc en satin brodé des couleurs les plus vives, avec comme chaussures des vieilles espadrilles en ficelle, comme celles que vous prenez pour varapper et des chaussettes qui furent blanches et mises toutes en chiffons, quelle élégance!! Son chevalier servant a bien 30 ans de moins qu'elle, il l'entoure de soins attentifs, lui baise la main à qui mieux mieux. Dieu sait le fric qu'elle a pour être l'objet de soins si attentifs. Elle est l'attraction du bateau!»*¹⁹

Tout au long de ses lettres, elle porte son attention sur le navire. Elle en apprécie le confort bien que leur cabine soit très petite et sans fenêtre. Tout le monde se tient dans les salons ou sur les ponts en fonction du temps et du climat. Contrairement aux hommes qui ont droit à une visite des machines, les femmes ne peuvent descendre dans les cales en raison de la saleté et du danger. Mais à Panama chacun peut visiter la passerelle avec ses instruments «*ultra-modernes*». Le bateau file «*ses 532, 536, 542 milles par jour, soit dans les 900 km. Nous avons avancé nos montres de 4 heures.*»²⁰ L'immense étendue d'eau inspire à Jeanne quelques réflexions poétiques et apeurées :

*«[...] il y a de l'eau, de l'eau et encore de l'eau tantôt bleue, tantôt grise, noire, verte ; elle a vraiment toutes les couleurs cette mer immense et en la regardant un sentiment d'implacable nous envahit, c'est une puissance non pas majestueuse comme le sont nos Alpes, mais une puissance terrible, sombre, sans merci et Dieu merci pour le moment elle est calme mais en furie ça doit être terrible.»*²¹

Le temps qu'il fait est aussi objet de toute son attention. Les premiers jours de la croisière, le temps est couvert. Plus le navire descend au sud, plus le temps se radoucit au point qu'il en devient incommode. Au large de

¹⁸ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 23 août 1961.

¹⁹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 23 août 1961.

²⁰ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 24 août 1961.

²¹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 20 août 1961.

la Martinique, Jeanne s'exclame: «*J'espère que la Californie n'aura pas ce climat humide. C'est horrible, tout poisse, tout colle et on a malgré la chaleur, l'impression de froid.*»²²

Et à Trinidad: «*Nous étions mouillés jusqu'à la robe, on l'aurait tordue, quelle tiède, c'est plus, quelle chaude!*»²³

Au gré des escales

Avant de réellement débiter, la croisière transatlantique comprend deux escales en France et au Portugal. Jeanne émet quelques considérations sur les lieux visités:

«*Le Havre ville absolument neuve a été reconstruite avec bon goût. Ils ont fait tout en béton, style Université de Fribourg et une église d'environ 80 m de haut qui fait office de phare.*»²⁴

À Lisbonne, Jeanne et Aldo apprécient beaucoup cette «*merveilleuse ville ensoleillée construite en gradins sur une colline (eux appellent ça une montagne)*»²⁵ où ils passent dix-huit heures à visiter San Jeronimo, la plage d'Estoril et le littoral. Ils sont d'autant plus surpris qu'ils s'attendaient à une «*ville sale, retardée comme le sont la plupart des ports de mer*»²⁶.

La grande traversée de l'Atlantique débute et se poursuit jusqu'au 25 août, lorsque Jeanne peut enfin écrire «*Terre!, terre!*» à l'arrivée à Trinidad.

«*Tous les habitants sont noirs, ça fait un drôle d'effet au début.*»²⁷

S'ensuit une description des maisons sur pilotis, une énumération des fruits que l'on trouve sur l'île. Jeanne est très impressionnée par:

«*[...] une sorte de tourbière mais au lieu que ce soit de la tourbe, c'est du goudron assez dur puisqu'ils vont dessus avec des camions. Les pauvres*

²² MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 24 août 1961.

²³ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 25 août 1961.

²⁴ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 17 août 1961.

²⁵ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 20 août 1961.

²⁶ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 20 août 1961.

²⁷ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 24 août 1961.

nègres qui travaillent là-dedans ont la couleur bleutée de l'asphalte et doivent souffrir horriblement de la chaleur. [...] Trinidad est le pays du calypso et à 5 h. du soir nous avons eu la surprise de voir arriver un camion de tonneaux de la Texasoil, quelques-uns coupés en deux, d'autres entiers [...] C'était un orchestre de 36 personnes dont deux jolies négresses. Ils ont joué et dansé, c'était magnifique.»²⁸

Si l'étape à Trinidad a enchanté nos Fribourgeois, ils ne désirent tout de même pas y vivre car «*c'est trop chaud, trop différent*»²⁹.

Le 28 août Jeanne décrit la traversée du canal de Panama en détail.

«Représentez-vous le canal de la Broye en un peu plus large mais avec une luxuriante végétation...»³⁰

Elle en fait même un schéma avec force données techniques sur les locomotives qui tractent le bateau, sur le lac de quatre-vingts kilomètres qu'il faut traverser, etc. Le passage d'un océan à l'autre est l'occasion d'une soirée costumée organisée par la compagnie avec un lunch magnifique.

«Si vous aviez vu ce buffet froid, mazette.»³¹

À Panama City, Aldo et Jeannette font un tour de ville en taxi.

«Panama est une ville où l'on trouve un mélange racial incroyable, noirs, jaunes, blancs, mélanges de noirs et chinois, noirs et blancs, chinois et blancs, etc., ce sont toutes des bouilles qui n'inspirent pas beaucoup (genre Marseille, mais en pire).»³²

L'étape à Long Beach, port de Los Angeles, impressionne beaucoup Aldo et Jeanne.

«Des milliers de derricks émergent de partout... c'est vraiment l'or noir.»³³

²⁸ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 24 août 1961.

²⁹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 24 août 1961.

³⁰ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 28 août 1961.

³¹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 30 août 1961.

³² MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 30 août 1961.

³³ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 3 septembre 1961.

Elle admire le réseau autoroutier, par contre

«[...] le centre-ville quelle déception. C'est sale, les rues pas balayées d'au moins une semaine, les magasins sont vieux, mal tenus, de ces vieux désordres de juifs d'autrefois...»³⁴

Que ce soit les villas minables, le parc public sale, les accoutrements des habitantes avec «*des chapeaux comme en louait ma mère il y a 40 ans*»³⁵, peu de choses trouvent grâce aux yeux de Jeanne. Elle se réjouit d'arriver à San Francisco, fin de la croisière, et de retrouver enfin Piery.

Débarquement en Californie et découverte de l'Amérique

Après trois semaines en haute mer, Jeanne et Aldo débarquent aux États-Unis. Le passage de la douane est un peu fastidieux car les douaniers veulent faire payer des taxes à Aldo pour trois pendulettes. Tout finit par s'arranger. Et ce sont les retrouvailles d'Aldo avec sa sœur qu'il n'a plus vue depuis trente ans ! Piery habite à Salinas à deux heures de route de San Francisco. Salinas est «*nettement plus propre que Los Angeles*»³⁶. En tant que primeure avisée, Jeanne admire la qualité des fruits qu'elle goûte avec gourmandise. Chez Alfred, le fils de Piery, jeune père de trois enfants, Jeanne s'étonne que la femme de celui-ci puisse être étendue à neuf heures du matin sur une chaise longue.

«*Ou elles sont plus habiles que nous ou elles ont un petit nain qui fait tout le boulot.*»³⁷

Mais l'explication réside dans les équipements ménagers ultraperformants (frigo, potager à gaz et à bois, freezer, machines à laver, etc.) qui facilitent la vie. «*C'est vraiment le confort moderne.*»³⁸

Ce confort nouveau, cette modernité ne cesseront de les éblouir. Depuis leur arrivée en Californie, les lettres de Jeanne se font plus rares, «*faute de matière*»³⁹. Ainsi entre le 4 septembre et le 5 novembre, Jeanne n'écrira que quatre fois et

³⁴ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 3 septembre 1961.

³⁵ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 3 septembre 1961.

³⁶ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 7 septembre 1961.

³⁷ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 7 septembre 1961.

³⁸ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 7 septembre 1961.

³⁹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 17 septembre 1961.

Aldo une à leurs enfants. Ils restent en Californie jusqu'au 9 octobre⁴⁰ à rendre visite aux nombreux Tessinois installés dans la région, à aller à plusieurs reprises à Selva Beach au bord du Pacifique dans une résidence secondaire de Piery, à visiter quelques lieux emblématiques de la Californie, comme l'Université de Palo Alto ou le Parc de Yosemite. Le 9 octobre, Aldo et Jeanne sont accueillis à New York par Juliette, la tante de Jeanne. C'est dans le New Jersey qu'ils visitent la plupart des entreprises décrites dans *Le détaillant en alimentation*.

Deux aspects de la vie américaine

Deux thèmes particuliers sont traités par Jeanne dans des articles spécifiques : la circulation routière⁴¹ et la condition des femmes⁴². La satisfaction que procure la conduite aux États-Unis est soulignée par Jeanne qui admire la sérénité des conducteurs : « *Le calme, la patience et la courtoisie sont des qualités propres aux chauffeurs d'outre Atlantique.* »⁴³

Elle décrit les embouteillages ou encore les péages qui ne suscitent aucun agacement : « *Ils mastiquent tout bonnement leur chewing-gum et attendent que les choses s'arrangent.* »⁴⁴

Et de conclure : « *Rouler en Amérique fut vraiment un plaisir immense pour nous.* »⁴⁵

Concernant le travail domestique effectué quotidiennement par les Américaines, Jeanne s'interroge, à la fois admirative et quelque peu perplexe. Elle s'extasie sur la vie facile et agréable que peut mener la ménagère de la classe moyenne grâce aux machines à laver la vaisselle et le linge, au four programmable, au congélateur, à la TV, etc. Les appartements sont simples et fonctionnels. Mais c'est sur une question plus que jamais d'actualité que conclut Jeanne :

« *On peut évidemment se poser la question : les femmes américaines sont-elles plus heureuses que nous ? Si le bonheur est fonction de confort*

⁴⁰ MARTIGNONI Jeanne, *Agenda de 1961*.

⁴¹ MARTIGNONI Jeanne, « La circulation aux USA », *Le détaillant en alimentation = L'alimentarista*, n° 11, 31 mai 1963, p. 12-13 et n° 15-16, 26 juillet 1963, p. 18-19.

⁴² MARTIGNONI Jeanne, « Les femmes en Amérique... », *Le détaillant en alimentation...*, n° 22, 1^{er} novembre 1963, p. 17 et n° 24, 15 novembre 1963, p. 18.

⁴³ MARTIGNONI Jeanne, « La circulation aux USA »..., n° 15-16, 26 juillet 1963, p. 18.

⁴⁴ MARTIGNONI Jeanne, « La circulation aux USA »..., n° 15-16, 26 juillet 1963, p. 18.

⁴⁵ MARTIGNONI Jeanne, « La circulation aux USA »..., n° 15-16, 26 juillet 1963, p. 19.

et de bien-être, alors je dirai oui, mais comme être heureux ne dépend pas seulement du matériel, ni aux U.S.A., ni en Suisse, alors je répondrai “Je n’en sais rien”. »⁴⁶

Nouvelles pratiques de production et de vente, évolution de la consommation

Bien que leur voyage émane d'une initiative totalement privée, Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé en ont profité pour visiter plusieurs entreprises en lien avec leur activité professionnelle. L'idée d'un récit à l'attention de leurs confrères sous-tend ces rencontres.

C'est sous le titre «*Deux sociétaires Veledes découvrent les États-Unis*» que débute le récit de voyage de Jeanne Martignoni-Donzé dans le journal bimensuel *Le détaillant en alimentation = L'alimentarista*⁴⁷. La voyageuse et journaliste amatrice s'applique à dépeindre de manière très factuelle les méthodes de production agricole et industrielle révolutionnaires et les techniques de vente modernes utilisées aux États-Unis. Avec l'aide de l'association *Veledes* qui a fourni des adresses, Jeanne visite un certain nombre de lieux prédéfinis (domaines agricoles, firmes de renommée mondiale, magasins de détail et *shopping centers*). À partir des notes qu'elle a prises, elle rend compte de l'organisation des différents secteurs en comparaison avec celle de Suisse. L'un des objectifs est de présenter aux sociétaires des solutions pour améliorer la gestion de leur commerce face à la concurrence de plus en plus pressante des grandes surfaces et anticiper les habitudes de consommation des clients qui se modifient également en Suisse.

La production agricole

Depuis la fin du XIX^e siècle, la Californie a accueilli un nombre important d'immigrants tessinois intéressés par l'industrie laitière et l'agriculture⁴⁸. En 1881 est d'ailleurs créée à San Francisco

⁴⁶ MARTIGNONI Jeanne, « Les femmes en Amérique... »..., n° 24, 15 novembre 1963, p. 18.

⁴⁷ *Le détaillant en alimentation = L'alimentarista: organe officiel de la Veledes*, Berne: Association suisse des détaillants en alimentation, 1951-1983.

⁴⁸ PERRET Edmond, *Les colonies tessinoises en Californie*, Lausanne: F. Rouge, 1950.

l'Association suisse italienne d'agriculture qui s'occupe de soutenir les ressortissants helvétiques dans le développement d'exploitations agricoles sur les terres qu'ils cultivent. En 1950, la colonie tessinoise de Monterey est la plus nombreuse et la plus vivante du pays ; elle comprend des émigrés arrivés depuis 1920 possédant une meilleure instruction⁴⁹. Les Tessinois s'intègrent à leur nouvelle patrie en adoptant les habitudes américaines et apprennent la langue anglaise, même si l'italien reste la langue familiale et souvent commerciale à l'intérieur de la communauté. Ils travaillent dur, restent économes et progressent peu à peu dans une société qui encourage l'esprit d'entreprise. La famille tessinoise d'Aldo Martignoni, exilée aux États-Unis, correspond parfaitement à ce schéma migratoire. Avec vingt-trois parents immigrés au départ, elle regroupe cent vingt-trois membres en 1961, principalement installés dans la vallée de Salinas⁵⁰. Durant les cinq semaines où Jeanne Martignoni a séjourné en Californie, elle s'est passionnée pour les cultures, captivée par les différences qu'elle constate avec les exploitations agricoles suisses ; elle leur consacra deux articles complets⁵¹. Le climat favorable, chaud avec un brouillard humide s'installant en fin de journée, et la terre fertile offrent des conditions de production optimales aux exploitants agricoles. Les légumes sont d'une qualité exceptionnelle, tendres et goûteux ; les fruits abondent mais sont essentiellement cultivés pour un usage personnel chez leurs hôtes. Les agriculteurs entretiennent en moyenne cent acres (soit 400 000 m²) et utilisent un parc de machines impressionnant pour mener à bien les deux récoltes annuelles. Les semailles s'effectuent au moyen d'avions.

«Peut-on parler encore aujourd'hui d'instruments aratoires pour les cultures des terres de la Californie ? À voir ces machines immenses, ces carterpillars [sic] aux pneus impressionnants, ces camions qu'ils appellent des "Trocks" qui contiennent 20 tonnes, ces machines à battre qui font le travail de 50 hommes à la fois, l'idée du laboureur et de ses outils devient archaïque. C'est plutôt une impression de puissance, de force, de grandeur que l'on ressent quand on voit ces mastodontes au travail.»⁵²

⁴⁹ PERRET Edmond, *Les colonies tessinoises...*, p. 124.

⁵⁰ Deux cent mille Tessinois vivent en Californie en 1961. *Le détaillant en alimentation...*, n° 10, 18 mai 1962, p. 17.

⁵¹ *Le détaillant en alimentation...*, n° 11, 1^{er} juin 1962 et n° 12, 15 juin 1962.

⁵² *Le détaillant en alimentation...*, n° 13-14, 29 juin 1962, p. 8.



Fig. 4 : À l'arrière-plan deux avions utilisés pour les semailles.



Fig. 5 : La machine à agraffer les cartons à salades.

Mais la reporter saisit aussi les limites et les dangers du système. Elle insiste sur les contraintes administratives auxquelles sont soumis les producteurs, surveillés de près, avec une organisation gouvernementale qui équilibre la production en édictant des directives strictes, en fonction des besoins du marché qui influencent les prix. Les contrôles de qualité sont également sévères. Ils sont opérés par un inspecteur fédéral au moment de la cueillette. La famille de Walter et Pierina Migotti-Martignoni (sœur d'Aldo), installée dans ce coin de terre depuis le milieu des années 1930, cultive entre autres des betteraves et des salades. Jeanne et Aldo Martignoni comprennent la précarité financière de leur beau-frère et la dureté de son travail lorsqu'ils assistent, incrédules, à la destruction de 36 000 m² de salades jugées impropres à la consommation par l'inspecteur, en raison de quelques taches brunes au bout des feuilles. La rupture du contrat de location d'une machine à arracher les betteraves avec la compagnie sucrière Union Sugar entraîne également une perte financière conséquente pour la famille. Si la mécanisation de l'agriculture diminue la pénibilité du travail quotidien (un homme peut cultiver seul cent acres de terrain), elle entraîne aussi l'endettement des exploitants. Et Jeanne de conclure : « [...] *les cailloux sont durs partout. [...] Il faut venir chez des gens qui soi-disant sont riches pour apprendre l'économie.* »⁵³

L'élevage intensif : le lait et la centrale laitière

L'autre volet agricole décrit dans le reportage de Jeanne concerne l'élevage des bovins, soit pour la viande, soit pour le lait. Notre reporter détaille les différentes typologies de fermes en fonction de leur finalité. C'est dans une *Dairy farm* (ou ferme laitière) qu'elle suit le « chemin du lait ».

« *De votre tasse ou votre casserole, le lait n'a jamais vu la lumière ni senti l'air en Amérique.* »⁵⁴

Deux cents vaches qui ne font que manger et ruminer sont bien serrées les unes contre les autres dans un enclos, à l'air libre. Jeanne relève la propreté des lieux, soumis à de sévères contrôles d'hygiène. La mécanisation de la traite

⁵³ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 11 septembre 1961.

⁵⁴ *Le détaillant en alimentation...*, n° 13-14, 29 juin 1962, p. 8.

permet le transfert du lait directement par tuyaux réfrigérés dans une cuve en acier chromé fermée hermétiquement. Dans les deux heures qui suivent la fin de la traite, un camion-citerne emporte le précieux liquide vers la centrale laitière qui en avale quotidiennement 360 000 litres, destinés uniquement à la consommation. Hygiène, contrôles et précautions résument le processus des soins donnés au lait de consommation dont les enfants s'abreuvent quotidiennement à chaque repas, en lieu et place de sirop et de limonade.

Les détaillants américains

Le point culminant de ce récit de voyage à destination des sociétaires *Veledes* concerne la visite des commerces de détail. Dans l'article intitulé « *Chez nos collègues américains* »⁵⁵, l'auteure liste les principales questions qui touchent les points névralgiques de l'exploitation d'un commerce : comment réduire les heures de travail, rationaliser les stocks, limiter l'assortiment, remplir les rayons plus régulièrement, réduire les frais généraux, former le personnel et les apprentis ou organiser les commandes.

Sept magasins ont été sélectionnés pour une visite, avec des accompagnants pour la traduction. Plusieurs facteurs sont rapidement mis en évidence pour garantir la réussite de l'entreprise aux États-Unis. La large ouverture des commerces sept jours sur sept, entre 6 h et 21 h, apparaît comme une constante fondamentale, ainsi que le libre-service⁵⁶ organisé autour de grands réfrigérateurs :

*«Les clients entrent sans jamais dire ni bonjour ni au revoir; ils s'emparent soit d'un panier, soit d'un chariot, se promènent dans les couloirs, prennent ce qui leur convient, vont à la caisse, paient et s'en vont. Il est rare qu'un client demande ce qu'il ne trouve pas. Il va plutôt dans un autre magasin où il sait qu'il trouvera ce qu'il cherche, ou se contente de ce qu'il y a. Il m'a semblé que les clients sont moins difficiles et moins exigeants qu'en Europe. [...] Le vendeur est "vissé" derrière sa banque devant sa caisse et n'en bouge pas. Le client doit se débrouiller, ouvrir les frigos, se servir.»*⁵⁷

⁵⁵ *Le détaillant en alimentation...*, n° 17, 24 août 1962, p. 9-11.

⁵⁶ Dès 1948, les coopératives Coop et Migros appliquent en Suisse le libre-accès aux produits. Cette notion n'est donc pas inconnue des consommateurs.

⁵⁷ *Le détaillant en alimentation...*, n° 17, 24 août 1962, p. 11.



Fig. 6 : Commerce de détail dans les environs de Salinas.

La simplicité de l'agencement frappe : vitrines sobres voire inexistantes, rayonnages constitués de quatre planches vernies où sont exposées de nombreuses pièces du même produit, mais avec moins de choix de la même sorte. Les commerçants font tous partie d'un groupement d'achat qui utilise un système de commande par cahier rempli une fois par semaine, «*le même qu'a émis dernièrement Usego*»⁵⁸. Le salaire d'une vendeuse s'élève à 125 dollars par semaine pour quarante heures hebdomadaires. Le personnel de vente est moins nombreux. Les petits détaillants travaillent généralement en famille pour éviter des charges supplémentaires en personnel. Ils ne comptent pas leurs heures :

«C'est dans tous les cas une leçon de travail que nous avons reçue. En Europe, on ne parle que congés, vacances, liberté. Là-bas les privés

⁵⁸ *Le détaillant en alimentation...*, n° 18, 7 septembre 1962, p. 8. USEGO = Union Schweizerischer Einkaufs-Gesellschaften. Il s'agit d'une coopérative d'achat fondée en 1907 en faveur des détaillants pour contrer les grandes coopératives de consommation actives en Suisse. Voir MEIER Bruno, «Usego», in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 7 mars 2013 (traduit de l'allemand), url : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F41857.php>

travaillent presque partout 7 jours sur 7, ont de plus longues heures de présence au magasin, doivent se débrouiller sans aide ou presque et à quel prix. Vacances ? Tous ces commerçants n'en ont jamais pris, sinon un jour ou deux pour aller voir les chutes du Niagara !! »⁵⁹

Les shopping-centers

Parallèlement aux commerces de détail, Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé s'intéressent aux *shopping-centers* qui se sont développés depuis les années 1950 aux États-Unis. Avec ce concept commercial totalement neuf, les investisseurs américains ont visé la démesure. Le Northland Center, conçu par l'architecte commercial Victor Gruen (1903-1980) en est le premier exemple moderne de l'histoire de la consommation (coût : 30 millions de dollars pour 185 000 m²). Il est construit dans le Michigan entre 1952 et 1954. Imaginé comme un gigantesque espace de rencontre (*shopping mall*), sorte de forum antique, il rassemble familles et amis autour de commerces, de cafés et de zones de loisirs. En périphérie des villes, il nécessite l'usage d'une voiture pour s'y rendre. Le parking est donc un élément marketing clé de cette nouvelle offre⁶⁰.

Le couple visite un *shopping-center* récemment ouvert à Santa Cruz une semaine après son arrivée. De taille modeste (3 000 m²), le centre commercial abrite des dizaines de frigos, de surgélateurs et de gondoles, avec un choix de marchandises formidable, au moins vingt sortes de chaque article et des myrtilles calibrées à la pièce de dix cents. Tous les fruits sont en frigo et emballés impeccablement. Six sorties de magasin ont été prévues, avec six caisses⁶¹.

En décrivant les différents *shopping-centers* dans lesquels elle s'est promenée, Jeanne Martignoni insiste sur trois aspects spécifiques sur lesquels elle s'extasie : l'emballage individuel, le choix immense et la

⁵⁹ *Le détaillant en alimentation...*, n° 19, 21 septembre 1962, p. 7.

⁶⁰ Les premiers centres commerciaux sont construits en Suisse à la fin des années 1960 (*Shoppingcenter Schönbühl* à Lucerne, en 1968, 5 500 m²), après plus de dix années d'études et de discussions au sein des professionnels de la vente. FURTER Fabian, SCHOECK-RITSCHARD Patrick, *Zwischen Konsumtempel und Dorfplatz: eine Geschichte des Shoppingcenters in der Schweiz*, Baden : Hier und Jetzt, Verlag für Kultur und Geschichte, 2014.

⁶¹ MARTIGNONI Jeanne, *Lettre aux enfants*, 11 septembre 1961 et *Le détaillant en alimentation...*, n° 20, 5 octobre 1962, p. 8.

qualité irréprochable. 90 % des produits sont préemballés sous vacuum et possèdent des étiquettes désignant le poids, le prix, la provenance. Au rayon fruits et légumes, les clients choisissent eux-mêmes leur marchandise. Cette liberté entraîne un surplus d'achat : « *Les gens achètent beaucoup. C'est si beau, c'est si tentant* », d'autant plus que le choix est *inimaginable* : vingt sortes de pains, trente de fromages, des fruits et légumes variés, quarante mètres de produits surgelés, quatre-vingts mètres de viande et de volailles⁶². La fidélisation de la clientèle passe par des bons d'escompte ou des actions qui ne durent parfois que quinze minutes. On ressent l'enthousiasme de la ménagère qui découvre un univers dédié à la consommation de masse, créé pour elle :

« [...] *une ménagère judicieuse qui sait choisir, qui prend son temps pour faire des achats bien intéressants. L'atmosphère y est populaire, la propreté secondaire et l'ordre tertiaire ! mais leur succès est grand. Plus de cinq heures durant, nous avons musé dans ce "Store" sans nous en apercevoir tant il y avait de choses à voir, à toucher, à essayer.* »⁶³

La production industrielle

Participant à l'essor de la société de consommation, la production industrielle est également un thème clé du voyage, avec la visite de plusieurs entreprises. La première mentionnée par Jeanne Martignoni peut surprendre, puisqu'il s'agit d'une fabrique... de poussins qui est décrite par elle comme une véritable curiosité. Sur quatre étages presque sans fenêtres, présentant une forte odeur de désinfectant, des dizaines de poussins attendent en cartons leur expédition dans toute l'Amérique chez un fermier qui les engraissera : vingt et un jours d'incubation de l'œuf, pas de nourriture puisque les poussins supportent un jeûne de trois jours. Trente personnes sont occupées à prendre soin de cette immense couveuse où l'hygiène est primordiale. Un groupe électrogène prévient le risque de coupure de courant et une veille continue celle d'un incendie⁶⁴. Les autres entreprises visitées rendent compte du travail à la chaîne organisé aux États-Unis depuis plusieurs années déjà,

⁶² *Le détaillant en alimentation...*, n° 22, 2 novembre 1962, p. 11.

⁶³ *Le détaillant en alimentation...*, n° 23, 16 novembre 1962, p. 11.

⁶⁴ *Le détaillant en alimentation...*, n° 1, 11 janvier 1963, p. 13.

augmentant de manière phénoménale la capacité de production de son industrie. Par exemple la brasserie Budweiser a été mise en fonction en 1951 et tout y est automatisé. Mille ouvriers y travaillent 24 h/24 h. À elle seule, la fabrique produit plus que toutes les brasseries suisses, avec 1,8 million de barils par année⁶⁵. La distillerie Gordon Gin occupe quant à elle trois cent cinquante collaborateurs qui s'activent dans l'ordre, la propreté et dans des locaux spacieux, caractéristiques des firmes américaines⁶⁶. Mais le clou du « spectacle » réside dans un tour guidé en nocturne organisé par General Motors dans la toute première chaîne de montage d'automobiles créée aux États-Unis, à Linden, en 1937.

«Tous les superlatifs que je pourrai utiliser ici ne seront jamais assez forts pour exprimer notre admiration à l'égard de cette organisation: quelle technique, quelle rationalisation, quelle synchronisation.»⁶⁷

Jeanne et Aldo Martignoni sont ébahis. Quatre-vingt-quatre wagons de dix tonnes amènent chaque jour les châssis bruts, les cuvettes, les ailes, les portes, les toits, les glaces, les batteries, les blocs-moteurs, toutes ces pièces étant moulées ou étampées dans d'autres usines. Toutes les septante-cinq secondes, un véhicule flambant neuf sort de la chaîne de montage, ce qui induit que les ouvriers (quarante-cinq mille sur le site) réalisent chaque geste en septante-cinq secondes afin de suivre le rythme du tapis roulant. Pour varier le travail et en prévenir la monotonie, des modèles aux différentes couleurs et formes se succèdent. Deux équipes de neuf heures livrent sept cent cinquante-six voitures journalièrement. En fin de tapis roulant ont lieu les essais: eau, freins, phares, klaxons. Pour restaurer les collaborateurs, un réfectoire de septante mètres de long et de quinze mètres de large offre de quoi se sustenter: pâtisseries et petits pains que le personnel mangera au moment de la pause de minuit. Huit distributeurs de boissons chaudes, de bonbons, chocolats, pansements et cigarettes complètent l'offre. Cette usine modèle de performance symbolise toute la grandeur de l'Amérique en 1961⁶⁸.

⁶⁵ *Le détaillant en alimentation...*, n° 2, 25 janvier 1963, p. 12.

⁶⁶ *Le détaillant en alimentation...*, n° 4, 22 février 1963, p. 17.

⁶⁷ *Le détaillant en alimentation...*, n° 4, 22 février 1963, p. 17 et n° 5, 8 mars 1963, p. 13.

⁶⁸ En 2005, l'entreprise General Motors fermera son usine de Linden.

Le journal de Jeanne, miroir de la société de consommation d'aujourd'hui

L'enthousiasme de nos deux voyageurs nous plonge dans l'atmosphère des années fastes de l'après-guerre aux États-Unis. Les Trente Glorieuses, période de haute conjoncture et de plein-emploi, voient l'apparition des appareils électroménagers qui apportent confort et gain de temps dans les ménages. La croissance est fulgurante. La vente à crédit se met en place. Les États-Unis encouragent les citoyens à suivre ce mouvement. Le pays fait figure de pionnier en matière de production et de vente.

Mais que pense Jeanne de toute cette évolution ? A-t-elle conscience des dangers réels et de l'impact à court terme que celle-ci représente pour le petit commerce de détail ? Est-elle convaincue que le modèle américain apporte des solutions innovantes aussi pour ce type d'activité ? Son récit reste, au fil des pages, très descriptif et ne laisse pas percevoir une opinion personnelle, même si quelques éléments critiques transparaissent. Jeanne maintient une certaine distance. Or, quatre ans plus tard, en 1965, les deux primeurs cessent leur activité commerciale. En obtenant un poste à la Confédération, Aldo semble avoir misé sur la sécurité de l'emploi.

À la lecture de ces textes, nous avons été fascinés de constater combien les descriptions collent à la réalité actuelle des pays occidentaux en matière de consommation. Aujourd'hui, avec la mondialisation, le mouvement s'est étendu et accéléré. La problématique de la surconsommation, de ses conséquences et de ses limites est au cœur des débats. D'énormes enjeux politiques, économiques, écologiques et sociaux en découlent, mais également de santé publique. Une prise de conscience mondiale semble se dessiner. L'agriculture intensive et la production de masse sont désormais critiquées par une partie de la population qui remet en question le modèle américain. La décroissance devient un thème prégnant. Le journal de Jeanne représente en ce sens un témoignage captivant d'une époque lointaine mais complètement actuelle, un miroir de notre propre fonctionnement, basé sur la croyance d'une croissance possiblement infinie.

Résumé

En 1961, Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé, commerçants en alimentation à Fribourg, s'octroient trois mois de vacances pour visiter de la famille émigrée aux États-Unis mais aussi pour y découvrir des magasins en alimentation et des entreprises agroalimentaires. Ils voyagent en bateau jusqu'en Californie, puis en avion dans le New Jersey. Jeanne rend compte au jour le jour de leur séjour dans de nombreuses lettres écrites à ses enfants. À son retour en Suisse, elle rédige une trentaine d'articles pour *Le détaillant en alimentation*, organe de leur association professionnelle *Veledes* dans lequel elle fait part de ses découvertes. Elle et son mari sont très impressionnés par la modernité américaine.

Abstract

In 1961 Jeanne and Aldo Martignoni-Donzé, who owned a food retail business in Fribourg, took a three months' vacation in order to see relatives who had emigrated to the United States and visit similar supermarkets and businesses. They travelled by boat to California, then by plane to New Jersey. Jeanne reported daily on their tour in many letters written to her children. On her return to Switzerland she wrote approximately thirty articles for *Le détaillant en alimentation*, a trade journal in which she shared her findings. The couple was very impressed with American modernity.

EN GUISE DE CONCLUSION

Benoît Vivien

Impressions de voyage

*«Un récit de voyageur en dit plus sur son auteur
que sur le pays qu'il décrit.»¹*

Il m'est demandé en conclusion de cet ouvrage d'apporter le témoignage d'un voyageur d'aujourd'hui soucieux de garder une trace écrite d'un «grand tour» effectué il y a peu d'années. Mon propos se veut délibérément subjectif et ne se placera donc pas dans la même perspective que les études savantes qui le précèdent.

Le récit de voyage dont il sera question a pris la forme de huit lettres destinées aux amis et aux partenaires d'un projet humanitaire en Argentine, Uruguay, Bolivie et Pérou, incluant huit longs textes intitulés *Impressions de voyage*. Ces lettres s'achèvent toujours par la mention : «*au bord de /du...*». Envoyées par courrier électronique durant huit mois, elles conservent désormais le souvenir du périple que j'ai accompli en famille en Amérique du Sud en 2013-2014².

Comme «*l'écriture campe chez moi à intervalles irréguliers*» (Christian Bobin), pendant toute la durée du voyage, j'ai fait l'effort

¹ THEROUX Paul, *La Chine à petite vapeur*, Paris : Grasset, 2004.

² <https://cievoilalenchantement.wordpress.com/le-voyage/>



Fig. 1 : Photo souvenir de fin de représentation avec les enfants de « Taller de los niños » à Lima au Pérou.

de me réveiller tôt afin de noter mes impressions toutes fraîches, sachant que « *le voyage est une épreuve de mémoire* »³. Ni écrivain, ni journaliste, je prends néanmoins plaisir à relater mes émotions que j'accumule dans des carnets. Pour qui et pourquoi le fais-je ? Pour combler mon manque de mémoire et prolonger ces instants en éternité. Et si je n'écris pas pour quelqu'un en particulier, j'ai pourtant le secret espoir qu'un jour, un lecteur curieux y trouvera un mot, une phrase qu'il recopiera à son tour.

³ THEROUX Paul, *Patagonie Express*, Paris : Grasset, 1988, p. 337.

Nous avons voyagé simplement, en nous émerveillant de chaque couleur, odeur et saveur rencontrées sur notre chemin. Ce n'était pas un voyage touristique ! Accompagnés de notre fille de cinq ans, Pimprenelle, mon épouse et moi avons le désir de rencontrer les enfants, de connaître leurs habitudes, leurs jeux, leurs rêves... Et surtout de leur apporter ce que nous savons faire de mieux, un spectacle afin de les enchanter ! Pour Pimprenelle, nous espérons que ce voyage, qui fait dorénavant partie de son histoire, sera une pièce de plus consolidant sa personnalité déjà émerveillée et curieuse. Que retiendra-t-elle de ces images, de ces rencontres et de ces amitiés furtives, de ces cultures, de ces enfants aux destinées si incertaines ?

Pendant six mois de voyage dans quatre pays sud-américains, plus de deux cents heures de transports publics parmi lesquels avion, trains, bus, taxis et automobiles, nous sommes parvenus à enchanter plus de deux mille deux cents enfants, en effectuant trente et une représentations. Le projet d'un spectacle, adapté à la culture latino-américaine, a rencontré un grand succès et a été acclamé par des applaudissements et des rires. Nous avons également maquillé plus de trois cents enfants transformés, durant un instant, en princesse, en papillon, en robot ou en pirate...

Argentine et Uruguay

Notre aventure a débuté précisément à Buenos Aires. Nous nous sommes immédiatement trouvés face à la réalité d'une ville au coût de la vie très élevé, qui se vante d'être le Paris de l'Amérique du Sud mais où nos amis artistes survivent péniblement. Pour nous, comment affronter cette première réalité quand on a pour projet six mois de voyage avec un budget très restreint ? Nous avons passé sans tarder en Uruguay où une association Emmaüs nous a accueillis à Maldonado. Le but de notre voyage était de donner un maximum de représentations dans des institutions pour enfants défavorisés. Les contacts pris par e-mail avant le voyage avec des ONG n'étaient pas encourageants. Il fallait être sur place et prendre le temps de chercher où nos interventions seraient les plus nécessaires. Il nous a été offert de travailler bénévolement dans des ONG, mais en payant deux mille euros par personne et par mois ! Aujourd'hui, certaines organisations pensent en effet que le travail bénévole est enrichissant et que « *L'expérience ? Ça s'achète !* » Nous n'avions pas prévu de nous déguiser en pigeon, déjà que clown, ce n'est

pas toujours facile à assumer. Nous débrouillant par nos propres moyens, nous avons rapidement compris qu'il n'y a pas besoin d'organisation ni d'argent pour apporter du bonheur.

À Salta, au nord de l'Argentine, nous avons joué notre spectacle dans un orphelinat. Les enfants y étaient déprimés et – comme nous avons pu le constater en les maquillant à l'issue de la représentation – sous l'influence de médicaments. Cela nous a confrontés à une vision d'horreur : celle d'une génération au destin voué à l'échec et à la pauvreté. Toutefois, un espoir nous reste de ce moment : celui que les heures passées en notre compagnie aient permis aux orphelins de se sentir moins seuls au monde.

Bolivie

Il nous faudra arriver en Bolivie pour mesurer toute l'importance de notre « mission ». Probablement parce que nous y avons enfin trouvé des conditions de vie adaptées à notre budget, correspondant en outre à l'image que nous nous étions faite de l'Amérique latine. Au cœur d'une pauvreté permanente, notre travail prenait toute sa raison d'être. Nous avons effectué des représentations clownesques et très physiques à plus de 4 000 mètres d'altitude, dans la triste réalité de la célèbre mine de Potosi... Voir les enfants retourner vers leurs huttes de fortune en sautillant, ravis de leur visage au maquillage fraîchement dessiné, a été une maigre mais réelle satisfaction. C'est également en Bolivie que nous avons durant deux semaines et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, épaulé des mères et des enfants battus, effectué un marathon de spectacles dans un lieu très reculé, offert des bulles d'amour remplies d'airs clownesques aux enfants des rues, fait déplacer des lits d'hôpital pour jouer devant des enfants alités mais souriants...

Pérou

De 1976 à 1978, mon père a travaillé comme médecin dans un dispensaire péruvien, perdu dans la Cordillère des Andes à 3 500 mètres d'altitude ; mon frère et moi jouions en quechua avec les enfants du village et ma mère enregistrait et transcrivait les témoignages des *campesinos* (paysans),

dans l'idée de les publier un jour. Maintenant que je suis retourné sur nos traces, j'ai, moi aussi, le désir de publier ces témoignages, accompagnés de photographies que mon père prenait d'un œil averti. Ce petit village de Putina est devenu aujourd'hui la base arrière d'une mine d'or qui se trouve en amont de La Rinconada, une ville far-west où vivent, à 5 100 mètres d'altitude et dans des conditions de grande misère, de nombreuses familles de mineurs.

Nous avons donné deux représentations à Putina, où notre passage aura été une incroyable surprise pour mes amis d'enfance. Après les avoir retrouvés, nous avons pu écouter leurs histoires personnelles et rassembler quelques pièces d'un puzzle que le temps avait disséminées.

Trois lectures

Le projet de relater mon voyage m'a incité à lire, suivant le conseil donné par son père à Jorge Luis Borges : «*Lis beaucoup, écris beaucoup mais ne te dépêche pas de te faire imprimer...*»⁴ Trois livres lus après mon retour d'Amérique du Sud ont ainsi compté pour moi : *Voyage à motocyclette* d'Ernesto Che Guevara⁵, *Bourlinguer* de Blaise Cendrars⁶, *Patagonie Express* de Paul Theroux⁷.

Le récit du voyage en motocyclette d'Ernesto Che Guevara commence à la manière d'un roman, puis s'ancre dans la réalité. Comme si le souci de la forme avait laissé place à ce qui lui fera toujours concurrence : la réalité crue des événements. Petit à petit les mots prennent leur place, Che Guevara écrit ce qui doit être raconté. Et si le voyageur est un écrivain, tant mieux pour le lecteur !

Le livre de Blaise Cendrars, *Bourlinguer*, m'a lui aussi accompagné. Étonnant : moi aussi, je suis né à La Chaux-de-Fonds et j'ai appris à boire à seize ans avec une forte personnalité. Je ne savais pas que Cendrars avait été jongleur dans un cirque où il a fréquenté Chaplin. Mais je sais qu'on ne peut pas toujours lui faire confiance ! Je partage plutôt la pensée de

⁴ Cité par THEROUX Paul, *Patagonie Express...*, p. 370.

⁵ CHE GUEVARA Ernesto, *Voyage à motocyclette, Latinoamérica*, Paris : Mille et une nuits, 2007.

⁶ CENDRARS Blaise, *Bourlinguer*, Paris : Denoël, 1948.

⁷ THEROUX Paul, *Patagonie Express...*

Thoreau: «[...] *je revendique de tout écrivain, tôt ou tard, le récit simple et sincère de sa propre vie...*»⁸

Finalement, je me suis plongé dans le récit d'une aventure qu'il ne serait plus possible de réaliser aujourd'hui : un trajet en train de New York jusqu'au sud de la Patagonie, effectué par Paul Theroux à la fin des années 1970. N'avais-je pas écrit dans l'un de mes cahiers : «*J'aime regarder, par la fenêtre du train, la métaphore de mon existence?*» Ce voyage, Theroux l'aurait entrepris en 1978, alors que ma famille venait de revenir en Suisse. Le récit de Theroux, tout à l'opposé de celui du Che – qui le précède de trente ans –, est celui d'un écrivain assis dans le confort de compartiments qui lui offrent le luxe de pouvoir commenter ce qui défile sous ses yeux. Ni exploits, ni grandes aventures hormis des anecdotes amusantes liées à des événements plutôt prévisibles, qui pourraient se dérouler dans n'importe quel train. L'auteur américain maîtrise l'écriture du voyage. Ses descriptions sont bien ficelées et il avoue : «*Je ne prenais aucun plaisir à endurer les tourments du voyage dans le seul but de pouvoir en vivre.*»

Contrairement à lui, en projetant notre voyage en Amérique du Sud, j'avais souhaité en tirer matière à publication. Hélas, les blogs de voyages et vidéos égocentriques pullulent sur Internet, dévalorisant l'art du récit comme celui de l'aventure.

Pourtant, avoir pris la route m'a rappelé que l'existence est comme un voyage dont le carnet ne se remplit d'histoires qu'après que celles-ci ont été vécues.

⁸ THOREAU Henri David, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris : Gallimard, 1990.

Notices biographiques des auteurs

Licenciée ès lettres de l'Université de Neuchâtel, **Sylvie Béguelin** s'est spécialisée en archivistique. Après avoir occupé différents postes de responsable dans les domaines de la recherche et de l'information, notamment à la Bibliothèque nationale suisse, elle dirige la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds depuis 2018.

Sarah Besson-Coppotelli, licenciée ès lettres en histoire de l'art, est actuellement engagée en tant que responsable des collections au Château et Musée de Valangin. Elle suit parallèlement un Master of Advanced Studies en conservation du patrimoine et muséologie à l'Université de Genève.

Gérard Donzé a fait la plus grande partie de sa carrière comme bibliothécaire responsable du catalogue à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds. Il a notamment établi l'inventaire des archives de Jules Humbert-Droz et le catalogue de ses livres, ainsi que la bibliographie de Georges Haldas.

Fiona Fleischner est enseignante de formation et licenciée ès lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel (2008). Doctorante en histoire moderne à l'Université de Lausanne depuis 2013, ses recherches portent sur l'écriture du for privé en Suisse romande et sur les pratiques du voyage aux XVIII^e-XIX^e siècles. Elle a notamment collaboré à la création de la Base de données suisse d'écrits personnels, sous la direction de la professeure Danièle Tosato-Rigo.

Marcel S. Jacquat, licencié ès sciences, conservateur honoraire du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds (1989-2007), naturaliste de terrain et passionné d'histoire des sciences, s'est intéressé aux travaux et

voyages du Dr Albert Monard (1886-1952) à l'occasion du centenaire de sa naissance, prétexte à une exposition et à une publication importantes au Musée.

Joël Jornod est docteur ès lettres (histoire) et en sociologie des Universités de Neuchâtel et de Toulouse – Jean Jaurès. Spécialiste du commerce de détail et de la consommation, il a aussi travaillé sur le journal personnel de Louis Turban (1874-1951), graveur et doreur pour l'horlogerie, à qui il a consacré une biographie. Aujourd'hui chargé de cours à l'Université de Fribourg et responsable du CEJARE (Centre jurassien d'archives et de recherches économiques), il s'oriente vers l'histoire de l'industrie.

Jean-Blaise Junod est né en 1947 à Neuchâtel. Il s'intéresse très tôt au cinéma et réalise à partir de 1967 une vingtaine de courts, moyens et longs-métrages. Principales réalisations : *Paysages du silence*, à propos du peintre Zoran Music, *Duende*, *Pèlerinage*, *Léopold R.*, *Scènes du voyage*, avec Charles Joris, *Venise : atelier II*, hommage à Zoran Music. Il mène parallèlement la restauration de films anciens.

Nicolas Liénert vit entre Zurich et Le Cerneux-Péquignot. Après des études d'histoire et de philosophie, il s'est voué à l'enseignement et a dirigé un gymnase zurichois. Actuellement, il se consacre à l'histoire des mentalités neuchâteloises. Une édition de lettres de Marie de Perregaux, féministe et première avocate du canton de Neuchâtel, est en préparation.

Thierry Malvesy est conservateur en sciences de la Terre au Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel et ancien conservateur du Muséum Cuvier de Montbéliard (France) de 2000 à 2014. **Noëlle Avelange** est professeure de sciences naturelles à la retraite et **Françoise Valence**, professeure de lettres classiques à la retraite, toutes deux du Pays de Montbéliard.

Après des études à l'Université de Neuchâtel et à Paris, **Jacques Ramseyer** a enseigné le français, l'histoire et l'éducation civique dans le canton de Neuchâtel. Il a publié en parallèle des travaux d'histoire régionale. Il est conservateur des Archives de la vie ordinaire depuis 2014.

Laurent Tissot est professeur émérite de l'Université de Neuchâtel où il a enseigné l'histoire contemporaine économique et sociale pendant une vingtaine d'années. Il a présidé la Société suisse d'histoire économique et sociale et a fait partie du conseil scientifique et de la présidence du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Patrick Vincent est professeur de littérature anglaise et américaine à l'Université de Neuchâtel. Parmi ses publications figurent *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise* (2009), une édition critique du *Tour in Switzerland* d'Hélène Maria Williams (2011), et une collection d'articles intitulée *Romanticism, Rousseau, Switzerland: New Prospects* (2015).

Benoît Vivien est jongleur, acrobate, danseur, clown, musicien et vidéaste. Formé à l'École de Théâtre Dimitri, il vit et travaille en Belgique (compagnies de cirque et de danse, créations personnelles, films belges et français...). En 2013, avec son épouse comédienne également et leur petite fille de cinq ans, il entreprend une tournée de six mois dans les bidonvilles et les orphelinats d'Amérique du Sud et relate ce périple sous forme de lettres aux partenaires du projet. Ni écrivain, ni journaliste, l'écriture est néanmoins omniprésente dans son existence.

Nathalie Vuillemin est professeure de littérature à l'Université de Neuchâtel. Ses recherches portent essentiellement sur les discours et représentations scientifiques au XVIII^e siècle, ainsi que sur les écrits des voyageurs savants. Ses recherches sur Joseph de Jussieu ont donné lieu à plusieurs articles et un livre sur le sujet est en préparation.

Philippe Vuilleumier est né en 1949. Licencié ès lettres de l'Université de Neuchâtel, il a suivi une formation de comédien à l'École «Théâtre de la totalité» à Lützelflüh. Membre pendant dix ans du «Théâtre pour le moment», troupe bilingue établie à Berne. Puis actif dans de nombreuses compagnies neuchâteloises et romandes. Ornithologue à ses heures. Il vit à La Chaux-de-Fonds.

Table des matières

Avant-propos	9
Introduction.....	13
Laurent Tissot	

SOUS L'ŒIL DU SAVANT

Les silences du voyageur: Joseph de Jussieu au Pérou (1736-1771)....	21
Nathalie Vuillemin	

<i>«Notes de voyage prises à bâtons rompus: Suisse et Italie, Juillet et Août 1860»</i> ou le voyage en Suisse du naturaliste franc-comtois Charles Louis Contejean (1824-1907).....	35
Thierry Malvesy (avec Noëlle Avelange et Françoise Valence)	

La Mission scientifique suisse en Angola à travers le journal tenu par Marcel Borle (1928-1929).....	55
Marcel S. Jacquat	

DU CŒUR DU VOYAGE AU CŒUR DU RÉCIT

Voir la Suisse avec Papa et Maman: les jeunes Britanniques
sur le Grand Tour (1790-1850)..... 79

Patrick Vincent

L'écriture ordinaire du voyage en Suisse romande (1750-1830):
entre souvenirs personnels et guides pratiques 97

Fiona Fleischner

Le Souvenir de Sicile de Fritz de Perregaux (1857) 109

Nicolas Liénert

PAR LE TEXTE ET PAR L'IMAGE

Les carnets de voyage retrouvés de Walther Fol (1864-1865)..... 131

Jean-Blaise Junod et Philippe Vuilleumier

Revivre et faire vivre l'Himalaya
L'expédition de Jules Jacot-Guillarmod au K2 en textes et en images (1902) 141

Joël Jornod

Le dernier voyage d'Édouard Jeanmaire:
la Norvège et le Spitzberg (1912) 161

Sarah Besson-Coppotelli

SOUVENIRS DE VACANCES

« Voir la mer ». Tourisme automobile et jeunesse neuchâteloise
à la conquête de la Côte d'Azur (1936) 187

Laurent Tissot

TABLE DES MATIÈRES

Un récit de voyage « ordinaire » à bord d'un paquebot de légende (1939).... 205
Jacques Ramseyer

Jeanne et Aldo Martignoni-Donzé :
un voyage aux États-Unis dans les années 1960 221
Sylvie Béguelin et Gérard Donzé

EN GUISE DE CONCLUSION

Impressions de voyage 247
Benoît Vivien

Notices biographiques des auteurs 253

Achévé d'imprimer

en février 2020

pour le compte des Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Responsables de production : Marie Manzoni, Sandra Lena

L'existence ne peut-elle pas être vue comme un voyage, dont le carnet se remplit peu à peu d'histoires vécues ?

Les initiateurs de ce livre ont voulu, à travers des approches monographiques très variées, susciter une réflexion sur la manière dont on voyage, du XVIII^e siècle à nos jours, et dont on rend compte de cette expérience dans des écrits personnels qui ne sont pas destinés à la publication.

Quels liens se tissent entre les personnes qui partent et leur pays natal ? En quoi l'âge, le genre, l'origine sociale, le métier, les conventions influent-ils sur le récit ? Quelle est la part des lacunes, des blancs et des silences dans ces correspondances et ces carnets de route ? De quelle perception de l'espace et des autres témoignent ces savants, ces artistes, ces explorateurs et ces touristes « ordinaires » ? Le journal de voyage est-il un miroir de soi autant qu'une documentation sur les contrées visitées ?

Chaque voyageur, chaque voyageuse agit comme un révélateur des interrogations et des changements que vit son époque. Du tourisme d'élite au tourisme industriel, d'une mission scientifique dans l'Afrique coloniale aux pérégrinations de jeunes bourgeois en quête de plaisirs balnéaires sur la Côte d'Azur, à pied ou en voiture, en mer ou en haute montagne, de la Suisse aux confins du monde, le voyage a sa part d'aventures et de jouissances, de méditations sur la destinée parfois. Tous les témoignages étudiés ici démontrent, par le texte comme par l'image, que le voyage participe d'une expérience à la fois personnelle et collective.

ISBN 978-2-88930-315-1



9 782889 303151